Scènes de la vie orientale

Gérard de Nerval

Publication: 1846
Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

La Santa-Barbara (1)

I. - Un compagnon.

« Istambolda ! Ah ! Yélir firman !...
« Yélir, Yélir, Istambolda ! »

C’était une voix grave et douce, - une voix de jeune homme blond ou de jeune fille brune, - d’un timbre

frais et pénétrant, résonnant comme un chant de cigale altérée à travers la brume poudreuse d'une matinée d'Égypte. J'avais entr'ouvert, pour l'entendre mieux, une des fenêtres de la cange, dont le grillage doré se découpait, hélas ! sur une côte aride ; nous étions loin déjà des plaines cultivées et des riches palmeraies qui entourent Damiette. Partis de cette ville à l'entrée de la nuit, nous avions atteint en peu de temps le rivage d'Esbeh, qui est l'échelle maritime et l'emplacement primitif de la ville des croisades. Je m'éveillais à peine, étonné de ne plus être bercé par les vagues, et ce chant continuait à résonner par intervalle comme venant d'une personne assise sur la grève, mais cachée par l'élévation des berges. Et la voix reprenait encore avec une douceur mélancolique :

« Kaïkélir ! Istambolda !…
« Yélir, Yélir, Istambolda ! »

Je comprenais bien que ce chant célébrait Stamboul dans un langage nouveau pour moi, qui n'avait plus les rauques consonnances de l'arabe ou du grec, dont mon oreille était fatiguée. Cette voix, c'était l'annonce lointaine de nouvelles populations, de nouveaux rivages ; j'entrevoyais déjà, comme en un mi-

rage, la reine du Bosphore parmi ses eaux bleues et sa sombre verdure, - et, l'avouerai-je ? ce contraste avec la nature monotone et brûlée de l'Égypte m'attirait invinciblement. Quitte à pleurer les bords du Nil plus tard sous les verts cyprès de Péra, j'appelais au secours de mes sens amollis par l'été l'air vivifiant de l'Asie. Heureusement la présence, sur le bateau, du janissaire que notre consul avait chargé de m'accompagner m'assurait d'un départ prochain.

On attendait l'heure favorable pour passer le *boghaz* , c'est-à-dire la barre formée par les eaux de la mer luttant contre le cours du fleuve, et une djerme, chargée de riz qui appartenait au consul, devait nous transporter à bord de la *Santa-Barbara* , arrêtée à une lieue en mer.

Cependant la voix reprenait :

« Ah ! ah ! ah ! drommatina !
« Drommatina dieljédélim !... »

Qu'est-ce que cela peut signifier ? me disais-je, cela doit être du turc, et je demandai au janissaire s'il comprenait, - C'est un dialecte des provinces,

répondit-il ; je ne comprends que le turc de Constantinople. Quant à la personne qui chante, ce n'est pas grand'chose de bon ; un pauvre diable sans asile, un *banian* !

J'ai toujours remarqué avec peine le mépris constant de l'homme qui remplit des fonctions serviles à l'égard du pauvre qui cherche fortune ou qui vit dans l'indépendance. Nous étions sortis du bateau, et, du haut de la levée, j'apercevais un jeune homme nonchalamment couché au milieu d'une touffe de roseaux secs. - Tourné vers le soleil naissant qui perçait peu à peu la brume étendue sur les rizières, il continuait sa chanson, dont je recueillais aisément les paroles ramenées par de nombreux refrains :

« Déyouldoumou ! Bourouldoumou !'
« Aly Osman yadjénamdah ! »

Il y a dans certaines langues méridionales un charme syllabique, une grace d'intonation qui convient aux voix des femmes et des jeunes gens, et qu'on écouterait volontiers des heures entières sans comprendre. - Et puis ce chant langoureux, ces modulations chevrotantes qui rappelaient nos vieilles

chansons de campagne, tout cela me charmait avec la puissance du contraste et de l'inattendu ; quelque chose de pastoral et d'amoureusement rêveur jaillissait pour moi de ces mots riches en voyelles et cadencés comme des chants d'oiseaux. C'est peut-être, me disais-je, quelque chant d'un pasteur de Trébisonde ou de Cyrénaïque. Il me semble entendre des colombes qui roucoulent sur la pointe des ifs ; cela doit se chanter dans des vallons bleuâtres où les eaux douces éclairent de reflets d'argent les sombres rameaux du mélèse, où les roses fleurissent sur de hautes charmilles, où les chèvres s'égarent au loin comme dans une idylle de Théocrite.

Cependant je m'étais rapproché du jeune homme, qui m'aperçut enfin, et, se levant, me salua en disant : « Bonjour, monsieur. »

C'était un beau garçon aux traits circassiens, à l'oeil noir, avec un teint blanc et des cheveux blonds coupés de près, mais non pas rasés selon l'usage des Arabes. Une longue robe de soie rayée avec un par-dessus de drap gris composait son ajustement, et un simple *tarbouch* de feutre rouge lui servait de coiffure ; seulement la forme plus ample et la houppe mieux fournie de soie bleue que celle des bonnets

égyptiens indiquaient le sujet immédiat d'Abdul-Medjid. Sa ceinture, faite d'un aunage de cachemire à bas prix, portait, au lieu des collections de pistolets et de poignards dont tout homme libre ou tout serviteur gagé se hérisse en général la poitrine, une écritoire de cuivre d'un demi-pied de longueur. Le manche de cet instrument oriental contient l'encre, et le fourreau contient les roseaux qui servent de plumes (*calam*). De loin, cela peut passer pour un poignard ; mais c'est l'insigne pacifique du simple lettré.

Je me sentis tout d'un coup plein de bienveillance pour ce confrère, et j'avais quelque honte de l'attirail guerrier qui, au contraire, dissimulait ma profession. - Est-ce que vous habitez dans ce pays ? dis-je à l'inconnu.

- Non, monsieur, je suis venu avec vous de Damiette.

- Comment, avec moi ?

- Oui, les bateliers m'ont reçu dans la cange et m'ont amené jusqu'ici. J'aurais voulu nie présenter à vous, mais vous étiez couché.

- C'est très bien, dis-je, et où allez-vous comme cela ?

- Je vais vous demander la permission de passer aussi sur la djerme pour gagner le vaisseau où vous allez vous embarquer.

- Je n'y vois pas d'inconvénient, dis-je en me tournant du côté du janissaire ; mais ce dernier me prit à part.

- Je ne vous conseille pas, nie dit-il, d'emmener ce garçon. Vous serez obligé de payer son passage, car il n'a rien que son écritoire ; c'est un de ces vagabonds qui écrivent des vers et autres sottises. Il s'est présenté au consul, qui n'en a pas pu tirer autre chose.

- Mon cher, dis-je à l'inconnu, je serais charmé de vous rendre service, mais j'ai à peine ce qu'il me faut pour arriver à Beyrouth et y attendre de l'argent.

- C'est bien, me dit-il, je puis vivre ici quelques jours chez les fellahs. J'attendrai qu'il passe un Anglais.

Ce mot me laissa un remords. - Je m'étais éloigné avec le janissaire, qui me guidait à travers les terres inondées en me faisant suivre un chemin tracé çà et là sur les dunes de sable pour gagner les bords du lac Menzaleh. Le temps qu'il fallait pour charger la djerme des sacs de riz apportés par diverses barques nous laissait tout le loisir nécessaire pour cette expédition.

II. - Le lac Menzaleh.

Nous avions dépassé à droite le village d'Esbeh, bâti de briques crues, et où l'on distingue les restes d'une antique mosquée et aussi quelques débris d'arches et de tours appartenant à l'ancienne Damiette, détruite par les Arabes à l'époque de saint Louis, comme trop exposée aux surprises. La mer baignait jadis les murs de cette ville, et en est maintenant éloignée d'une lieue. C'est l'espace que gagne à peu près la terre d'Égypte tous les six cents ans. Les caravanes qui traversent le désert pour passer en Syrie rencontrent sur divers points des lignes régulières, où se voient, de distance en distance, des ruines antiques ensevelies dans le sable, mais dont

le vent du désert se plaît quelquefois à faire revivre les contours. Ces spectres de villes dépouillées pour un temps de leur linceul poudreux effraient l'imagination des Arabes, qui attribuent leur construction aux génies. Les savans de l'Europe retrouvent en suivant ces traces une série de cités bâties au bord de la mer sous telle ou telle dynastie de rois pasteurs ou de conquérans thébains. C'est par le calcul de cette retraite des eaux de la mer aussi bien que par celui des diverses couches du Nil empreintes dans le limon et dont on peut compter les marques en formant des excavations, qu'on est parvenu à faire remonter à quarante mille ans l'antiquité du sol de l'Égypte. Ceci s'arrange mal peut-être avec la Genèse ; cependant ces longs siècles consacrés à l'action mutuelle de la terre et des eaux ont pu constituer ce que le livre saint appelle « matière sans forme, » l'organisation des êtres étant le seul principe véritable de la création divine.

Nous avions atteint le bord oriental de la langue de terre où est bâtie Damiette ; le sable où nous marchions luisait par places, et il me semblait voir des flaques d'eau congelées dont nos pieds écrasaient la surface vitreuse ; c'étaient des couches de sel marin. Un rideau de joncs élancés, de ceux peut-être qui fournissaient autrefois le papyrus, nous cachait en-

core les bords du lac ; nous arrivâmes enfin à un port établi pour les barques de pêcheurs, et de là je crus voir la mer elle-même dans un jour de calme. Seulement des îles lointaines, teintes de rose par le soleil levant, couronnées çà et là de dômes et de minarets, indiquaient un lieu plus paisible, et des barques à voiles latines circulaient par centaines sur la surface unie des eaux.

C'était le lac Menzaleh, - l'ancien *Maréotis* , où Tanis ruinée occupe encore l'île principale, et dont Péluse bornait l'extrémité voisine de la Syrie, Péluse, l'ancienne porte de l'Égypte, où passèrent tour à tour Cambyse, Alexandre et Pompée, - ce dernier, comme on sait, pour y trouver la mort.

Je regrettais de ne pouvoir parcourir le riant archipel semé dans les eaux du lac et assister à quelqu'une de ces pêches magnifiques qui fournissent des poissons à l'Égypte entière. Des oiseaux d'espèces variées planent sur cette mer intérieure, nagent près des bords ou se réfugient dans le feuillage des sycomores, des cassiers et des tamarins ; les ruisseaux et les canaux d'irrigation qui traversent partout les rizières offrent des variétés de végétation marécageuse, où les roseaux, les joncs, le nénuphar et sans doute aussi le

lotus des anciens émaillent l'eau verdâtre et bruissent du vol d'une quantité d'insectes que poursuivent les oiseaux. Ainsi s'accomplit cet éternel mouvement de la nature primitive où luttent des esprits féconds et meurtriers.

Quand, après avoir traversé la plaine, nous remontâmes sur la jetée, j'entendis de nouveau la voix du jeune homme qui m'avait parlé, il continuait à répéter : « *Yélir, yélir, Istamboldal* »Je craignais d'avoir eu tort de refuser sa demande, et je voulus rentrer en conversation avec lui en l'interrogeant sur le sens de ce qu'il chantait. « C'est, me dit-il, une chanson qu'on a faite à l'époque du massacre des janissaires. J'ai été bercé avec cette chanson. »

Comment ! disais-je en moi-même, ces douces paroles, cet air langoureux, renferment des idées de mort et de carnage ! ceci nous éloigne un peu de l'églogue.

La chanson voulait dire à peu près : « Il vient de Stamboul, le firman (celui qui annonçait la destruction des janissaires) !- Un vaisseau l'apporte, - Ali-Osman l'attend ; - un vaisseau arrive, - mais le firman ne vient pas ; - tout le peuple est dans l'incertitude. -

Un second vaisseau arrive, voilà enfin celui qu'attendait Ali-Osman. - Tous les musulmans revêtent leurs habits brodés - et s'en vont se divertir dans la campagne, - car il est certainement arrivé cette fois, le firman ! »

A quoi bon vouloir tout approfondir ? J'aurais mieux aimé ignorer désormais le sens de ces paroles. Au lieu d'un chant de pâtre ou du rêve d'un voyageur qui pense à Stamboul, je n'avais plus dans la mémoire qu'une sotte chanson politique.

- Je, ne demande pas mieux, dis-je tout bas au jeune homme, que de vous laisser entrer dans la djerme, mais votre chanson aura peut-être contrarié le janissaire, quoiqu'il ait eu l'air de ne pas la comprendre...

- Lui, un janissaire ? me dit-il. Il n'y en a plus dans tout l'empire ! les consuls donnent encore ce nom, par habitude, à leurs *cavas* ; mais lui n'est qu'un Albanais, comme moi je suis un Arménien. Il m'en veut parce qu'étant à Damiette, je me suis offert à conduire des étrangers pour visiter la ville ; à présent, je vais à Beyrouth.

Je fis comprendre au janissaire que son ressentiment devenait sans motif. - Demandez-lui, me dit-il, s'il a de quoi payer son passage sur le vaisseau.

- Le capitaine Nicolas est mon ami, répondit l'Arménien.

Le janissaire secoua la tête, mais il ne fit plus aucune observation. Le jeune homme se leva lestement, ramassa un petit paquet qui paraissait à peine sous son bras et nous suivit. Tout mon bagage avait été déjà transporté sur la djerme, lourdement chargée. L'esclave javanaise, que le plaisir de changer de lieu rendait indifférente au souvenir de l'Égypte, frappait ses mains brunes avec joie en voyant que nous allions partir et veillait à l'emménagement des cages de poules et de pigeons. La crainte de manquer de nourriture agit fortement sur ces ames naïves. L'état sanitaire de Damiette ne nous avait pas permis de réunir des provisions plus variées. Le riz ne manquant pas, du reste, nous étions voués pour toute la traversée au régime du pilau.

III. - La bombarde.

Nous descendîmes le cours du Nil pendant une lieue encore ; les rives plates et sablonneuses s'élargissaient à perte de vue, et le *boghaz* qui empêche les vaisseaux d'arriver jusqu'à Damiette ne présentait plus à cette heure-là qu'une barre presque insensible. Deux forts protègent cette entrée, souvent franchie au moyen-âge, mais presque toujours fatale aux vaisseaux.

Les voyages sur mer sont aujourd'hui„ grace à la vapeur, tellement dépourvus de danger, que ce n'est pas sans quelque inquiétude qu'on se hasarde sur un bateau à voile. Là renaît la chance fatale qui donne aux poissons leur revanche de la voracité humaine, ou tout au moins la perspective d'errer dix ans sur des côtes inhospitalières, comme les héros de l'Odyssée et de l'Énéide. Or, si jamais vaisseau primitif et suspect de ces fantaisies sillonna les eaux bleues du golfe syrien, c'est la bombarde baptisée du nom de *Santa-Barbara* qui en réalise l'idéal le plus pur. Du plus loin que j'aperçus cette sombre carcasse, pareille à un bateau de charbon, élevant sur un mât unique la longue vergue disposée pour une seule voile triangulaire, je compris que j'étais mal tombé, et j'eus l'idée un instant de refuser ce moyen de transport. Cependant comment faire ? Retourner dans une ville

en proie à la peste pour attendre le passage d'un brick européen, - car les bateaux à vapeur ne desservent pas cette ligne, - ce n'était guère moins chanceux. Je regardai mes compagnons, qui n'avaient l'air ni mécontent ni surpris ; le janissaire paraissait convaincu d'avoir arrangé les choses pour le mieux ; nulle idée railleuse ne perçait sous le masque bronzé des rameurs de la djerme ; il semblait donc que ce navire n'avait rien de ridicule et d'impossible dans les habitudes du pays. Toutefois cet aspect de galéasse difforme, de sabot gigantesque enfoncé dans l'eau jusqu'au bord par le poids des sacs de riz, ne promettait pas une traversée rapide. Pour peu que les vents nous fussent contraires, nous risquions d'aller faire connaissance avec la patrie inhospitalière des Lestrigons ou les rochers *porphyreux* des antiques Phéaciens. O Ulysse ! Télémaque ! Énée ! étais-je destiné à vérifier par moi-même votre itinéraire fallacieux ?

Cependant la djerme accoste le navire, on nous jette une échelle de corde traversée de bâtons, et nous voilà hissés sur le bordage et initiés aux joies de l'intérieur. - *Kalimèra* (bonjour), dit le capitaine, vêtu comme ses matelots, mais se faisant reconnaître par ce salut grec, - et il se hâte de s'occuper de l'embarquement des marchandises, bien autrement impor-

tant que le nôtre. Les sacs de riz formaient une montagne sut l'arrière, au-delà de laquelle une petite portion de la dunette était réservée au timonier et au capitaine ; il était donc impossible de se promener autrement que sur les sacs, le milieu du vaisseau étant occupé par la chaloupe et les deux côtés encombrés de cages de poules ; un seul espace assez étroit existait devant la cuisine, confiée aux soins d'un jeune mousse fort éveillé.

Aussitôt que ce dernier vit l'esclave, il s'écria : *Kokona, kalè, kalé* (une femme ! belle, belle) ! Ceci s'écartait de la réserve arabe, qui ne permet pas que l'on paraisse remarquer soit une femme, soit un enfant. Le janissaire était monté avec nous et surveillait le chargement des marchandises qui appartenaient au consul. « Ah çà, lui dis-je, où va- t-on nous loger ? vous m'aviez dit qu'on nous donnerait la chambre du capitaine. - Soyez tranquille, répondit-il, on rangera tous ces sacs et ensuite vous serez très bien. »Sur quoi il nous fit ses adieux et descendit dans la djerme, qui ne tarda pas à s'éloigner.

Nous voilà donc, - Dieu sait pour combien de temps ! - sur un de ces vaisseaux syriens que la moindre tempête brise à la côte comme des coques

de noix. Il fallut attendre le vent d'ouest de trois heures pour mettre à la voile. Dans l'intervalle, on s'était occupé du déjeuner. Le capitaine Nicolas avait donné ses ordres, et son pilau cuisait sur l'unique fourneau de la cuisine ; notre tour ne devait arriver que plus tard.

Je cherchais cependant où pouvait être cette fameuse chambre du capitaine qui nous avait été promise, et je chargeai l'Arménien de s'en informer auprès de son *ami* , - lequel ne paraissait nullement l'avoir reconnu jusque-là. Le capitaine se leva froidement et nous conduisit vers une espèce de soute située sous le tillac de l'avant où l'on ne pouvait entrer que plié en deux et dont les parois étaient littéralement couvertes de ces grillons rouges longs comme le doigt, que l'on appelle *caravaces* , et qu'avait attirés sans doute un chargement précédent de sucre ou de cassonade. Je reculai avec effroi et fis mine de me fâcher. « C'est là ma chambre, me fit dire le capitaine ; je ne vous conseille pas de l'habiter, à moins qu'il ne vienne à pleuvoir ; mais je vais vous faire voir un endroit beaucoup plus frais et beaucoup plus convenable. »

Alors il me conduisit près de la grande chaloupe maintenue par des cordes entre le mât et l'avant, et me fit regarder dans l'intérieur « Voilà, dit-il, où vous serez très bien couché ; vous avez des matelas de coton que vous étendrez d'un bout à l'autre, et je vais faire disposer là-dessus des toiles qui formeront une tente ; maintenant vous voilà logé commodément et grandement, n'est-ce pas ? »

J'aurais eu mauvaise grace à n'en pas convenir ; le bâtiment étant donné, c'était assurément le local le plus agréable, - par une température d'Afrique, - et le plus isolé qu'on y pût choisir.

IV. - Andare sul Mare.

Nous partons, nous voyons s'amincir, descendre et disparaître enfin sous le bleu niveau de la mer cette frange de sable qui encadre si tristement les splendeurs de la vieille Égypte ; le flamboiement poudreux du désert reste seul à l'horizon ; les oiseaux du Nil nous accompagnent quelque temps, puis nous quittent l'un après l'autre, comme pour aller rejoindre le soleil qui descend vers Alexandrie. Cepen-

dant un astre éclatant gravit peu à peu l'arc du ciel et jette sur les eaux des reflets enflammés. C'est l'étoile du soir, c'est Astarté, l'antique déesse de Syrie ; elle brille d'un éclat incomparable sur ces mers sacrées qui la reconnaissent toujours. - Sois-nous propice, ô divinité ! qui n'as pas la teinte blafarde de la lune, mais qui scintilles dans ton éloignement et verses des rayons dorés sur le monde comme un soleil de la nuit !

Après tout, une fois la première impression surmontée, l'aspect intérieur de la *Santa-Barbara* ne manquait pas de pittoresque. Dès le lendemain, nous nous étions acclimatés parfaitement, et les heures coulaient pour nous comme pour l'équipage dans la plus parfaite indifférence de l'avenir. Je crois bien que le bâtiment marchait à la manière de ceux des anciens, toute la journée d'après le soleil, et la nuit d'après les étoiles. Le capitaine me fit voir une boussole, mais elle était toute détraquée. Ce brave homme avait une physionomie à la fois douce et résolue, empreinte en outre d'une naïveté singulière qui me donnait plus de confiance en lui-même qu'en son navire. Toutefois il m'avoua qu'il avait été quelque peu forban, mais seulement à l'époque de l'indépendance hellénique. C'était après m'avoir invité à prendre part

à son dîner, qui se composait d'un pilau en pyramide où chacun plongeait à son tour une petite cuiller de bois. Ceci était déjà un progrès sur la façon de manger des Arabes, qui ne se servent que de leurs doigts.

Une bouteille de terre, remplie de vin de Chypre, de celui qu'on appelle vin de Commanderie, défraya notre après-dînée, et le capitaine, devenu plus expansif, voulut bien, toujours par l'intermédiaire du jeune Arménien, me mettre au courant de ses affaires. M'ayant demandé si je savais lire le latin, il tira d'un étui une grande pancarte de parchemin qui contenait les titres les plus évidens de la moralité de sa bombarde. Il voulait savoir en quels termes était conçu ce document.

Je me mis à lire, et j'appris que « les secrétaires de la Terre-Sainte appelaient la bénédiction de la Vierge et des saints sur le navire, et certifiaient que le capitaine *Alexis* , Grec catholique, natif de Taraboulous (Tripoli de Syrie), avait toujours rempli ses devoirs religieux. »

- On a mis Alexis, me fit observer le capitaine, mais c'est Nicolas qu'on aurait dû mettre ; ils se sont trompés en écrivant.

Je donnai mon assentiment, songeant en moi-même que, s'il n'avait pas de patente plus officielle, il ferait bien d'éviter les parages européens. Les Turcs se contentent de peu : le cachet rouge et la croix de Jérusalem apposés à ce parchemin devaient suffire, moyennant *batchiz* , à satisfaire aux besoins de la légalité musulmane.

Rien n'est plus gai qu'une après-dînée en mer par un beau temps ; la brise est tiède, le soleil tourne autour de la voile dont l'ombre fugitive nous oblige à changer de place de temps en temps ; cette ombre nous quitte enfin, et projette sur la mer sa fraîcheur inutile. Peut-être serait-il bon de tendre une simple toile pour protéger la dunette, mais personne n'y songe ; le soleil dore nos fronts comme des fruits murs. C'est là que triomphait surtout la beauté de l'esclave javanaise. Je n'avais pas songé un instant à lui faire garder son voile, par ce sentiment tout naturel qu'un Franc possédant une femme n'avait pas droit de la cacher. L'Arménien s'était assis près d'elle sur les sacs de riz, pendant que je regardais le capitaine jouer aux échecs avec le pilote, et il lui dit plusieurs fois avec un fausset enfantin : « *Qued ya sitti* ! »ce qui, je pense, signifiait : « Eh bien donc, madame ! »Elle resta quelque temps sans répondre, avec

cette fierté qui respirait dans son maintien habituel ; - puis elle finit par se tourner vers le jeune homme, et la conversation s'engagea.

De ce moment, je compris combien j'avais perdu à ne pas prononcer couramment l'arabe. Son front s'éclaircit, ses lèvres sourirent, et elle s'abandonna bientôt à ce caquetage ineffable qui, dans tous les pays, est, à ce qu'il semble, un besoin pour la plus belle portion de l'humanité. - J'étais heureux, du reste, de lui avoir procuré ce plaisir. L'Arménien paraissait très respectueux, et, se tournant de temps en temps vers moi, lui racontait sans doute comment je l'avais rencontré et accueilli. Il ne faut pas appliquer nos idées à ce qui se passe en Orient, et croire qu'entre homme et femme une conversation devienne tout de suite... criminelle. Il y a dans les caractères beaucoup plus de simplicité que chez nous ; j'étais persuadé qu'il ne s'agissait là que d'un bavardage dénué de sens. L'expression des physionomies et l'intelligence de quelques mots çà et là m'indiquaient suffisamment l'innocence de ce dialogue ; aussi restai-je comme absorbé dans l'observation du jeu d'échecs (et quels échecs) du capitaine et de son pilote. Je me comparais mentalement à ces époux aimables qui, dans une soirée, s'asseient aux tables

de jeu, laissant causer ou danser sans inquiétude les femmes et les jeunes gens.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un pauvre diable d'Arménien qu'on a ramassé dans les roseaux au bord du Nil auprès d'un Franc qui vient du Caire et qui y a mené l'existence d'un *mirlivois* (général), d'après l'estime des drogmans et de tout un quartier ? Si, pour une nonne, un jardinier est un homme, comme on disait en France au siècle dernier, il ne faut pas croire que le premier venu soit quelque chose pour une *cadine* musulmane. Il y a dans les femmes élevées naturellement, comme dans les oiseaux magnifiques, un certain orgueil qui les défend tout d'abord contre la séduction vulgaire. Il me semblait du reste qu'en l'abandonnant à sa propre dignité, je m'assurais la confiance et le dévouement de cette pauvre esclave qu'au fond, ainsi que je l'ai dit déjà, je considérais comme libre du moment qu'elle avait quitté la terre d'Égypte et mis le pied sur un bâtiment chrétien.

Chrétien ! est-ce le terme juste ? La *Santa-Barbara* n'avait pour équipage que des matelots turcs ; le capitaine seul et son mousse représentaient l'église romaine, l'Arménien une hérésie quelconque, et moi-même... Mais qui sait ce que peut représenter en

Orient un Parisien nourri d'idées philosophiques, - un fils de Voltaire, un impie, selon l'opinion de ces braves gens ! Chaque matin, au moment où le soleil sortait de la mer, - chaque soir, à l'instant où son disque, envahi par la ligne sombre des eaux, s'éclipsait en une minute, laissant à l'horizon cette teinte rosée qui se fond délicieusement dans l'azur, - les matelots se réunissaient sur un seul rang, tournés vers la Mecque lointaine, et l'un d'eux entonnait l'hymne de la prière, comme aurait pu faire le grave muezzin du haut des minarets. Je ne pouvais empêcher l'esclave de se joindre à cette religieuse effusion si touchante et si solennelle ; dès le premier jour, nous nous vîmes ainsi partagés en communions diverses. Le capitaine, de son côté, faisait des oraisons de temps en temps à une certaine image clouée au mât qui pouvait bien être la patrone du navire, *santa Barbara* ; l'Arménien, en se levant, se lavait les mains et les pieds avec du savon, et mâchonnait des litanies à voix basse ; moi seul, incapable de feinte, je n'exécutais aucune génuflexion régulière, et j'avais pourtant quelque honte à paraître moins religieux que ces gens. Il y a chez les Orientaux une tolérance mutuelle pour les religions diverses, - chacun se classant simplement à un degré supérieur dans la hiérarchie spirituelle, mais admettant que les autres peuvent bien à la rigueur être

dignes de leur servir d'escabeau ; - le simple philosophe dérange cette combinaison : où le placer ? Le Coran lui-même, qui maudit les idolâtres et les adorateurs du feu et des étoiles, n'a pas prévu le scepticisme de notre temps.

V. - Idylle.

Vers le troisième jour de notre traversée, nous eussions dû apercevoir la côte de Syrie ; mais, pendant la matinée, nous changions à peine de place, et le vent, qui se levait à trois heures, enflait la voile par bouffées, puis la laissait peu après retomber le long du mât. Cela paraissait inquiéter peu le capitaine, qui partageait ses loisirs entre son jeu d'échecs et une sorte de guitare avec laquelle il accompagnait toujours le même chant. En Orient, chacun a son air favori, et le répète sans se lasser du matin au soir, jusqu'à ce qu'à en sache un autre plus nouveau. L'esclave aussi avait appris au Caire je ne sais quelle chanson de harem dont le refrain revenait toujours sur une mélopée traînante et soporifique. C'étaient, je m'en souviens trop, les deux vers suivans :

« Ya kabibé ! sakel nôh !.. .
« Ya makmouby ! ya sidi ! »

J'en comprenais bien quelques mots, mais celui de *kabibé* manquait à mon vocabulaire. J'en demandai le sens à l'Arménien, qui me répondit : Cela veut dire *un petit drôle* . Je couchai ce substantif sur mes tablettes avec l'explication, ainsi qu'il convient quand on veut s'instruire.

Le soir, l'Arménien me dit qu'il était fâcheux que le vent ne fût pas meilleur et que cela l'inquiétait un peu.

- Pourquoi ? lui dis-je. Nous risquons de rester ici deux jours de plus, voilà tout, et décidément nous sommes très bien sur ce vaisseau.

- Ce n'est pas cela, me dit-il, mais c'est que nous pourrions bien manquer d'eau.

- Manquer d'eau !

- Sans doute ; vous n'avez pas d'idée de l'insouciance de ces gens-là. Pour avoir de l'eau, il aurait

fallu envoyer une barque jusqu'à Damiette, car celle de l'embouchure du Nil est salée, et, comme la ville était en quarantaine, ils ont craint les formalités… du moins c'est là ce qu'ils disent, mais, au fond, ils n'y auront pas pensé.

- C'est étonnant, dis-je, le capitaine chante comme si notre situation était des plus simples ; - et j'allai avec l'Arménien l'interroger sur ce sujet.

Il se leva et me fit voir sur le pont les tonnes à eau entièrement vides, sauf l'une d'elles qui pouvait encore contenir cinq à six bouteilles d'eau ; puis il s'en alla se rasseoir sur la dunette, et, reprenant sa guitare, il recommença son éternelle chanson en berçant sa tête en arrière coutre le bordage.

Le lendemain matin, je me réveillai de bonne heure, et je montai sur le gaillard d'avant avec la pensée qu'il était possible d'apercevoir les côtes de la Palestine, mais j'eus beau nettoyer mon binocle, la ligne extrême de la mer était aussi nette que la lame courbe d'un damas. Il est même probable que nous n'avions guère changé de place depuis la veille. Je redescendis, et me dirigeai vers l'arrière. Tout le monde dormait avec sérénité ; le jeune mousse était seul debout

et faisait sa toilette en se lavant abondamment le visage et les mains avec de l'eau qu'il puisait dans notre dernière tonne de liquide potable.

Je ne pus m'empêcher de manifester mon indignation. Je lui dis ou je crus lui faire conte rendre que l'eau de la mer était assez bonne pour la toilette d'un *petit drôle* de son espèce, et, voulant formuler cette dernière expression, je me servis du terme de *ya kabibé* , que j'avais noté. Le petit garçon me regarda en souriant et parut peu touché de la réprimande. Je crus avoir mal prononcé et je n'y pensai plus.

Quelques heures après, dans ce moment de l'après-dînée où le capitaine Nicolas faisait d'ordinaire apporter par le mousse une énorme cruche de vin de Chypre, où seuls nous étions invités à prendre part, l'Arménien et moi, en qualité de chrétiens, - les matelots, par respect sans doute pour la loi de Mahomet ; ne buvaient que de l'eau-de-vie, le capitaine, dis-je, se mit à parler bas à l'oreille de l'Arménien.

- Il veut, me dit ce dernier, vous faire une proposition.

- Qu'il parle.

- Il dit que c'est délicat et espère que vous ne lui en voudrez pas si cela vous déplaît.

- Pas du tout.

- Eh bien ! il vous demande si vous voulez faire l'échange de votre esclave contre le *ya ouled* (le petit garçon) qui lui appartient aussi.

Je fus au moment de partir d'un éclat de rire, mais le sérieux parfait des deux Levantins me déconcerta. Je crus voir là au fond une de ces mauvaises plaisanteries que les Orientaux ne se permettent guère que dans les situations où un Franc pourrait difficilement les en faire repentir. Je le dis à l'Arménien, qui me répondit avec quelque étonnement :

- Mais non, c'est bien sérieusement qu'il parle ; le petit garçon est très blanc et la femme basanée, - et, ajouta-t-il avec un air d'appréciation consciencieuse, je vous conseille d'y réfléchir, le petit garçon vaut bien la femme.

Je ne suis pas habitué à m'étonner facilement ; du reste, ce serait peine perdue dans de tels pays. Je me bornai à répondre que ce marché ne me convenait

pas. Ensuite, comme je montrais quelque humeur, le capitaine dit à l'Arménien qu'il était fâché de son indiscrétion, mais qu'il avait cru me faire plaisir. Je ne savais trop quelle était son idée, et je crus voir une sorte d'ironie percer dans sa conversation ; je le fis donc presser par l'Arménien de s'expliquer nettement sur ce point.

- Eh bien ! me dit ce dernier, il prétend que vous avez ce matin fait des complimens au *ya ouled* ; c'est du moins ce que celui-ci a rapporté.

- Moi ! m'écriai-je, je l'ai appelé petit drôle parce qu'il se lavait les mains avec notre eau à boire ; j'étais furieux contre lui au contraire !

L'étonnement de l'Arménien me fit apercevoir qu'il y avait dans cette affaire un de ces absurdes quiproquos philologiques si communs entre les personnes qui savent médiocrement les langues. Le mot *kabibé* , si singulièrement traduit la veille par l'Arménien, avait au contraire la signification la plus charmante et la plus amoureuse du monde. Je ne sais pourquoi le terme de *drôle* lui avait parti rendre parfaitement cette idée en français.

Nous nous livrâmes à une traduction nouvelle et corrigée du refrain chanté par l'esclave, et qui décidément signifiait à peu près :

« 0 mon petit chéri, mon bien-aimé, mon frère, mon maître ! »

C'est ainsi que commencent presque toutes les chansons d'amour arabes, susceptibles des interprétations les plus diverses, et qui rappellent aux commençans l'équivoque classique de l'églogue de Corydon.

VI. - Journal de bord.

L'humble vérité n'a pas les ressources immenses des combinaisons dramatiques ou romanesques. Je recueille un à un des événemens qui n'ont de mérite que par leur simplicité même, et je sais qu'il serait aisé pourtant, fût-ce dans la relation d'une traversée aussi vulgaire que celle du golfe de Syrie, de faire naître des péripéties vraiment dignes d'attention ; mais la réalité grimace à côté du mensonge, et il vaut mieux, ce me semble, dire naïvement, comme le bon

capitaine Cook ; « Tel jour, nous n'avons rien vu en mer qu'un morceau de bois qui flottait à l'aventure ; - tel autre jour, qu'un goéland aux ailes grises... »jusqu'au moment trop rare où l'action se réchauffe et se complique d'un canot de sauvages qui viennent apporter des ignames et des cochons de lait rôtis.

Cependant, à défaut de la tempête obligée, un calme plat tout-à-fait digne de l'Océan Pacifique, et le manque d'eau douce sur un navire composé comme l'était le nôtre, pouvaient amener des scènes dignes d'une Odyssée moderne. Le destin m'a ôté cette chance d'intérêt en envoyant ce soir-là un léger zéphire d'occident qui nous fit marcher assez vite.

J'étais après tout très joyeux de cet incident, et je me faisais répéter par le capitaine l'assurance que le lendemain matin nous pourrions apercevoir à l'horizon les cimes bleuâtres du Carmel. Tout à coup des cris d'épouvante partent de la dunette. « *Fargha et bahr ! farqha et bahr* ! »- Qu'est-ce donc ? - « Une poule à la mer ! »La circonstance me paraissait peu grave ; cependant l'un des matelots turcs auquel appartenait la poule se désolait de la manière la plus touchante, et ses compagnons le plaignaient très sérieusement. On le retenait pour l'empêcher de se jeter à l'eau, et la

poule déjà éloignée faisait des signes de détresse dont on suivait les phases avec émotion. Enfin le capitaine, après un moment de doute, donna l'ordre qu'on arrêtât le vaisseau.

Pour le coup, je trouvai un peu fort qu'après avoir perdu deux jours on s'arrêtât par un bon vent pour une poule noyée. Je donnai deux piastres au matelot, pensant que c'était là tout le joint de l'affaire, car un Arabe se ferait tuer pour beaucoup moins. Sa figure s'adoucit, mais il calcula sans doute immédiatement qu'il aurait un double avantage à ravoir la poule, et en un clin d'oeil il se débarrassa de ses vêtemens et se jeta à la mer.

La distance jusqu'où il nagea était prodigieuse. Il fallut attendre une demi-heure avec l'inquiétude de sa situation et de la nuit qui venait ; notre homme nous rejoignit enfin exténué, et on dut le retirer de l'eau, car il n'avait plus la force de grimper le long du bordage.

Une fois en sûreté, cet homme s'occupait plus de sa poule que de lui-même ; il la réchauffait, la frottait, et ne fut content qu'en la voyant respirer à l'aise et sautiller sur le pont.

Le bâtiment s'était remis en route. - Le diable soit de la poule ! dis-je à l'Arménien ; nous avons perdu une heure.

- Eh quoi ! vouliez-vous donc qu'il la laissât se noyer ?

- Mais j'en ai aussi, des poules, et je lui en aurais donné plusieurs pour celle-là !

- Ce n'est pas la même chose.

- Comment donc ! mais je sacrifierais toutes les poules de la terre pour qu'on ne perdît pas une heure de bon vent, dans un bâtiment où nous risquons demain de mourir de soif.

- Voyez-vous, dit l'Arménien, la poule s'est envolée à sa gauche, au moment où il s'apprêtait à lui couper le cou.

- J'admettrais volontiers, répondis-je, qu'il se fût dévoué comme musulman pour sauver une créature vivante, mais je sais que le respect des vrais croyans pour les animaux ne va point jusque-là, puisqu'ils les tuent fort bien pour leur nourriture.

- Sans doute, ils les tuent, mais avec des cérémonies, en prononçant des prières, et encore ne peuvent-ils leur couper la gorge qu'avec un couteau dont le manche soit percé de trois clous et dont la lame soit sans brèche. Si tout à l'heure la poule s'était noyée, le pauvre homme était certain de mourir d'ici à trois jours.

- C'est bien différent, dis-je à l'Arménien.

Ainsi, pour les Orientaux, c'est toujours une chose grave que de tuer un animal. Il n'est permis de le faire que pour sa nourriture expressément et dans des formes qui rappellent l'antique institution des sacrifices. On sait qu'il y a quelque chose de pareil chez les Israélites ; les bouchers sont obligés d'employer des sacrificateurs (*schocket*) qui appartiennent à l'ordre religieux, et ne tuent chaque bête qu'en employant des formules consacrées. - Ce préjugé se retrouve avec des nuances diverses dans la plupart des religions du Levant. La chasse même n'est tolérée que contre les bêtes féroces et en punition de dégâts causés par elles. La chasse au faucon était pourtant, à l'époque des califes, le divertissement des grands, mais par une sorte d'interprétation qui rejetait sur l'oiseau de proie la responsabilité du sang versé. - Au

fond, sans adopter les idées de l'Inde, on peut convenir qu'il y a quelque chose de grand dans cette pensée de ne tuer aucun animal sans nécessité. Les formules recommandées pour le cas où on leur ôte la vie, par le besoin de s'en faire une nourriture, ont pour but sans doute d'empêcher que la souffrance se prolonge plus d'un instant, ce que les habitudes de la chasse rendent malheureusement impossible.

L'Arménien me raconta à ce sujet que, du temps de Mahmoud, Constantinople était tellement rempli de chiens, que les voitures avaient peine à circuler dans les rues. Ne pouvant les détruire, ni comme animaux féroces, ni comme propres à la nourriture, on imagina de les exporter dans des îlots déserts de l'entrée du Bosphore. Il fallut les embarquer par milliers dans des caïques, et au moment où, ignorans de leur sort ; ils prirent possession de leurs nouveaux domaines, un iman leur fit un discours, exposant que l'on avait cédé à une nécessité absolue, et que leurs ames, à l'heure de la mort, ne devaient pas en vouloir aux fidèles croyans ; - que, du reste, si la volonté du ciel était qu'ils fussent sauvés, cela arriverait assurément. Il y avait beaucoup de lapins dans ces îles, et les chiens ne réclamèrent pas tout d'abord contre ce raisonnement jésuitique ; mais, quelques jours plus

tard, tourmentés par la faim, ils poussèrent de tels gémissemens, qu'on les entendait de Constantinople. Les dévots, émus de cette lamentable protestation, adressèrent de graves remontrances au sultan, - déjà trop suspect de tendances européennes, - de sorte qu'il fallut donner l'ordre de faire revenir les chiens, qui furent en triomphe réintégrés dans tous leurs droits civils.

VII. - Catastrophe.

L'Arménien m'était de quelque ressource dans les ennuis d'une telle traversée, mais je voyais avec plaisir aussi que sa gaieté, son intarissable bavardage, ses narrations, ses remarques, donnaient à la pauvre Zeynèby (c'est en français le même nom que Zénobie) l'occasion, si chère aux femmes de ces pays, d'exprimer ses idées avec cette volubilité de consonnes nasales et gutturales où il m'était si difficile de saisir non pas seulement le sens, mais le son même des paroles.

Avec la magnanimité d'un Européen, je souffrais même sans difficulté que l'un ou l'autre des matelots qui pouvait se trouver assis près de nous, sur les sacs

de riz, lui adressât quelques mots de conversation. En Orient, les gens du peuple sont généralement familiers, d'abord parce que le sentiment de l'égalité y est établi plus sincèrement que parmi nous, et puis parce qu'une sorte de politesse innée existe dans toutes les classes. Quant à l'éducation, elle est partout la même, très sommaire, mais universelle. C'est ce qui fait que l'homme d'un humble état devient sans transition le favori d'un grand et monte aux premiers rangs sans y paraître jamais déplacé.

Il y avait parmi nos matelots un certain Turc d'Anatolie, très basané, à la barbe grisonnante et qui causait avec l'esclave plus souvent et plus longuement que les autres. Je l'avais remarqué, et je demandai à l'Arménien ce qu'il pouvait dire ; il fit attention à quelques paroles, et me dit ; « Ils parlent ensemble de religion. »Cela me parut fort respectable, d'autant que c'était cet homme qui faisait pour les autres, en qualité de *hadji* ou pèlerin revenu de la Mecque, la prière du matin et du soir. Je n'avais pas songé un instant à gêner dans ses pratiques habituelles cette pauvre femme, dont une fantaisie, hélas ! bien peu coûteuse, avait mis le sort dans mes mains. Seulement, au Caire, dans un moment où elle était un peu malade, j'avais essayé de la faire renoncer à l'habi-

tude de tremper dans l'eau froide ses mains et ses pieds tous les matins et tous les soirs en faisant ses prières ; mais elle faisait peu de cas de mes préceptes d'hygiène et n'avait consenti qu'à s'abstenir de la teinture de henné, qui, ne durant que cinq à six jours environ, oblige les femmes d'Orient à renouveler souvent une préparation fort disgracieuse pour qui la voit de près. - Je ne suis pas ennemi de la teinture des sourcils et des paupières ; j'admets encore le carmin appliqué aux joues et aux lèvres ; - mais à quoi bon colorer en jaune des mains déjà cuivrées, qui dès-lors passent au safran ? Je m'étais montré inflexible sur ce point.

Ses cheveux avaient repoussé sur le front ; ils allaient rejoindre des deux côtés les longues tresses mêlées de cordonnets de soie et frémissantes de sequins percés (de faux sequins), qui flottent du col aux talons, selon la mode levantine. - Le *taktikos* festonné d'or s'inclinait avec grace sur son oreille gauche, et ses bras portaient enfilés de lourds anneaux de cuivre argenté, grossièrement émaillés de rouge et de bleu, parure tout égyptienne. D'autres encore résonnaient à ses chevilles, malgré la défense du Coran, qui ne veut pas qu'une femme fasse retentir les bijoux qui ornent ses pieds.

Je l'admirais ainsi, gracieuse dans sa robe à rayures de soie et drapée du *milayeh* bleu, avec ces airs de statue antique que les femmes d'Orient possèdent sans le moins du monde s'en douter. - L'animation de son geste, une expression inaccoutumée de ses traits, me frappaient par momens, sans m'inspirer d'inquiétudes ; - le matelot qui causait avec elle aurait pu être son grand-père, et il ne semblait pas craindre que ses paroles fussent entendues.

- Savez-vous ce qu'il y a ? me dit l'Arménien, qui, un peu plus tard, s'était approché des matelots causant entre eux ; ces gens-là disent que la femme qui est avec vous ne vous appartient pas.

- Ils se trompent, lui dis-je ; vous pouvez leur apprendre qu'elle m'a été vendue au Caire par Abd-el-Kerim, moyennant cinq bourses. J'ai le reçu dans mon portefeuille. Et d'ailleurs cela ne les regarde pas.

- Ils disent que le marchand n'avait pas le droit de vendre une femme de religion musulmane à un chrétien.

- Leur opinion m'est indifférente, et au Caire on en sait plus qu'eux là-dessus. Tous les Francs y ont des

esclaves, soit chrétiens, soit musulmans.

- Mais ce ne sont que des nègres ou des Abyssiniens ; ils ne peuvent avoir d'esclaves de la race blanche.

- Trouvez-vous que cette femme soit blanche ?

L'Arménien secoua la tête d'un air de doute.

- Écoutez, lui dis-je ; quant à mon droit, je ne puis en douter, ayant pris d'avance les informations nécessaires. Dites maintenant au capitaine qu'il ne convient pas que ses matelots causent avec elle.

- Le capitaine, me dit-il, après avoir parlé à ce dernier, répond que vous auriez pu le lui défendre à elle-même tout d'abord.

- Je ne voulais pas, répliquai-je, la priver du plaisir de parler sa langue, ni l'empêcher de se joindre aux prières ; d'ailleurs, la conformation du bâtiment obligeant tout le monde d'être ensemble, il était difficile d'empêcher l'échange de quelques paroles.

Le capitaine Nicolas n'avait pas l'air très bien disposé, ce que j'attribuais quelque peu au ressentiment d'avoir vu sa proposition d'échange repoussée. Cependant il fit venir le matelot *hadji* que j'avais désigné surtout comme malveillant, et lui parla. Quant à moi, je ne voulais rien dire à l'esclave, pour ne pas me donner le rôle odieux d'un maître exigeant.

Le matelot parut répondre d'un air très fier au capitaine, - qui me fit dire par l'Arménien de ne plus me préoccuper de cela, - que c'était un homme exalté (*mednoun*), une espèce de saint que ses camarades respectaient à cause de sa piété ; que ce qu'il disait n'avait nulle importance d'ailleurs. - Cet homme, en effet, ne parla plus à l'esclave, mais il causait très haut devant elle avec ses camarades, et je comprenais bien qu'il s'agissait de la *muslim (musulmane) et du* Roumi *(Romain). Il fallait en finir, et je ne voyais aucun moyen d'éviter ce système d'insinuation. Je me décidai à faire venir l'esclave près de nous, et, avec l'aide de l'Arménien, nous eûmes à peu près la conversation suivante :*

- Qu'est-ce que t'ont dit ces hommes tout à l'heure ?

- *Que j'avais tort, étant croyante* , de rester avec un infidèle.

- Mais ne savent-ils pas que je t'ai achetée ?

- Ils disent qu'on n'avait pas le droit de me vendre à toi.

- Et penses-tu que cela soit vrai ?

- Dieu le sait !

- Ces hommes se trompent, et tu ne dois plus leur parler.

- Ce sera ainsi, me dit-elle.

Je priai l'Arménien de la distraire un peu et de lui conter des histoires. Ce garçon m'était, après tout, devenu fort utile, il lui parlait toujours de ce ton flûté et gracieux qu'on emploie pour égayer les enfans, - et commençait invariablement par « *Ked ya sitti*?.... »- Eh bien ! donc, madame !... qu'est-ce donc ? nous ne rions pas ? Voulez-vous savoir les aventures de la tête

cuite au four ? - Il lui racontait alors une vieille légende de Constantinople, où un tailleur, croyant recevoir un habit du sultan à réparer, emporte chez lui la tête coupée d'un aga qui lui a été remise par erreur, - si bien que, ne sachant comment se débarrasser ensuite de ce triste dépôt, il l'envoie au four, dans un vase de terre, chez un pâtissier grec. Ce dernier en gratifie un barbier franc, en la substituant furtivement à sa tête à perruque ; le Franc la coiffe, puis, s'apercevant de sa méprise, la porte ailleurs, - enfin il en résulte encore une foule de méprises plus ou moins comiques. Ceci est de la bouffonnerie turque du plus haut goût.

La prière du soir ramenait les cérémonies habituelles. Pour ne scandaliser personne, j'allai me promener sur le tillac de l'avant, épiant le lever des étoiles et faisant aussi, moi, ma prière, qui est celle des rêveurs et des poètes, c'est-à-dire l'admiration de la nature et l'enthousiasme des souvenirs. Oui, je les admirais dans cet air d'Orient si pur qu'il rapproche les cieux de l'homme, ces astres-dieux, formes diverses et sacrées, que la Divinité a rejetées tour à tour comme les masques de l'éternelle Isis. -Uranie, Astarté, Saturne, Jupiter ! - vous me représentez encore les transformations des humbles croyances de

nos aïeux. Ceux qui, par millions, ont sillonné ces mers prenaient sans doute le rayonnement pour la flamme et le trône pour le dieu ; mais qui n'adorerait dans les astres du ciel les preuves mêmes de l'éternelle puissance, et dans leur marche régulière l'action vigilante d'un esprit caché ?

VIII. - La menace.

En retournant vers le capitaine, je vis, dans une encoignure au pied de la chaloupe, l'esclave et le matelot *hadji* qui causaient avec action.

Pour cette fois il n'y avait plus rien à ménager ; je tirai violemment l'esclave par le bras, et elle alla tomber, - fort mollement il est vrai, - sur un sac de riz.

- *Giaour*! s'écria-t-elle.

J'entendis parfaitement le mot. Il n'y avait pas à faiblir : « *Ente giaour*! »répliquai-je sans trop savoir si ce dernier mot se disait au féminin ; mais elle comprit bien que cela signifiait : C'est toi qui es une infidèle ;

- et lui, ajoutai-je en montrant le *hadji* , est un chien (*kelb*).

Je ne sais si la colère qui m'agitait était plutôt de me voir méprisé comme chrétien ou de songer à l'ingratitude de cette femme que j'avais toujours traitée comme une égale. Le *hadji* , s'entendant traiter de chien, avait fait un signe de menace, mais s'était retourné vers ses compagnons avec la lâcheté habituelle des Turcs de basse classe, qui, après tout, n'oseraient seuls attaquer un Franc. Deux ou trois d'entre eux s'avancèrent en proférant des injures, et machinalement j'avais saisi un des pistolets de ma ceinture sans songer que ces armes à la crosse étincelante, - achetées au Caire pour compléter mon costume, - n'étaient fatales d'ordinaire qu'à la main qui veut s'en servir. J'avouerai de plus qu'elles n'étaient point chargées.

- Y songez-vous ? me dit l'Arménien en m'arrêtant le bras. C'est un fou, et pour ces gens-là c'est un saint ; laissez-les crier, le capitaine va leur parler.

L'esclave faisait mine de pleurer, comme si je lui avais fait beaucoup de mal, et ne croulait pas bouger de la place où elle était. Le capitaine arriva, et dit

avec son air indifférent : « Que voulez-vous ? ce sont des sauvages ! »et il leur adressa quelques paroles assez mollement. « Ajoutez, dis-je à l'Arménien, qu'arrivé à terre j'irai trouver le pacha, et je leur ferai donner des coups de bâton. »

Je crois bien que l'Arménien leur traduisit cela par quelque compliment empreint de modération. Ils ne dirent plus rien, mais je sentais bien que ce silence me laissait une position trop douteuse. Je me souvins fort à propos d'une lettre de recommandation que j'avais dans mon portefeuille pour le pacha d'Acre, et qui m'avait été donnée par un de mes amis, qui a été quelque temps membre du divan à Constantinople. Je tirai mon portefeuille de ma veste, ce qui excita une inquiétude générale. Le pistolet n'aurait servi qu'à me faire assommer, - surtout étant de fabrique arabe ; - mais les gens du peuple en Orient croient toujours les Européens quelque peu magiciens et capables de tirer de leur poche, à un moment donné, de quoi détruire toute une armée. On se rassura en voyant que je n'avais extrait du portefeuille qu'une lettre, du reste fort proprement écrite en arabe et adressée au terrible Ahmed-Pacha, qui précédemment avait fait partie de l'ambassade turque à Paris.

Ce qu'il y avait de plus heureux dans mon idée et dans ma situation, c'est que nous nous trouvions justement à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre, où il fallait relâcher pour prendre de l'eau. La ville n'était pas encore en vue, mais nous ne pouvions manquer, si le vent continuait, d'y arriver le lendemain. Quant à Ahmed-Pacha, par un autre hasard digne de s'appeler providence pour moi et fatalité pour mes adversaires, je l'avais rencontré à Paris dans plusieurs soirées. - Il m'avait donné du tabac turc et fait beaucoup d'honnêtetés. La lettre dont je m'étais chargé lui rappelait ce souvenir, de peur que le temps et ses nouvelles grandeurs ne m'eussent effacé de sa mémoire ; mais il devenait clair néanmoins, par la lettre, que j'étais un personnage très puissamment recommandé.

La lecture de ce document produisit l'effet du *quos ego* de Neptune. L'Arménien, après avoir mis la lettre sur sa tête en signe de respect, avait ôté l'enveloppe qui, comme il est d'usage pour les recommandations, n'était point fermée, et montrait le texte au capitaine à mesure qu'il le lisait. Dès-lors les coups de bâton promis n'étaient plus une illusion pour le *hadji* et ses camarades. Ces garnemens baissèrent la tête, et le capitaine m'expliqua sa propre conduite par la crainte de heurter leurs idées religieuses, n'étant lui-même

qu'un pauvre sujet grec du sultan (*raya*), qui n'avait d'autorité qu'en raison du service. Quant à la femme, dit-il, si vous êtes l'ami d'Ahmed-Pacha, elle est bien à vous qui oserait lutter contre la faveur des grands ?

L'esclave n'avait pas bougé, cependant elle avait fort bien entendu ce qui s'était dit. Elle ne pouvait avoir de doute sur sa position momentanée, car, en pays turc, une protection vaut mieux qu'un droit ; - désormais je tenais à constater le mien aux yeux de tous.

- N'es-tu pas née, lui fis-je dire, dans un pays qui n'appartient pas au sultan des Turcs ?

- Cela est vrai, dit-elle ; je suis *Hindi* (Indienne).

- Eh bien ! tu peux être au service d'un Franc, comme les Abyssiniennes (*Habesch*), qui sont, ainsi que toi, couleur de cuivre et qui te valent bien.

- *Aioua* (oui) ! dit-elle comme convaincue, *ana mamlouk enté* : je suis ton esclave.

- Eh bien ! dis-je, te souviens-tu qu'avant de quitter le Caire, je t'ai offert d'y rester libre ? Tu m'as dit que tu ne saurais où aller.

- C'est vrai, il valait mieux me revendre.

- Tu m'as donc suivi seulement pour changer de pays, et me quitter ensuite ? Eh bien ! puisque tu es si ingrate, tu demeureras esclave toujours, et tu ne seras pas une cadine, mais une servante. Dès à présent, tu garderas ton voile et tu resteras dans la chambre du capitaine... avec les grillons. Tu ne parleras plus à personne ici.

Elle prit son voile sans répondre et s'en alla s'asseoir dans la petite chambre de l'avant.

J'avais peut-être un peu cédé au désir de faire de l'effet sur ces gens tour à tour insolens ou serviles, toujours à la merci d'impressions vives et passagères, et qu'il faut connaître pour comprendre à quel point le despotisme est le gouvernement normal de l'Orient. Le voyageur le plus modeste se voit amené très vite, si une manière de vivre somptueuse ne lui concilie pas tout d'abord le respect, à poser théâtralement et à déployer, dans une foule de cas, des réso-

lutions énergiques qui dès-lors se manifestent sans danger. L'Arabe, c'est le chien qui mord si l'on recule, et qui vient lécher la main levée sur lui. En recevant un coup de bâton, il ignore si au fond vous n'avez pas le droit de le lui donner. Votre position lui a paru tout d'abord médiocre, mais faites le fier, et vous devenez tout de suite un grand personnage qui affecte la simplicité. L'Orient ne doute jamais de rien ; tout y est possible ; le simple calender peut fort bien être un fils de roi, - comme dans *les Mille et une Nuits*. D'ailleurs, n'y voit-on pas nos princes d'Europe voyager en frac noir et eut chapeau rond ?

IX. - Côtes de Palestine.

J'ai salué avec enivrement l'apparition tant souhaitée de la côte d'Asie. Il y avait si long-temps que je n'avais vu des montagnes ! La fraîcheur brumeuse du paysage, l'éclat si vif des maisons peintes et des kiosques turcs se mirant dans l'eau bleue, les zones diverses des plateaux qui s'étagent si hardiment entre la mer et le ciel, la cime du Carmel avec l'enceinte carrée et la haute coupole de son couvent célèbre illuminées au loin de cette radieuse teinte cerise, qui rappelle toujours la fraîche Aurore des chants d'Homère ;

- au pied de ces monts, Kaiffa, déjà dépassée, faisant face à Saint-Jean-d' Acre, située à l'autre extrémité de la baie et devant laquelle notre navire s'était arrêté : c'était un spectacle à la fois plein de grandeur et de grace. La mer à peine onduleuse s'étalant comme l'huile vers la grève où moussait la mince frange de la vague, et luttant de teinte azurée avec l'éther qui vibrait déjà des feux du soleil encore invisible, voilà ce que l'Égypte n'offre jamais avec ses côtes basses et ses horizons souillés de poussière. Le soleil parut enfin, il découpa nettement devant nous la ville d'Acre s'avançant dans la mer sur son promontoire de sable, avec ses blanches coupoles, ses murs, ses maisons à terrasses, et la tour carrée aux créneaux festonnés, qui fut naguère la demeure du terrible Djezzar-Pacha, contre lequel lutta Napoléon.

Nous avions jeté l'ancre à peu de distance du rivage. Il fallait attendre la visite de *la Santé* avant que les barques pussent venir nous approvisionner d'eau fraîche et de fruits. Quant à débarquer, cela nous était interdit, à moins de vouloir nous arrêter dans la ville et y faire quarantaine.

Aussitôt que le bateau de la Santé fut venu constater que nous étions malades, comme arrivant de la

côte d'Égypte, il fut permis aux barquettes du port de nous apporter les rafraîchissemens attendus, et de recevoir notre argent avec les précautions usitées. Aussi, contre les tonnes d'eau, les melons, les pastèques et les grenades qu'on nous faisait passer, il fallait verser nos ghazis, nos piastres et nos paras dans des bassins d'eau vinaigrée qu'on plaçait à notre portée.

Ainsi ravitaillés, nous avions oublié nos querelles intérieures. Ne pouvant débarquer pour quelques heures et renonçant à m'arrêter dans la ville, je ne jugeai pas à propos d'envoyer au pacha ma lettre, qui, du reste, pouvait encore m'être une recommandation sur tout autre point de l'antique côte de Phénicie soumise au pachalik d'Acre. - Cette ville, que les anciens appelaient Ako, ou l' *étroite* , que les Arabes nomment Akka, s'est appelée long-temps Ptolémaïs. Quant à la ville de Kaiffa, située en face, au pied de ce pic écrasé et rocailleux d'où le prophète Élie fut enlevé au ciel dans un char de feu, je crois bien que ce fut aussi le lieu où Persée délivra Andromède ; - mais il faudrait avoir toute une bibliothèque avec soi pour vérifier ces détails.

Nous remettons à la voile, et désormais notre voyage est une fête ; nous rasons à un quart de lieue de distance les côtes de la Célé-Syrie, et la mer, toujours claire et bleue, réfléchit comme un lac la gracieuse chaîne de montagnes qui va du Carmel au Liban. Six lieues plus haut que Saint-Jean-d'Acre apparaît Sour, autrefois Tyr, avec la jetée d'Alexandre, unissant à la rive l'îlot où fut bâtie la ville antique qu'il lui fallut assiéger si long-temps.

Six lieues plus loin, c'est Saïda, l'ancienne Sidon, qui presse comme un troupeau son amas de blanches maisons au pied des montagnes occupées par les Druses. Ces bords célèbres n'ont que peu de ruines à montrer comme souvenirs de la riche Phénicie ; mais que peuvent laisser des villes où a fleuri exclusivement le commerce ? Leur splendeur a passé comme l'ombre et comme la poussière, et la malédiction des livres bibliques s'est entièrement réalisée, comme tout ce que rêvent les poètes, comme tout ce que nie la sagesse des nations !

Cependant, au moment d'atteindre le but, on se lasse de tout, même de ces beaux rivages et de ces flots azurés. Voici enfin le promontoire du Raz-Beyrouth et ses rochers grisâtres, dominés au loin

par la cime neigeuse du Sannin. La côte est aride ; les moindres détails des roches tapissées de mousses rougeâtres apparaissent sous les rayons d'un soleil ardent. Nous rasons la côte, nous tournons vers le golfe ; aussitôt tout change. Un paysage plein de fraîcheur, d'ombre et de silence, une vue des Alpes prise du sein d'un lac de Suisse, voilà Beyrouth, par un temps calme. C'est l'Europe et l'Asie se fondant en molles caresses ; c'est, pour tout pèlerin un peu lassé du soleil et de la poussière, une oasis maritime où l'on retrouve avec transport, au front des montagnes, cette chose si triste au nord, si gracieuse et si désirée au midi, - des nuages !

O nuages bénis ! nuages de ma patrie ! j'avais oublié vos bienfaits ! - Et le soleil d'Orient vous ajoute encore tant de charmes ! Le matin vous vous colorez si doucement, à demi roses, à demi bleuâtres, comme des nuages mythologiques, du sein desquels on s'attend toujours à voir surgir de riantes divinités ; le soir, ce sont des embrasemens merveilleux des voûtes pourprées qui s'écroulent et se dégradent bientôt en flocons violets, tandis que le ciel passe des teintes du saphir à celles de l'émeraude, phénomène si rare dans les pays du Nord.

A mesure que nous avancions, la verdure éclatait de plus de nuances, et la teinte foncée du sol et des constructions ajoutait encore à la fraîcheur du paysage. - La ville, au fond du golfe, semblait noyée dans les feuillages, et, au lieu de cet amas fatigant de maisons peintes à la chaux qui constitue la plupart des cités turques, je croyais voir une réunion de villas charmantes semées sur un espace de deux lieues. Les constructions s'agloméraient, il est vrai, sur un point marqué d'où s'élançaient des tours rondes et carrées ; mais cela ne paraissait être qu'un quartier du centre signalé par de nombreux pavillons de toutes couleurs.

Toutefois, au lieu de nous rapprocher, comme je le pensais, de l'étroite rade où paraissaient quelques mâts de navire, nous coupâmes en biais le golfe et nous allâmes débarquer sur un îlot entouré de rochers, où quelques bâtisses légères et un drapeau jaune représentaient le séjour de la quarantaine, qui, pour le moment, nous était seul permis.

X. - La quarantaine.

Le capitaine Nicolas et son équipage étaient devenus très aimables et pleins de procédés à mon égard. Ils faisaient leur quarantaine à bord ; mais une barque, envoyée par la Santé, nous transporta dans l'îlot, qui, à le voir de près, était plutôt une presqu'île. La mer ne l'isolait de terre que dans les mauvais temps. Une anse étroite parmi les rochers, ombragée d'arbres séculaires, aboutissait à l'escalier d'une sorte de cloître dont les voûtes en ogive reposaient sur des piliers de pierre et supportaient un toit de cèdre, comme dans les couvens romains. La mer se brisait tout à l'entour sur les grés tapissés de fucus, et il ne manquait là qu'un choeur de moines et la tempête pour rappeler le premier acte du *Bertram* de Maturin.

Il fallut attendre là quelque temps la visite du *nazir* ou directeur turc, qui voulut bien nous admettre enfin aux jouissances de son domaine. Des bâtimens de forme claustrale succédaient encore au premier, qui, seul ouvert de tous côtés, servait à l'assainissement des marchandises suspectes. Au bout du promontoire, un pavillon isolé, dominant la mer, nous fut indiqué pour demeure, - c'était le local affecté d'ordinaire aux Européens. Les galeries que nous avions laissées à notre droite contenaient les familles arabes

campées pour ainsi dire dans de vastes salles qui servaient indifféremment d'étables et de logemens. Là frémissaient les chevaux captifs, les dromadaires passant entre les barreaux leur cou tors et leur tête velue ; plus loin, des tribus, accroupies autour du feu de leur cuisine, se retournaient d'un air sauvage en nous voyant passer près des portes. Du reste, nous avions le droit de nous promener sur environ deux arpens de terrain semé d'orge et planté de mûriers, et de nous baigner même dans la mer sous la surveillance d'un gardien.

Une fois familiarisé avec ce lieu sauvage et maritime, j'en trouvai le séjour charmant. Il y avait là du repos, de l'ombre et une variété d'aspects à défrayer la plus sublime rêverie. D'un côté, les montagnes sombres du Liban, avec leurs croupes de teintes diverses, émaillées çà et là de blanc par les nombreux villages maronites et druses et les couvens étagés sur un horizon de huit lieues ; de l'autre, en retour de cette chaîne au front neigeux qui se termine au cap Boutroun, - tout l'amphithéâtre de Beyrouth, couronné d'un bois de sapins planté par l'émir Fakardin pour arrêter l'invasion des sables du désert. Des tours crénelées de châteaux, des manoirs percés d'ogives, construits en pierre rougeâtre donnent à ce pays un

aspect féodal et en même temps européen qui rappelle les miniatures des manuscrits chevaleresques du moyen-âge. Les vaisseaux francs à l'ancre dans la rade et que ne peut contenir le port étroit de Beyrouth animent encore le tableau.

Cette quarantaine de Beyrouth était donc fort supportable, et nos jours se passaient soit à rêver sous les épais ombrages des sycomores et des figuiers, soit à grimper sur un rocher fort pittoresque qui entourait un bassin naturel où la mer venait briser ses flots adoucis. Ce lieu me faisait penser aux grottes rocailleuses des filles de Nérée. Nous y restions tout le milieu du jour, isolés des autres habitans de la quarantaine, couchés sur les algues vertes ou luttant mollement contre la vague écumeuse. La nuit, on nous enfermait dans le pavillon, où les moustiques et autres insectes nous faisaient des loisirs moins doux. Les tuniques fermées à masque de gaze dont j'ai parlé déjà étaient alors d'un grand secours. - Quant à la cuisine, elle consistait simplement en pain et fromage salé, fournis par la cantine ; il y faut ajouter des oeufs et des poules apportés par les paysans de la montagne ; en outre, tous les matins, on venait tuer devant la porte des moutons dont la viande nous était vendue à une piastre (25 centimes) la livre. De plus,

le vin de Chypre, à une demie-piastre environ la bouteille, nous faisait un régal digne des grandes tables européennes ; j'avouerai pourtant qu'on se lasse de ce vin liquoreux à le boire comme ordinaire, et je préférais le *vin d'or* du Liban dont le prix est plus élevé, et qui a quelque rapport avec le Madère par son goût sec et par sa force.

Un jour, le capitaine Nicolas vint nous rendre visite avec deux de ses matelots et son mousse. Nous étions redevenus très bons amis, et il avait amené le *hadji* , qui me serra la main avec une grande effusion, craignant peut-être que je ne me plaignisse de lui, une fois libre et rendu à Beyrouth. Je fus, de mon côté, plein de cordialité. Nous dînâmes ensemble, et le capitaine m'invita à venir demeurer chez lui, si j'allais à Taraboulous. Après le dîner, nous nous promenâmes sur le rivage ; il me prit à part et me fit tourner les yeux vers l'esclave et l'Arménien, qui causaient ensemble assis plus bas que nous au bord de la mer. Quelques mots mêlés de franc et de grec me firent comprendre son idée, - et je la repoussai avec une incrédulité marquée. Il secoua la tête et peu de temps après remonta dans sa chaloupe, prenant affectueusement congé de moi. - Le capitaine Nicolas, me disais-je, a toujours sur le coeur mon refus d'échanger l'esclave contre

son mousse ! - Cependant le soupçon me resta dans l'esprit, attaquant tout au moins ma vanité.

On comprend bien qu'il était résulté de la scène violente qui s'était passée sur le bâtiment une sorte de froideur entre l'esclave et moi. Il s'était dit entre nous un de ces mots *irréparables* dont a parlé l'auteur d' *Adolphe* ; - l'épithète de *giaour* m'avait blessé profondément. - Ainsi, me disais-je, on n'a pas eu de peine à lui persuader que je n'avais pas de droit sur elle ; de plus, soit conseil, soit réflexion, elle se sent humiliée d'appartenir à un homme d'une race inférieure selon les idées des musulmans. La situation dégradée des populations chrétiennes en Orient rejaillit au fond sur l'Européen lui-même ; on le redoute sur les côtes à cause de cet appareil de puissance que constate le passage des vaisseaux ; mais, dans les pays du centre où cette femme a vécu, toujours le préjugé vit tout entier.

Pourtant j'avais peine à admettre la dissimulation dans cette ame naïve ; le sentiment religieux si prononcé en elle la devait même défendre de cette bassesse. Je ne pouvais, d'un autre côté, me dissimuler les avantages de l'Arménien. Tout jeune encore, et beau de cette beauté asiatique, aux traits fermes

et purs, des races nées au berceau du monde, - il donnait l'idée d'une fille charmante qui aurait eu la fantaisie d'art déguisement d'homme ; son costume même, à l'exception de la coiffure, n'ôtait qu'à demi cette illusion.

Me voilà comme Arnolphe, épiant de vaines apparences avec la conscience d'être doublement ridicule, car je suis de plus *un maître* . J'ai la chance d'être à la fois trompé et volé, et je me répète, comme un jaloux de comédie Mue la garde d'une femme est un pesant fardeau ! Du reste, me disais-je presque aussitôt, cela n'a rien d'étonnant ; il la distrait et l'amuse par ses contes, il lui dit mille gentillesses, tandis que moi, lorsque je parle dans sa langue, je dois produire un effet risible, - comme un Anglais, un homme du Nord, froid et lourd, relativement à une femme de mon pays. - Il y a chez les Levantins une expansion chaleureuse qui doit être séduisante en effet ! - L'avouerai-je ? il me sembla remarquer des serremens de mains, des paroles tendres, que ne gênait même pas ma présence. J'y réfléchis quelque temps, puis je crus devoir prendre une forte résolution.

- Mon cher, dis-je à l'Arménien, qu'est-ce que vous faisiez en Égypte ?

-J’étais secrétaire de Toussoun-bey ; je traduisais pour lui des journaux et des livres français, j’écrivais ses lettres aux fonctionnaires turcs. Il est mort tout d’un coup, et l’on m’a congédié, voilà ma position.

- Et maintenant, que comptez-vous, faire ?

- J’espère entrer au service du pacha de Beyrouth. Je connais son trésorier, qui est de ma nation.

- Et- ne songez-vous pas à vous marier ?

- Je n’ai pas d’argent, à donner en douaire, et aucune famille ne m’accordera de femme autrement.

Allons, dis-je en moi-même après un silence, montrons-nous magnanime, faisons deux heureux.

Je me sentais grandi par cette pensée. Ainsi, j’aurais délivré une esclave et créé un mariage honnête. J’étais donc à la fois bienfaiteur et père ! Je pris les mains de l’Arménien et je lui dis : - Elle vous plaît, épousez-la, elle est à vous !

J'aurais voulu avoir tous mes amis pour témoins de cette scène émouvante, de ce tableau patriarcal ; l'Arménien étonné, confus de cette magnanimité ; l'esclave assise près de nous, encore ignorante du sujet de notre entretien, mais, à ce qu'il me semblait, déjà inquiète et rêveuse.

L'Arménien leva les bras au ciel, comme étourdi de ma proposition.

- Comment ! lui dis-je, malheureux, tu hésites !... Ainsi tu séduis une femme qui est à un autre, tu la détournes de ses devoirs, et ensuite tu ne veux pas t'en charger quand on te la donne !...

Mais l'Arménien ne, comprenait rien à ces reproches. Son étonnement s'exprima par une série, de protestations énergiques. Jamais il n'avait eu la moindre idée des choses que je pensais. Il était si malheureux même d'une telle supposition, qu'il se hâta d'en instruire l'esclave et de lui faire donner témoignage de sa sincérité. Apprenant en même temps ce que j'avait dit, elle en parut blessée et surtout de la supposition qu'elle eût pu faire attention à un simple *raya* , serviteur soit des Turcs, soit des Francs, et presque l'égal d'un *yaoudi* .

Ainsi le capitaine Nicolas m'avait induit en toute sorte de suppositions ridicules. On recoupait bien là l'esprit astucieux des Grecs !

Il n'y avait pas à s'y tromper. - En pénétrant au fond de ma conscience ; je songeai avec amertume que mon beau sacrifice n'avait peut-être eu d'autre but que d'abdiquer la responsabilité gênante du sort d'une femme que je n'étais plus en position de garder.

XI. - Le père Planchet.

Quand nous sortîmes de la quarantaine, je louai pour un mois un logement dans une maison de chrétien maronite, à une demi-lieue de la ville. La plupart de ces demeures, - situées au milieu des jardins, étagées sur toute la côte le long des terrasses plantées de mûriers, - ont l'air de petits manoirs féodaux bâtis solidement en pierre brune avec des ogives et des arceaux. Des escaliers extérieurs conduisent aux différens étages dont chacun a sa terrasse jusqu'à celle qui domine tout l'édifice, et où les familles se réunissent le soir pour jouir de la vue du golfe. Nos yeux rencontraient partout une verdure épaisse et lustrée, où les

haies régulières des nopals marquent seules les divisions. Je m'abandonnai les premiers jours aux délices de cette fraîcheur et de cette ombre. Partout la vie et l'aisance autour de nous ; les femmes bien vêtues, belles et sans voiles, allant et venant, presque toujours avec de lourdes cruches qu'elles vont remplir aux citernes et portent gracieusement sur l'épaule. Notre hôtesse, coiffée d'une sorte de cône drapé en cachemire, qui, avec les tresses garnies de sequins de ses longs cheveux, lui donnait l'air d'une reine d'Assyrie, était tout simplement la femme d'un tailleur qui avait sa boutique au bazar de Beyrouth. Ses deux filles et les petits enfans se tenaient au premier étage ; nous occupions le second.

L'esclave s'était vite familiarisée avec cette famille, et, nonchalamment assise sur les nattes, elle se regardait comme entourée d'inférieurs et se faisait servir, quoi que je pusse faire pour en empêcher ces pauvres gens. Toutefois je trouvais commode de pouvoir la laisser en sûreté dans cette maison lorsque j'allais à la ville. J'attendais des lettres qui n'arrivaient pas, - le service de la poste française se faisant si mal dans ces parages, que les journaux et les paquets sont toujours en arrière de deux mois. Ces circonstances m'attristaient beaucoup et me faisaient faire des rêves

sombres. Un matin, je m'éveillais assez tard, encore à moitié plongé dans les illusions du songe. Je vis à mon chevet un prêtre assis, qui me regardait avec une sorte de compassion.

- Comment vous sentez-vous, monsieur ? me dit-il d'un ton mélancolique.

- Mais, assez bien ; pardon, je m'éveille, et...

- Ne bougez pas ! soyez calme. Recueillez-vous. Songez que le moment est proche.

- Quel moment ?

- Cette heure suprême, si terrible pour qui n'est pas en paix avec Dieu !

- Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

- Vous me voyez prêt à recueillir vos volontés dernières.

- Ah ! pour le coup, m'écriai je, cela est trop fort ! Et qui êtes-vous ?

- Je m’appelle le père Planchet.

- Le père Planchet !

- De la compagnie de Jésus.

- Je ne connais pas ces gens-là !

- On est venu me dire au couvent des lazaristes qu’un jeune Américain, en péril de mort, m’attendait pour faire quelques legs à la communauté.

- Mais je ne suis pas Américain ! il y a erreur ! Et de plus je ne suis pas au lit de mort ; vous le voyez bien !

Et je me levai brusquement... un peu avec le besoin de me convaincre moi-même de ma parfaite santé. - Le père Planchet comprit enfin qu’on l’avait mal renseigné. Il s’informa dans la maison et apprit que l’Américain demeurait un peu plus loin. Il me salua en riant de sa méprise, et me promit de venir me voir en repassant, enchanté qu’il était d’avoir fait ma connaissance, grace à ce hasard singulier.

Quand il revint, l’esclave était dans la chambre, et je lui appris son histoire. - Comment, me dit-il, vous êtes-vous mis ce poids sur la conscience !... Vous avez dérangé la vie de cette femme, et désormais vous êtes responsable de tout ce qui peut lui arriver. Puisque vous ne pouvez l’emmener en France et que vous ne voulez pas sans doute l’épouser, que deviendra-t-elle ?

- Je lui donnerai la liberté ; c’est le bien le plus grand que puisse réclamer une créature raisonnable.

- Il valait mieux la laisser où elle était ; elle aurait trouvé peut-être un bon maître, un mari... Maintenant savez-vous dans quel abîme d’inconduite elle peut tomber, une fois laissée à elle-même ? Elle ne sait rien faire, elle ne veut pas servir... Pensez donc à tout cela.

Je n’y avais jamais en effet songé sérieusement. Je demandai conseil au père Planchet, qui me dit :

- Il n’est pas impossible que je lui trouve une condition et un avenir. Il y a, ajouta-t-il, des dames très pieuses dans la ville qui se chargeraient de son sort.

Je le prévins de l'extrême dévotion qu'elle avait pour la foi musulmane. Il secoua la tête et se mit à lui parler très long-temps.

Au fond, cette femme avait le sentiment religieux développé plutôt par nature et d'une manière générale que dans le sens d'une croyance spéciale. De plus, l'aspect des populations maronites parmi lesquelles nous vivions, et des couverts dont on entendait sonner les cloches dans la montagne, le passage fréquent des émirs chrétiens et druses, qui venaient à Beyrouth, magnifiquement montés et pourvus d'armes brillantes, avec des suites nombreuses de cavaliers et des noirs portant derrière eux leurs étendards roulés autour des lances : tout cet appareil féodal, qui m'étonnait moi-même comme un tableau des croisades, apprenait à la pauvre esclave qu'il y avait, même en pays turc, de la pompe et de la puissance en dehors du principe musulman.

L'effet extérieur séduit partout les femmes, - surtout les femmes ignorantes et simples, - et devient souvent la principale raison de leurs sympathies ou de leurs convictions. Lorsque nous nous rendions à Beyrouth et qu'elle traversait la foule composée de femmes sans voiles, qui portaient sur la tête le *cors* ou

corne d'argent ciselée et dorée qui balance un voile de gaze derrière leur tête, - autre mode conservée du moyen-âge, - d'hommes fiers et richement armés, dont pourtant le turban rouge ou bariolé indiquait des croyances en dehors de l'islamisme, elle s'écriait : - Que de *giaours*! - et cela adoucissait un peu mon ressentiment d'avoir été injurié avec ce mot.

Il s'agissait pourtant de prendre un parti. Les Maronites, nos hôtes, qui aimaient peu ses manières et qui la jugeaient du reste au point de vue de l'intolérance catholique, me disaient : - Vendez-la ! - Ils me proposaient même d'amener un Turc qui ferait l'affaire. On comprend quel cas je faisais de ce conseil peu évangélique.

J'allai voir le père Planchet au couvent des lazaristes, situé presque aux portes de Beyrouth. Il y avait là des classes d'enfans chrétiens, dont il dirigeait l'éducation. - La plupart de ces communautés sont soumises en effet à l'inspection des jésuites. - Nous causâmes long-temps de M. de La martine, qu'il avait connu et dont il admirait beaucoup les poésies. Il se plaignit de la peine qu'il avait à obtenir du gouvernement l'autorisation d'agrandir le couvent. Cependant les constructions interrompues révélaient un

plan grandiose, et un escalier magnifique en marbre de Chypre conduisait à des étages encore inachevés. Les couvens catholiques sont très libres dans la montagne, mais aux portes de Beyrouth on ne leur permet pas de constructions trop importantes, - et il était même défendu aux lazaristes d'avoir une cloche. Ils y avaient suppléé par un énorme grelot, - qui, modifié de temps en temps, prenait des airs de cloche peu à peu. Les bâtimens aussi s'agrandissaient presque insensiblement sous l'oeil peu vigilant des Turcs.

- Il faut un peu louvoyer ! me disait le père Planchet ; avec de la patience, nous arriverons.

Il me reparla de l'esclave avec une sincère bienveillance. - Toutefois je luttais avec mes propres incertitudes. Les lettres que j'attendais pouvaient arriver d'un jour à l'autre et changer mes résolutions. Je craignais que le père Planchet, se faisant illusion par piété, n'eût en vue principalement l'honneur pour son couvent d'une conversion musulmane, et qu'après tout le sort de la pauvre fille ne devînt fort triste plus tard.

Un matin, elle entra dans ma chambre en frappant des mains et s'écriant tout effrayée : - *Durzi ! Durzi. !*

bandouguillah (les Druses ! les Druses ! des coups de fusil) !

En effet, la fusillade retentissait au loin ; mais c'était seulement une *fantasia* d'Albanais qui allaient partir pour la montagne. Je m'informai et j'appris que les Druses avaient brûlé un village appelé Bethmérie, situé à quatre lieues environ. On envoyait des troupes turques non pas contre eux, mais pour surveiller les mouvemens des deux partis luttant encore sur ce point.

J'étais allé à Beyrouth, où j'avais appris ces nouvelles. Je revins très tard, et l'on me dit qu'un *émir* ou prince chrétien d'un district du Liban était venu loger dans la maison. Apprenant qu'il y avait aussi un Franc d'Europe, il avait désiré me voir et m'avait attendu long-temps dans ma chambre, où il avait laissé ses armes comme signe de confiance et de fraternité. Le lendemain, le bruit que faisait sa suite m'éveilla de bonne heure ; il y avait avec lui six hommes bien armés et de magnifiques chevaux. Nous ne tardâmes pas à faire connaissance, et le prince me proposa d'aller habiter quelques jours chez lui dans la montagne. J'acceptai bien vite une occasion si belle d'étudier les scènes qui s'y passaient et les moeurs de ces popula-

tions, parmi lesquelles vit encore le souvenir du savant Volney.

Il fallait, pendant ce temps, placer convenablement l'esclave, que je ne pouvais songer à emmener. On m'indiqua dans Beyrouth une école de jeunes filles, dirigée par une dame de Marseille, nommée Mme Carlès. C'était la seule où l'on enseignât le français. Mme Carlès était une très bonne femme, qui ne me demanda que trois piastres par jour pour l'entretien, la nourriture et l'instruction de la pauvre Zeynèby. Je ne partis que trois jours après l'avoir placée dans cette maison : déjà elle s'y était fort bien habituée et était charmée de causer avec les petites filles, que ses idées et ses récits amusaient beaucoup.

Mme Carlès me prit à part et me dit qu'elle ne désespérait pas d'amener sa conversion. - Voyez-vous, me dit-elle avec son accent provençal, voilà, moi, comment je m'y prends. Je lui dis : Vois-tu, ma fille, tous les bons dieux de chaque pays, c'est toujours le bon Dieu ! Mahomet, c'est un homme qui avait bien du mérite.... mais Jésus-Christ, il est bien bon aussi !

Cette façon tolérante et douce d'opérer une conversion me parut fort acceptable. - Il ne faut la forcer en rien, lui dis-je.

- Soyez tranquille, ajouta Mme Carlès, elle m'a déjà promis d'elle-même de venir à la messe avec moi dimanche prochain.

On comprend que je ne pouvais la laisser en de meilleures mains pour apprendre les principes de la religion chrétienne et le français... de Marseille.

GÉRARD DE NERVAL.

Chapitre 2

Les Maronites

Un prince du Liban

I. - Le Kief.

Beyrouth, à ne considérer que l'espace compris dans ses remparts et sa population intérieure, répondrait mal à l'idée que s'en fait l'Europe, qui reconnaît en elle la capitale du Liban. Il faut tenir compte aussi des milliers de maisons entourées de jardins qui occupent le vaste amphithéâtre dont ce port est le centre, troupeau dispersé que surveille une haute construction carrée garnie de sentinelles turques, et qu'on appelle la tour de Fakardin. Je demeurais dans une de ces maisons, éparses sur la côte comme les bastides qui entourent Marseille, - et, prêt à partir pour visiter la montagne, je n'avais que le temps de me rendre à Beyrouth pour trouver un cheval, un mulet, ou même un chameau. J'aurais encore accepté un de ces beaux ânes à la haute encolure, au pelage zébré, qu'on préfère aux chevaux en Égypte, et qui galopent dans la poussière avec une ardeur infatigable ; mais en Syrie cet animal n'est pas assez robuste pour gravir les chemins pierreux du Liban, et pourtant sa race ne devrait-elle pas être bénie entre toutes pour avoir servi de monture au prophète Balaam et au Messie ? Je réfléchissais là-dessus en me rendant pédestrement à Beyrouth vers ce moment de la journée où, selon l'expression des Italiens, on ne voit guère vaguer en plein soleil que *gli cani e gli Francesi* . Or, ce dicton m'a toujours paru faux à

l'égard des chiens, qui, aux heures de la sieste, savent très bien s'étendre lâchement à l'ombre et ne sont guère pressés de gagner des coups de soleil. Quant au Français, tâchez donc de le retenir sur un divan ou sur une natte, pour peu surtout qu'il ait en tête une affaire, un désir, ou même une simple curiosité ! Le démon de midi lui pèse rarement sur la poitrine, et ce n'est pas pour lui que l'informe Smarra roule ses prunelles jaunâtres dans sa grosse tête de nain. Je traversais donc la plaine à cette heure du jour que les méridionaux consacrent à la sieste, et les Turcs au kief. Un homme qui erre ainsi quand tout le monde dort court grand risque en Orient d'exciter les soupçons qu'on aurait chez nous d'un vagabond nocturne ; pourtant les sentinelles de la tour de Fakardin n'eurent pour moi que cette attention compatissante que le soldat qui veille accorde au passant attardé. A partir de cette tour, une plaine assez vaste permet d'embrasser d'un coup d'oeil tout le profil oriental de la ville, dont l'enceinte et les tours crénelées se développent jusqu'à la mer. C'est encore la physionomie d'une ville arabe de l'époque des croisades ; seulement l'influence européenne se trahit par les mâts nombreux des maisons consulaires, qui, le dimanche et les jours de fête, se pavoisent de drapeaux. Quant à la domination turque, elle a, comme partout, appliqué là son cachet

provisoire et bizarre. Le pacha a eu l'idée de faire démolir une portion des murs de la ville où s'adosse le vieux palais de Fakardin, pour y construire un de ces kiosques en bois peint à la mode de Constantinople, que les Turcs préfèrent aux plus somptueux palais de pierre ou de marbre. Veut-on savoir d'ailleurs pourquoi les Turcs n'habitent que des maisons de bois ? pourquoi les palais même du sultan, bien qu'ornés de colonnes de marbre, n'ont que des murailles de sapin ? C'est que, d'après un préjugé particulier à la race d'Othman, la maison qu'un Turc se fait bâtir ne doit, pas durer plus que lui-même ; c'est une tente dressée sur un lieu de passage, un abri momentané, où l'homme ne doit pas tenter, de lutter contre le destin en éternisant sa trace, en essayant ce difficile hymen de la terre et de la famille où tendent les peuples chrétiens.

Le palais forme un angle en retour duquel s'ouvre la porte de la ville, avec son passage, obscur et frais ; où l'on se refait un peu de l'ardeur du soleil réverbéré par le sable de la plaine qu'on vient de traverser. Une belle fontaine de pierre ombragée par un sycomore magnifique, les dômes gris d'une mosquée et ses minarets gracieux, une maison de bains toute neuve et de construction moresque, voilà : ce qui

s'offre aux regards en entrant dans Beyrouth, comme la promesse d'un séjour .paisible et riant. Plus loin, cependant, les murailles s'élèvent et prennent une physionomie sombre et claustrale ; mais pourquoi ne pas entrer au bain pendant ces heures de chaleur intense et morne que je passerais tristement à parcourir les rues désertes ? J'y pensais, quand l'aspect d'un rideau bleu tendu devant la porte m'apprit que c'était l'heure où l'on ne recevait dans le bain que des femmes Les hommes n'ont pour eux que le matin et le soir, - et malheur sans doute à qui *s'oublierait* sous une estrade ou sous un matelas à l'heure où un sexe succède à l'autre ! - Franchement, un Européen seul serait capable d'une telle idée, qui confondrait l'esprit d'un musulman.

Je n'étais jamais entré dans Beyrouth à cette heure indue, et je m'y trouvais comme cet homme des *Mille et une Nuits* pénétrant dans une ville des mages dont le peuple est changé en pierre. Tout dormait encore profondément ; les sentinelles sous la porte, sur la place les âniers qui attendaient les dames, - endormies aussi probablement dans les hautes galeries du bain ; les marchands de dattes et de pastèques établis près de la fontaine, le *cafedji* dans sa boutique avec tous ses consommateurs, le *hamal* ou portefaix

la tête appuyée sur son fardeau, la chamelier près de sa bête accroupie, et de grands diables d'Albanais formant corps-de-garde devant le sérail du pacha : tout cela dormait du sommeil de l'innocence, laissant la ville à l'abandon.

C'est à une heure pareille et pendant un sommeil semblable que trois cents Druses s'emparèrent un jour de Damas. Il leur avait suffi d'entrer séparément, de se mêler à la foule des campagnards qui le matin remplit les bazars et les places, puis ils avaient feint de s'endormir comme les autres ; mais leurs groupes, habilement distribués, s'emparèrent dans le même instant des principaux postes, pendant que la troupe principale pillait les riches bazars et y mettait le feu. Les habitans, réveillés en sursaut, croyaient avoir affaire à une armée et se barricadaient dans leurs maisons ; les soldats en faisaient autant dans leurs casernes, si bien qu'au bout d'une heure les trois cents cavaliers regagnaient, chargés de butin, leurs retraites inattaquables du Liban.

Voilà ce qu'une ville risque à dormir en plein jour. Cependant à Beyrouth la colonie européenne ne se livre pas tout entière aux douceurs de la sieste. En marchant vers la droite, je distinguai bientôt un cer-

tain mouvement dans une rue ouverte sur la place ; une odeur pénétrante de friture révélait le voisinage d'une *trattoria* , et l'enseigne du célèbre Battista ne tarda pas à attirer mes yeux. Je connaissais trop les hôtels destinés en Orient aux voyageurs d'Europe pour avoir songé un instant à profiter de l'hospitalité du seigneur Battista, l'unique aubergiste franc de Beyrouth. Les Anglais ont gâté partout ces établissemens, plus modestes d'ordinaire dans leur tenue que dans leurs prix. Je pensai dans ce moment-là qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à profiter de la table d'hôte, si l'on m'y voulait bien admettre. A tout hasard, je montai

II. - La table d'hôte.

Au premier étage, je me vis sur une terrasse encaissée dans les bâtimens et dominée par les fenêtres intérieures. Un vaste *tendido* blanc et rouge protégeait une longue table servie à l'européenne, et dont presque toutes les chaises étaient renversées, pour marquer des places encore inoccupées. Sur la porte d'un cabinet situé au fond et de plain pied avec la terrasse, je lus ces mots :

« *Qui si paga 60 piastres per giorno* . (Ici l'on paie 60 piastres par jour.) »

Quelques Anglais fumaient des cigares dans cette salle en attendant le coup de cloche. Bientôt deux femmes descendirent, et l'on se mit à table. Auprès de moi se trouvait un Anglais d'apparence grave, qui se faisait servir par un jeune homme à figure cuivrée portant un costume de basin blanc et des boucles d'oreilles d'argent. Je pensai que c'était quelque nabab qui avait à son service un Indien. Ce personnage ne tarda pas à m'adresser la parole, ce qui me surprit un peu, les Anglais ne parlant jamais qu'aux gens qui leur ont été présentés ; mais celui-ci était dans une position particulière : - c'était un missionnaire de la société évangélique de Londres, chargé de faire en tout pays des conversions anglicanes, et forcé de dépouiller le *cant* en mainte occasion pour attirer les ames dans ses filets. Il arrivait justement de la montagne, et je fus charmé de pouvoir tirer de lui quelques renseignemens avant d'y pénétrer moi-même. Je lui demandai des nouvelles de l'alerte qui venait d'émouvoir les environs de Beyrouth. - Ce n'est rien, me dit-il, l'affaire est manquée.

- Quelle affaire ?

- Cette lutte des Maronites et des Druses dans les villages mixtes.

- Vous venez donc, lui dis-je, du pays où l’on se battait ces jours-ci ?

- Oh ! oui, je suis allé pacifier.... pacifier tout dans le canton de Bekfaya, parce que l’Angleterre a beaucoup d’amis dans la montagne.

- Ce sont les Druses qui sont les amis de]’Angleterre ?

- Oh ! oui. Ces pauvres gens sont bien malheureux ; on les tue, on les brûle, on éventre leurs femmes, on détruit leurs arbres, leurs moissons.

- Pardon, mais nous nous figurons en France que ce sont eux au contraire qui oppriment les chrétiens !

- Oh Dieu ! non, les pauvres gens ! Ce sont de malheureux cultivateurs, qui ne pensent à rien de mal ; mais vous avez vos capucins, vos jésuites, vos lazaristes, qui allument la guerre, qui excitent contre eux les Maronites, beaucoup plus nombreux ; les Druses

se défendent comme ils peuvent, et, sans l'Angleterre, ils seraient déjà écrasés. - L'Angleterre est toujours pour le plus faible, pour celui qui souffre…

- Oui, dis-je, c'est une grande nation… Ainsi, vous êtes parvenu à *pacifier* les troubles qui ont eu lieu ces jours-ci ?

- Oh ! certainement. Nous étions là plusieurs Anglais ; nous avons dit aux Druses que l'Angleterre ne les abandonnerait pas, qu'on leur ferait rendre justice. Ils ont mis le feu au village, et puis ils sont revenus chez eux tranquillement. Ils ont accepté plus de trois cents Bibles, et nous avons converti beaucoup de ces braves gens !

- Je ne comprends pas, fis-je observer au révérend, comment on peut se convertir à la foi anglicane, car enfin, pour cela, il faudrait devenir Anglais ?

- Oh ! non. Vous appartenez à la société évangélique, vous êtes protégé par l'Angleterre ; quant à devenir Anglais, vous ne pouvez pas.

- Et quel est le chef de la religion ?

- Oh ! c'est sa gracieuse majesté, c'est notre reine d'Angleterre.

- Mais c'est une charmante papesse, et je vous jure qu'il y aurait de quoi me décider moi-même...

- Oh ! vous autres Français, vous plaisantez toujours ; vous n'êtes pas de bons amis de l'Angleterre.

- Cependant, dis-je en me rappelant tout à coup un épisode de ma première jeunesse, il y a eu un de vos missionnaires qui, à Paris, avait entrepris de me convertir ; j'ai conservé même la Bible qu'il m'a donnée, mais j'en suis encore à comprendre comment on peut faire d'un Français un anglican.

- Pourtant il y en a beaucoup parmi vous... et si vous avez reçu, étant enfant, la parole de vérité, alors elle pourra bien mûrir en vous plus tard,

Je n'essayai pas de détromper le révérend, car on devient fort tolérant en voyage, surtout lorsqu'on n'est guidé que par la curiosité et le désir d'observer les moeurs ; - mais je compris que la circonstance d'avoir connu autrefois un missionnaire anglais me

donnait quelques titres à la confiance de mon voisin de table.

Les deux dames anglaises que j'avais remarquées se trouvaient placées à la gauche du révérend, et j'appris bientôt que l'une était sa femme, et l'autre sa belle-soeur. Un missionnaire anglais ne voyage jamais sans sa famille. Celui-ci paraissait mener grand train et occupait l'appartement principal de l'hôtel. Quand nous nous fûmes levés de table, il entra chez lui un instant, et revint bientôt tenant une sorte d'album qu'il me fit voir avec triomphe. « Tenez, me dit-il, voici le détail des abjurations que j'ai obtenues dans ma dernière tournée en faveur de notre sainte religion. »Une foule de déclarations, de signatures et de cachets arabes couvraient en effet les pages du livre. Je remarquai que ce registre était tenu en partie double ; chaque verso donnait la liste des présens et sommes reçus par les néophytes anglicans. Quelques-uns n'avaient reçu qu'un fusil, un cachemire, ou des parures pour leurs femmes. Je demandai au révérend si la société évangélique lui donnait une prime par chaque conversion. Il ne fit aucune difficulté de me l'avouer ; il lui semblait naturel, ainsi qu'à moi du reste, que des voyages coûteux et pleins de dangers fussent largement rétribués. Je compris en-

core, dans les détails qu'il ajouta, quelle supériorité la richesse des agens anglais leur donne en Orient sur ceux des autres nations.

Nous avions pris place sur un divan dans le cabinet de conversation, et le domestique bronzé du révérend s'était agenouillé devant lui pour allumer son narguilé. Je demandai si ce jeune homme n'était pas un Indien ; mais c'était un Parsis des environs de Bagdad, une des plus éclatantes conversions du révérend, qu'il ramenait en Angleterre comme échantillon de ses travaux. -En attendant, le Parsis lui servait de domestique autant que de disciple ; il brossait sans doute ses habits avec ferveur et vernissait ses bottes avec componction. Je le plaignais un peu en moi-même d'avoir abandonné le culte d'Oromaze pour le modeste emploi de jockey évangélique. J'espérais être présenté aux dames, qui s'étaient retirées dans l'appartement ; mais le révérend garda sur ce point seul toute la réserve anglaise. Pendant que nous causions encore, un bruit de musique militaire retentit fortement à nos oreilles. - Il y a, me dit l'Anglais, une réception chez le pacha. C'est une députation des cheiks maronites qui viennent lui faire leurs doléances. Ce sont des gens qui se plaignent toujours ; mais le pacha a l'oreille dure.

- On peut bien reconnaître cela à sa musique, dis-je ; je n'ai jamais entendu un pareil vacarme.

- C'est cependant votre chant national qu'on exécute ; c'est *la Marseillaise* .

- Je ne m'en serais guère douté.

- Je le sais, moi, parce que j'entends cela tous les matins et tous les soirs, et que l'on m'a appris qu'ils croyaient exécuter cet air.

Avec plus d'attention je parvins en effet à distinguer quelques notes, perdues dans une foule d'agrémens particuliers à la musique turque.

La ville paraissait décidément s'être réveillée, la brise maritime de trois heures agitait doucement les toiles tendues sur la terrasse de l'hôtel. Je saluai le révérend en le remerciant des façons polies qu'il avait montrées à mon égard, et qui ne sont rares chez les Anglais qu'à cause du préjugé social qui les met en garde contre tout inconnu. Il me semble qu'il y a là sinon une preuve d'égoïsme, au moins un manque de générosité.

Je fus étonné de n'avoir à payer en sortant de l'hôtel que dix piastres (2 francs 50 centimes) pour la table d'hôte. Le signor Battista me prît à part et me fit un reproche amical de n'être pas venu demeurer dans son hôtel. Je lui montrai la pancarte annonçant qu'on n'y était admis que moyennant 60 piastres, ce qui portait la dépense à 1,800 piastres par mois. - *Ah ! corpo di me* ! s'écria-t-il. *Questo è per gli Inglesi : che hanno molto moneta, e che sono tutti heretici !... ma per gli Francesi, e altri Romani è soltante cinque franchi* ! - Ceci est pour les Anglais, qui ont beaucoup d'argent et qui sont tous hérétiques ; mais pour les Français et les autres Romains, c'est seulement 5 francs.

C'est bien différent ! pensai-je, et je m'applaudis d'autant plus de ne pas appartenir à la religion anglicane, puisqu'on rencontrait chez les hôteliers de Syrie des sentimens si catholiques et si romains.

III. - Le palais du pacha.

Le seigneur Battista mit le comble à ses bons procédés en me promettant de me trouver un cheval pour le lendemain matin. Tranquillisé de ce côté, je

n'avais plus qu'à me promener dans la ville, et je commençai par traverser la place pour aller voir ce qui se passait au palais du pacha. Il y avait là une grande foule au milieu de laquelle les cheiks maronites s'avançaient deux par deux, comme un cortége suppliant, dont la tête avait pénétré déjà dans la cour du palais. Leurs amples turbans rouges ou bigarrés, leurs *machlahs* et leurs cafetans tramés d'or ou d'argent, leurs armes brillantes, tout ce luxe d'extérieur qui, dans les autres pays d'Orient, est le partage de la seule race turque, donnait à cette procession un aspect fort imposant du reste. Je parvins, à m'introduire à leur suite dans le palais, où la musique militaire continuait à transfigurer *la Marseillaise* à grand renfort de fifres, de triangles et de cymbales.

La cour est formée par l'enceinte même du vieux palais de Fakardin. On y distingue encore les traces du style de la renaissance, que ce prince druse affectionnait depuis son voyage en Europe. Il ne faut pas s'étonner d'entendre citer partout dans ce pays le nom de Fakardin, qui se prononce en arabe Fakr-et-Din ; c'est le héros du Liban, c'est aussi le premier souverain d'Asie qui ait daigné visiter nos climats du nord. Il fut accueilli à la cour des Médicis comme la révélation d'une chose inouie alors, c'est-à-dire

qu'il existât au pays des Sarrasins un peuple dévoué à l'Europe, soit par religion, soit par sympathie. Fakardin passa à Florence pour un philosophe, héritier des sciences grecques du Bas-Empire, conservées à travers les traductions arabes, qui ont sauvé tant de livres, précieux et nous ont transmis leurs bienfaits ; - en France, on voulut voir en lui un descendant de quelques vieux croisés réfugiés dans le Liban à l'époque de saint Louis ; on chercha dans le nom même du peuple druse un rapport d'allitération qui conduisit à le faire descendre d'un certain comte de Dreux, Fakardin accepta toutes ces suppositions avec le laisser-aller prudent et rusé des Levantins ; - il avait besoin de l'Europe pour lutter contre le sultan. Il passa à Florence pour chrétien, il le devint peut-être, comme nous avons vu faire de notre temps à l'émir Béchir, dont la famille a succédé à celle de Fakardin dans la souveraineté du Liban ; - mais c'était un Druse toujours, c'est-à-dire le représentant d'une religion singulière, qui, formée des débris de toutes les croyances antérieures, permet à ses fidèles d'accepter momentanément toutes les formes possibles de culte comme faisaient jadis les initiés égyptiens. Au fond, la religion druse n'est qu'une sorte de franc-maçonnerie, pour parler selon les idées modernes.

Fakardin représenta quelque temps l'idéal que nous nous formons d'Hiram, l'antique roi du Liban, l'ami de Salomon, le héros des associations mystiques. Maître de toutes les côtes de l'ancienne Phénicie et de la Palestine, il tenta de constituer la Syrie entière en un royaume indépendant ; l'appui qu'il attendait des rois de l'Europe lui manqua pour réaliser ce dessein. - Maintenant son souvenir est resté pour le Liban un idéal de gloire et de puissance ; les débris de ses constructions, ruinées par la guerre plus que par le temps, rivalisent avec les antiques travaux des Romains. L'art italien, qu'il avait appelé à la décoration de ses palais et de ses villes, a semé çà et là des ornemens, des statues et des colonnades, que les Turcs, rentrés en vainqueurs, se sont hâtés de détruire, étonnés d'avoir vu renaître tout à coup ces arts païens dont leurs conquêtes avaient fait litière depuis long-temps.

C'est donc à la place même où ces frêles merveilles ont existé trop peu d'années, où le souffle de la renaissance avait de loin ressemé quelques germes de l'antiquité grecque et romaine, que s'élève le kiosque de charpente qu'a fait construire le pacha. - Le cortége des Maronites s'était rangé sous les fenêtres en attendant le bon plaisir de ce gouverneur. Du reste,

on ne tarda pas à les introduire. Lorsqu'on ouvrit le vestibule, j'aperçus, parmi les secrétaires et officiers qui stationnaient dans la salle, l'Arménien qui avait été mon compagnon de traversée sur *la Santa-Barbara* (1). Il était vêtu de neuf, portait à sa ceinture une longue écritoire d'argent, et tenait à la main des parchemins et des brochures. Il ne faut pas s'étonner, dans le pays des contes arabes, de retrouver un pauvre diable qu'on a perdu de vue - en bonne position à la cour. Mon Arménien me reconnut tout d'abord et parut charmé de me voir. Il portait le costume de la réforme en qualité d'employé turc et s'exprimait déjà avec une certaine dignité.

- Je suis heureux, lui dis-je, de vous voir dans une situation convenable ; vous me faites l'effet d'un homme en place, et je regrette de n'avoir rien à solliciter ici.

- Mon Dieu ! me dit-il, je n'ai pas encore beaucoup de crédit, mais je suis entièrement à votre service.

Nous causions ainsi derrière une colonne du vestibule pendant que le cortége des cheiks se rendait à la salle d'audience du pacha.

- Et que faites-vous là ? dis-je à l'Arménien.

- On m'emploie comme traducteur. Le pacha m'a demandé hier une version turque de la brochure que voici.

Je jetai un coup d'oeil sur cette brochure, imprimée à Paris ; c'était un rapport de M. Crémieux touchant l'affaire des Juifs de Damas. L'Europe a oublié ce triste épisode, qui a rapport au meurtre du père Thomas, dont on avait accusé les Juifs. Le pacha sentait le besoin de s'éclairer sur cette affaire, - terminée depuis cinq ans. C'est là de la conscience assurément. L'Arménien était chargé en outre de traduire *l'Esprit des lois* de Montesquieu et un manuel de la garde nationale parisienne. Il trouvait ce dernier ouvrage très difficile et me pria de l'aider pour certaines expressions qu'il n'entendait pas. L'idée du pacha était de créer une garde nationale à Beyrouth, comme du reste il en existe à présent au Caire et dans bien d'autres villes de l'Orient. - Quant à *l'Esprit des lois* , je pense qu'on avait choisi cet ouvrage sur le titre, pensant peut-être qu'il contenait des règlemens de police applicables à tous les pays. L'Arménien en avait déjà traduit une partie, et trouvait l'ouvrage agréable et d'un style aisé,

qui ne perdait que bien peu sans doute à la traduction.

Je lui demandai s'il pouvait me faire voir la réception chez le pacha des cheiks maronites ; mais personne n'y était admis sans montrer un sauf-conduit qui avait été donné à chacun d'eux seulement à l'effet de se présenter au palais, car on sait que les cheiks maronites ou druses n'ont pas le droit de pénétrer dans Beyrouth. Leurs vassaux y entrent sans difficultés, mais il y a pour eux-mêmes des peines sévères, si par hasard on les rencontre dans l'intérieur de la ville. Les Turcs craignent leur influence sur la population ou les rixes que pourrait amener dans les rues la rencontre de ces chefs toujours armés, accompagnés d'une suite nombreuse et prêts à lutter sans cesse pour des questions de préséance. Il faut dire aussi que cette loi n'est observée rigoureusement que dans les momens de troubles. Du reste l'Arménien m'apprit que l'audience du pacha se bornait à recevoir les cheiks, qu'il invitait à s'asseoir sur des divans autour de la salle ; que là des esclaves leur apportaient à chacun un chibouk et leur servaient ensuite du café, - après quoi le pacha écoutait leurs doléances et leur répondait invariablement que leurs adversaires étaient venus déjà lui faire des plaintes

identiques ; - qu'il réfléchirait mûrement pour voir de quel côté était la justice, et qu'on pouvait tout espérer du gouvernement paternel de sa hautesse, devant qui toutes les religions et toutes les races de l'empire auront toujours des droits égaux. - En fait de procédés diplomatiques, les Turcs sont au niveau de l'Europe pour le moins.

Il faut reconnaître d'ailleurs que le rôle des pachas n'est pas facile dans ce pays. On sait quelle est la diversité des races qui habitent la longue chaîne du Liban et du Carmel, et qui dominent de là comme d'un fort tout le reste de la Syrie. Les Maronites reconnaissent l'autorité spirituelle du pape, ce qui les met sous la protection immédiate de la France et de l'Autriche ; les Grecs-unis, plus nombreux, mais moins influens, parce qu'ils se trouvent en général répandus dans le plat pays, sont soutenus par la Russie ; les Druses, les Ansariés et les Métualis, qui appartiennent à des croyances ou à des sectes que repousse l'orthodoxie musulmane, offrent à l'Angleterre un moyen d'action que les autres puissances lui abandonnent trop généreusement. Ce sont les Anglais qui, en 1840, parvinrent à enlever au gouvernement égyptien l'appui de ces populations énergiques. Depuis, leur système a toujours tendu à diviser les

races qu'un sentiment général de nationalité pourrait comme autrefois réunir sous les mêmes chefs. C'est dans cette pensée qu'ils ont livré à la Turquie l'émir Béchir, le dernier des princes du Liban, l'héritier de cette puissance multiple et mystérieuse dans sa source, qui depuis trois siècles,réunissait toutes les sympathies, toutes les religions dans un même faisceau.

xxxxxxxxxx (1) Voyez la livraison du 15 février dernier.

- IV. - Les bazars. - Le port.

Je sortis de la cour du palais, traversant une foule compacte, qui toutefois ne semblait attirée que par la curiosité. En pénétrant dans les rues sombres que forment les hautes maisons de Beyrouth, bâties toutes comme des forteresses et que relient çà et là des passages voûtés, je retrouvai le mouvement, suspendu pendant les heures de la sieste ; les montagnards encombraient l'immense bazar qui occupe les quartiers du centre, et qui se divise par ordre de denrées et de marchandises. La présence

des femmes dans quelques boutiques est une particularité remarquable pour l'Orient, et qu'explique la rareté, dans cette population, de la race musulmane. Rien n'est plus amusant à parcourir que ces longues allées d'étalages protégées par des tentures de diverses couleurs, qui n'empêchent pas quelques rayons de soleil de se jouer sur les fruits et sur la verdure aux teintes éclatantes, ou d'aller plus loin faire scintiller les broderies des riches vêtemens suspendus aux portes des fripiers. J'avais grande envie d'ajouter à mon costume un détail de parure spécialement syrienne, et qui consiste à se draper le front et les tempes d'un mouchoir de soie rayé d'or, qu'on appelle *caffich* , et qu'on fait tenir sur la tête en l'entourant d'une corde de crin tordu ; l'utilité de cet ajustement est de préserver les oreilles et le col des courans d'air, si dangereux dans un pays de montagnes. On m'en vendit un fort brillant pour quarante piastres, et, l'ayant essayé chez un barbier, je me trouvai la mine d'un roi d'Orient. Ces mouchoirs se font à Damas ; quelques-uns viennent de Brousse, quelques-uns aussi de Lyon. De longs cordons de soie avec des noeuds et des houppes se répandent avec grace sur le dos et sur les épaules, et satisfont cette coquetterie de l'homme, si naturelle dans les pays où l'on peut encore revêtir de beaux costumes. Ceci peut sembler

puéril ; pourtant il me semble que la dignité de l'extérieur rejaillit sur les pensées et sur les actes de la vie ; il s'y joint encore, en Orient, une certaine assurance mâle ; qui tient à l'usage de porter des armes à la ceinture : on sent qu'on doit être en toute occasion respectable et respecté ; aussi la brusquerie et les querelles sont-elles rares, parce que chacun sait bien qu'à la moindre insulte, il peut y avoir du sang versé.

Jamais je n'ai vu de si beaux enfans que ceux qui couraient et jouaient dans la plus belle allée du bazar. De jeunes filles sveltes et rieuses se pressaient autour des élégantes fontaines de marbre ornées à la moresque, et s'en éloignaient tour à tour en portant sur leur tête de grands vases de forme antique. On distingue dans ce pays beaucoup de chevelures rousses, dont la teinte, plus foncée que chez nous, a quelque chose de la pourpre ou du cramoisi. Cette couleur est tellement une beauté en Syrie, que beaucoup de femmes teignent leurs cheveux blonds ou noirs avec le *henné* , qui partout ailleurs ne sert qu'à rougir la plante des pieds ; les ongles et la paume des mains.

Il y avait encore - aux diverses places où se croisent les allées - des vendeurs de glaces et de sorbets, composant à mesure ces breuvages avec la neige

recueillie au sommet du Sannin. Un brillant café, fréquenté principalement par les militaires, fournit aussi au point central du bazar des boissons glacées et parfumées. Je m'y arrêtai quelque temps, ne pouvant me lasser du mouvement de cette foule active, qui réunissait sur un seul point tous les costumes si variés de la montagne. Il y a, du reste, quelque chose de comique à voir s'agiter dans les discussions d'achat et de vente les cornes d'orfèvrerie (*tantours*), hautes de plus d'un pied, que les femmes druses et maronites portent sur la tête, et qui balancent sur leur figure un long voile qu'elles y ramènent à volonté. La position de cet ornement leur donne l'air de ces fabuleuses licornes qui servent de support à l'écusson d'Angleterre. Leur costume extérieur est uniformément blanc ou noir.

La principale mosquée de la ville, qui donne sur l'une des rues du bazar, est une ancienne église des croisades où l'on voit encore le tombeau d'un chevalier breton. En sortant de ce quartier pour se rendre vers le port, on descend une large rue, consacrée au commerce franc. Là, Marseille lutte assez heureusement avec le commerce de Londres. A droite est le quartier des Grecs, rempli de cafés et de cabarets, où le goût de cette nation pour les arts se mani-

feste par une multitude de gravures en bois coloriées, qui égaient les murs avec les principales scènes de la vie de Napoléon et de la révolution de 1830. Pour contempler à loisir ce musée, je demandai une bouteille de vin de Chypre, qu'on m'apporta bientôt à l'endroit où j'étais assis, en me recommandant de la tenir cachée à l'ombre de la table. Il ne faut pas donner aux musulmans qui passent le scandale de voir que l'on boit du vin. Toutefois laqua vitre, qui est de l'anisette, se consomme ostensiblement.

Le quartier grec communique avec le port par une rue qu'habitent les banquiers et les changeurs. De hautes murailles de pierre, à peine percées de quelques fenêtres ou baies grillées, entourent et cachent des cours et des intérieurs construits dans le style vénitien ; c'est un reste de la splendeur que Beyrouth a dû pendant long-temps au gouvernement des émirs druses et à ses relations de commerce avec l'Europe. Les consulats sont pour la plupart établis dans ce quartier, que je traversai rapidement. J'avais hâte d'arriver au port et de m'abandonner entièrement à l'impression du splendide spectacle qui m'y attendait.

O nature ! beauté, grace ineffable des cités d'Orient bâties au bord des mers, tableaux chatoyans de la vie, spectacle des plus belles races humaines, des costumes, des barques, des vaisseaux se croisant sur des flots d'azur, comment peindre l'impression que vous causez à tout rêveur, et qui n'est pourtant que la réalité d'un sentiment prévu ! - On a déjà lu cela dans les livres, on l'a admiré dans les tableaux, surtout dans ces vieilles peintures italiennes qui se rapportent à l'époque de la puissance maritime des Vénitiens et des Génois ; mais ce qui surprend aujourd'hui, c'est de le trouver encore si pareil à l'idée qu'on s'en est formée. On coudoie avec surprise cette foule bigarrée qui semble dater de deux siècles, comme si l'esprit remontait les âges, comme si le passé splendide des temps écoulés s'était reformé pour un instant. - Suis-je bien le fils d'un pays grave, d'un siècle en habit noir et qui semble porter le deuil de ceux qui l'ont précédé ? Me voilà transformé moi-même, observant et posant à la fois, figure découpée d'une marine de Joseph Vernet. J'ai pris place dans un café établi sur une estrade que soutiennent comme des pilotis des tronçons de colonnes enfoncées dans la grève. A travers les fentes des planches, on voit le flot verdâtre qui bat la rive sous nos pieds. - Des matelots de tous pays, des montagnards, des Bédouins

au vêtement blanc, des Maltais et quelques Grecs à mine de forban fument et causent autour de moi ; deux ou trois jeunes *cafedjis* servent et renouvellent çà et là les *finejanes* , pleines d'un moka écumant, dans leurs enveloppes de filigrane doré ; - le soleil, qui descend vers les monts de Chypre, à peine cachés par la ligne extrême des flots, allume çà et là ces pittoresques broderies qui brillent encore sur les plus pauvres haillons ; il découpe, à droite du quai, l'ombre immense du château maritime qui protège le port, amas de tours groupées sur des rocs dont le bombardement anglais de 1840 a troué et déchiqueté les murailles. Ce n'est plus qu'un débris qui se soutient par sa masse et qui atteste l'iniquité d'un ravage inutile. A gauche, une jetée s'avance dans la mer, soutenant les bâtimens blancs de la douane ; comme le quai même, elle est formée presque entièrement des débris de colonnes de l'ancienne Béryte ou de la cité romaine de Julia Félix.

Beyrouth retrouvera-t-elle les splendeurs qui trois fois l'ont faite reine du Liban ? - Aujourd'hui, c'est sa situation au pied de monts verdoyans, au milieu de jardins et de plaines fertiles, au fond d'un golfe gracieux que l'Europe emplit continuellement de ses vaisseaux, c'est le commerce de Damas et le

rendez-vous central des populations industrieuses de la montagne, qui font encore la puissance et l'avenir de Beyrouth. Je ne connais rien de plus animé, de plus vivant que ce port, ni qui réalise mieux l'ancienne idée que se fait l'Europe de ces *Échelles du Levant* , où se passaient des romans ou des comédies. Ne rêve-t-on pas des aventures et des mystères à la vue de ces hautes maisons, de ces fenêtres grillées où l'on voit s'allumer souvent l'oeil curieux des jeunes filles ? Qui oserait pénétrer dans ces forteresses du pouvoir marital et paternel, ou plutôt qui n'aurait la tentation de l'oser ? Mais, hélas ! les aventures, ici, sont plus rares qu'au Caire ; la population est sérieuse autant qu'affairée ; la tenue des femmes annonce le travail et l'aisance. Quelque chose de biblique et d'austère résulte de l'impression .générale du tableau : cette mer encaissée dans les hauts promontoires, ces grandes lignes de paysage qui se développent sur les divers plans des montagnes, ces tours à créneaux, ces constructions ogivales, portent l'esprit à la méditation, à la rêverie. - Pour voir s'agrandir encore ce beau spectacle, j'avais quitté le café et je me dirigeais vers la promenade du Raz-Beyrouth, située à gauche de la ville. Les feux rougeâtres du couchant teignaient de reflets charmans la chaîne de montagnes qui descend vers Sidon ; tout le bord de

la mer forme à droite des découpures de rochers, et çà et là des bassins naturels qu'a remplis le flot dans les jours d'orage ; des femmes et des jeunes filles y plongeaient leurs pieds en faisant baigner de petits enfans. Il y a beaucoup de ces bassins qui semblent des restes de bains antiques dont le fond est pavé de marbre. A gauche, près d'une petite mosquée qui domine un cimetière turc, on voit quelques énormes colonnes de granit rouge couchées à terre ; est-ce là, comme on le dit, que fui le cirque d'Hérode Agrippa ?

V. - Le tombeau du santon.

Je cherchais en moi-même à résoudre cette question, quand j'entendis des chants et des bruits d'instrumens dans un ravin qui borde les murailles de la ville. Il me sembla que c'était peut-être un mariage, car le caractère des chants était joyeux ; mais je vis bientôt paraître un groupe de musulmans agitant des drapeaux, puis d'autres qui portaient sur leurs épaules un corps couché sur une sorte de litière ; quelques femmes suivaient en poussant des cris, puis une foule d'hommes encore avec des drapeaux et des branches d'arbres.

Ils s’arrêtèrent tous dans le cimetière et déposèrent à terre le corps entièrement couvert de fleurs ; le voisinage de la mer donnait de la grandeur à cette scène et même à l’impression des chants bizarres qu’ils entonnaient d’une voix traînante. La foule des promeneurs s’était réunie sur ce point et contemplait avec respect cette cérémonie. Un négociant italien près duquel j’étais placé me dit que ce n’était pas là un enterrement ordinaire, et que le défunt était un santon qui vivait depuis long-temps à Beyrouth, où les Francs le regardaient comme un fou, et les musulmans comme un saint. Sa résidence avait été, dans les derniers temps, une grotte située sous une terrasse dans un des jardins de la ville ; c’était là qu’il vivait tout nu, avec des airs de bête fauve, et qu’on venait le consulter de toutes parts. De temps en temps, il faisait une tournée dans la ville et prenait tout ce qui était à sa convenance dans les boutiques des marchands. On sait que dans ce cas ces derniers sont pleins de reconnaissance, et pensent que cela leur portera bonheur ; mais, les Européens n’étant pas de cet avis, après quelques visites de cette pratique singulière, ils s’étaient plaints au pacha et avaient obtenu qu’on ne laissât plus sortir le santon de son jardin. Les Turcs, peu nombreux à Beyrouth, ne s’étaient pas opposés à cette mesure et se bornaient à entre-

tenir le santon de provisions et de présens. Maintenant, le personnage étant mort, le peuple se livrait à la joie, attendu qu'on ne pleure pas un saint turc comme les mortels ordinaires. La certitude qu'après bien des macérations il a enfin conquis la béatitude éternelle, fait qu'on regarde cet événement comme heureux, et qu'on le célèbre au bruit des instrumens ; autrefois il y avait même en pareil cas des danses, des chants d'almées et des banquets publics.

Cependant l'on avait ouvert la porte d'une petite construction carrée avec dôme destinée à être le tombeau du santon, et les derviches, placés au milieu de la foule, avaient repris le corps sur leurs épaules. Au moment d'entrer, ils semblèrent repoussés par une force inconnue, et tombèrent presque à la renverse. Il y eut un cri de stupéfaction dans l'assemblée. Ils se retournèrent vers la foule avec colère et prétendirent que les *pleureuses* qui suivaient le corps et les chanteurs d'hymnes avaient interrompu un instant leurs chants et leurs cris. On recommença avec plus d'ensemble, mais, au moment de franchir la porte, le même obstacle se renouvela. Des vieillards élevèrent alors la voix. C'est, dirent-ils, un caprice du vénérable santon, il ne veut pas entrer les pieds en avant dans le tombeau : On retourna le corps,

les chants reprirent de nouveau ; autre caprice, autre chute des derviches qui portaient le cercueil. On se consulta. « C'est peut-être, dirent quelques croyans, que le saint ne trouve pas cette tombe digne de lui, il faudra lui en construire une plus belle. - Non, non, dirent quelques Turcs, il ne faut pas non plus obéir à toutes ses idées, le saint homme a toujours été d'une humeur inégale. Tâchons toujours de le faire entrer ; une fois qu'il sera dedans, peut-être s'y plaira-t-il ; autrement il sera toujours temps de le mettre ailleurs. - Comment faire ? dirent les derviches. - Eh bien ! il faut le tourner rapidement pour l'étourdir un peu, et puis, sans lui donner le temps de se reconnaître, vous le pousserez dans l'ouverture. »

Ce conseil réunit tous les suffrages ; les chants retentirent avec une nouvelle ardeur, et les derviches, prenant le cercueil par les deux bouts, le firent tourner pendant quelques minutes, puis, par un mouvement subit, ils se précipitèrent vers la porte, et cette fois avec un plein succès. - Le peuple attendait avec anxiété le résultat de cette manoeuvre hardie, on craignait un instant que les derviches ne fussent victimes de leur audace et que les murs ne s'écroulassent sur eux ; mais ils ne tardèrent pas à sortir en triomphe, annonçant qu'après quelques difficultés le

saint s'était tenu tranquille : sur quoi la foule poussa des cris de joie et se dispersa, soit dans la campagne, soit dans les deux cafés qui dominent la côte du Raz-Beyrouth.

C'était le second miracle turc que j'eusse été admis à voir : - on se souvient de celui de la Dhossa, où le schériff de la Mecque passe à cheval sur un chemin pavé par les corps des croyans ; - mais ici le spectacle de ce mort capricieux, qui s'agitait dans les bras des porteurs et refusait d'entrer dans son tombeau, me remit en mémoire un passage de Lucien, qui attribue les mêmes fantaisies à une statue de bronze de l'Apollon syrien. C'était dans un temple situé à l'est du Liban, et dont les prêtres, une fois par année, allaient, selon l'usage, laver leurs idoles dans un lac sacré. Apollon se refusait toujours long-temps à cette cérémonie, -il n'aimait pas l'eau, sans doute en qualité de prince des feux célestes, - et s'agitait visiblement sur les épaules des porteurs, qu'il renversait à plusieurs reprises. Selon Lucien, cette manoeuvre tenait à une certaine habileté gymnastique des prêtres ; mais faut-il avoir pleine confiance en cette assertion du Voltaire de l'antiquité ? Pour moi, j'ai toujours été plus disposé à tout croire qu'à tout nier, et la Bible admettant les prodiges attribués à l'Apollon syrien,

lequel n'est autre que Baal, je ne vois pas pourquoi cette puissance accordée aux génies rebelles et aux esprits de Python n'aurait pas produit de tels effets ; je ne vois pas non plus pourquoi l'ame immortelle d'un pauvre santon n'exercerait pas une action magnétique sur les croyans convaincus de sa sainteté.

Et d'ailleurs qui oserait faire du scepticisme au pied du Liban ? Ce rivage n'est-il pas le berceau même de toutes les croyances du monde ? Interrogez le premier montagnard qui passe : il vous dira que c'est sur ce point de la terre qu'eurent lieu les scènes primitives de la Bible ; il vous conduira à l'endroit où fumèrent les premiers sacrifices, il vous montrera le rocher taché du sang d'Abel ; plus loin existait la ville d'Enochia, bâtie par les géans, et dont on distingue encore les traces ; ailleurs c'est le tombeau de Chanaan, fils de Cham. - Placez-vous au point de vue de l'antiquité grecque, et vous verrez aussi descendre de ces monts tout le riant cortége des divinités dont la Grèce accepta et transforma le culte, propagé par les émigrations phéniciennes. Ces bois et ces montagnes ont retenti des cris de Vénus pleurant Adonis, et c'était dans ces grottes mystérieuses, où quelques sectes idolâtres célèbrent encore des orgies nocturnes, qu'on allait prier et pleurer sur l'image

de la victime, pâle idole de marbre ou d'ivoire aux blessures saignantes, autour de laquelle les femmes éplorées imitaient les cris plaintifs de la déesse. Les chrétiens de Syrie ont des solennités pareilles dans la nuit du vendredi saint ; une mère en pleurs tient la place de l'amante, mais l'imitation plastique n'est pas moins saisissante ; on a conservé les formes de la fête décrite si poétiquement dans l'idylle de Théocrite. Croyez aussi que bien des traditions primitives n'ont fait que se transformer ou se renouveler dans les cultes nouveaux. Je ne sais trop si notre église tient beaucoup à la légende de Siméon Stylite, et je pense bien que l'on peut sans irrévérence trouver exagéré le système de mortification de ce saint ; mais Lucien nous apprend encore que certains dévots de l'antiquité se tenaient debout plusieurs jours sur de hautes colonnes de pierre que Bacchus avait élevées, à peu de distance de Beyrouth, en l'honneur de Priape et de Junon. - Mais débarrassons-nous de ce bagage de souvenirs antiques et de rêveries religieuses où conduisent si invinciblement l'aspect des lieux et le mélange de ces populations, qui résument peut-être en elles toutes les croyances et toutes les superstitions de la terre. Moïse, Orphée, Zoroastre, Jésus, Mahomet, et jusqu'au Boudda indien, ont ici des disciples plus ou moins nombreux ; - ne croirait-on pas

que tout cela doit animer la ville, l'emplir de cérémonies et de fêtes, et en faire une sorte d'Alexandrie de l'époque romaine ? Mais non, tout est calme et morne sous la froide influence des Turcs. C'est dans la montagne, où leur pouvoir se fait moins sentir, que nous retrouvons sans doute ces moeurs pittoresques, ces étranges contrastes que tant d'auteurs ont indiqués et que si peu ont été à même d'observer.

VI. - La montagne.

J'avais, dans cette espérance, accepté avec empressement l'invitation que me faisait un prince ou émir du Liban d'aller passer quelques jours dans sa demeure, située à peu de distance d'Antoura, dans le Kesrouan. Comme on devait partir le lendemain matin, je n'avais plus que le temps de retourner à l'hôtel de Battista, où il s'agissait de s'entendre sur le prix de la location du cheval qu'on m'avait promis. On me conduisit dans l'écurie, où il n'y avait que de grands chevaux osseux, aux jambes fortes, à l'échine aiguë comme celle des poissons ; - ceux-là n'appartenaient pas assurément à la race des chevaux *nedjis* , mais on me dit que c'étaient les meilleurs et les plus sûrs

pour grimper les âpres côtes des montagnes. Les élégans coursiers arabes ne brillent guère que sur le *turf* sablonneux du désert. J'en indiquai un au hasard, et l'on me promit qu'il serait à ma porte le lendemain, au point du jour. On me proposa pour m'accompagner un jeune garçon, nommé *Moussa* (Moïse), qui parlait fort bien l'italien. Je remerciai de tout mon coeur le signor Battista, qui s'était chargé de cette négociation, et chez lequel je promis de venir demeurer à mon retour.

La nuit était venue, mais les nuits de Syrie ne sont qu'un jour bleuâtre ; - tout le monde prenait le frais sur les terrasses, et cette ville, à mesure que je la regardais en remontant les collines extérieures, affectait des airs babyloniens. La lune découpait de blanches silhouettes sur les escaliers que forment de loin ces maisons qu'on a vues dans le jour si hautes et si sombres, et dont les têtes des cyprès et des palmiers rompent çà et là l'uniformité. Au sortir de la ville, ce ne sont d'abord que végétaux difformes, aloès, cactus et raquettes, étalant, comme les dieux de l'Inde, des milliers de têtes couronnées de fleurs rouges, et dressant sur vos pas des épées et des dards assez redoutables ; - mais, en dehors de ces clôtures, on retrouve l'ombre éclaircie des mûriers blancs, des lau-

riers et des limonniers aux feuilles luisantes et métalliques. Les hautes demeures éclairées dessinent au loin leurs ogives et leurs arceaux, et du fond de ces manoirs d'un aspect sévère, on entend parfois le son des guitares accompagnant des voix mélodieuses. - Au coin du sentier qui tourne en remontant à la maison que j'habite, il y a un cabaret établi dans le creux d'un arbre énorme. Là se réunissent les jeunes gens des environs, qui restent à boire et à chanter d'ordinaire jusqu'à deux heures du matin. L'accent guttural de leurs voix, la mélopée traînante d'un récitatif nasillard, se succèdent chaque nuit, au mépris des oreilles européennes qui peuvent s'ouvrir aux environs ; - j'avouerai pourtant que cette musique primitive et biblique ne manque pas de charme quelquefois pour qui sait se mettre au-dessus des préjugés du solfège.

En rentrant, je trouvai mon hôte maronite et toute sa famille qui m'attendaient sur la terrasse attenante à mon logement. Ces braves gens croient vous faire honneur en amenant tous leurs parens et leurs amis chez vous. Il fallut leur faire servir du café et distribuer des pipes, ce dont, au reste, se chargeaient la maîtresse et les filles de la maison, aux frais naturellement du locataire. - Quelques phrases mélangées

d'italien, de grec et d'arabe défrayaient assez péniblement la conversation. Je n'osais pas dire que, n'ayant point dormi dans la journée et devant partir à l'aube du jour suivant, j'aurais aimé à regagner mon lit ; mais, après tout, la douceur de la nuit, le ciel étoilé, la mer étalant à nos pieds ses nuances de bleu nocturne blanchies çà et là par le reflet des astres, me faisaient supporter assez bien l'ennui de cette réception. Ces bonnes gens me firent enfin leurs adieux, car je devais partir avant leur réveil, et, en effet, j'eus à peine le temps de dormir trois heures d'un sommeil interrompu par le chant des coqs. En m'éveillant, je trouvai le jeune Moussa assis devant ma porte sur le rebord de la terrasse. Le cheval qu'il avait amené stationnait au bas du perron, ayant un pied replié sous le ventre au moyen d'une corde, ce qui est la manière arabe de faire tenir en place les chevaux. Il ne me restait plus qu'à m'emboîter dans une de ces selles hautes à la mode turque, qui vous pressent comme un étau et rendent la chute presque impossible. De larges étriers de cuivre en forme de pelle à feu sont attachés si haut, qu'on a les jambes pliées en deux ; les coins tranchans servent à piquer le cheval. Le prince sourit un peu de mon embarras à prendre les allures d'un cavalier arabe, et me donna quelques conseils. C'était un jeune homme d'une physiono-

mie franche et ouverte, dont l'accueil m'avait séduit tout d'abord ; il s'appelait Abou-Miran, et appartenait à une branche de la famille des Hobeïsch, la plus illustre du Kesrouan. Sans être des plus riches, il avait autorité sur une dizaine de villages composant un district, et en rendait les redevances au pacha de Tripoli. - Tout le monde étant prêt, nous descendîmes jusqu'à la route qui côtoie le rivage, et qui, ailleurs qu'en Orient, passerait pour un simple ravin. Au bout d'une lieue environ, on me montra la grotte d'où sortit le fameux dragon qui était prêt à dévorer la fille du roi de Beyrouth, lorsque saint George le perça de sa lance. - Ce lieu est très révéré par les Grecs et par les Turcs eux-mêmes, qui ont construit une petite mosquée à l'endroit même où eut lieu le combat.

Tous les chevaux syriens sont dressés à marcher à l'amble, ce qui rend leur trot fort doux. J'admirais la sûreté de leur pas à travers les pierres roulantes, les granits tranchans et les roches polies que l'on rencontre à tous momens. - Il fait déjà grand jour, nous avons dépassé le promontoire fertile de Beyrouth qui, s'avance dans la mer d'environ deux lieues, avec ses hauteurs couronnées de pins parasols et son escalier de terrasses cultivées en jardins ; l'immense vallée qui sépare deux chaînes de montagnes étend à

perte de vue son double amphithéâtre, dont la teinte violette est constellée çà et là de points crayeux, qui signalent un grand nombre de villages, de couvens et de châteaux. C'est un des plus vastes panoramas du monde, un de ces lieux où l'ame s'élargit, comme pour atteindre aux proportions d'un tel spectacle. Au fond de la vallée coule le Nahr-Beyrout, rivière l'été, torrent l'hiver, qui va se jeter dans le golfe, et que nous traversâmes à l'ombre des arches d'un pont romain. Les chevaux avaient seulement de l'eau jusqu'à mi-jambe ; des tertres couverts d'épais buissons de lauriers-roses divisent le courant et couvrent partout de leur ombre le lit ordinaire de la rivière ; - deux zones de sable, indiquant la ligne extrême des inondations, détachent et font ressortir sur tout le fond de la vallée ce long ruban de verdure et de fleurs. Au-delà commencent les premières pentes de la montagne ; des grès verdis par les lichens et les mousses, des caroubiers tortus, des chênes rabougris à la feuille teintée d'un vert sombre, - des aloès et des nopals, embusqués dans les pierres, comme des nains armés menaçant l'homme à son passage, mais offrant un refuge à d'énormes lézards verts qui fuient par centaines sous les pieds des chevaux : - voilà ce qu'on rencontre en gravissant les premières hauteurs. Cependant de longues places de sable aride déchirent

çà et là ce manteau de végétation sauvage. Un peu plus loin, ces landes jaunâtres se prêtent à la culture et présentent des lignes régulières d'oliviers. - Nous eûmes atteint bientôt le sommet de la première zone des hauteurs, qui, d'en bas, semble se confondre avec le massif du Sannin. Au-delà s'ouvre une vallée qui : forme un pli parallèle à celle du Nahr-Beyrouth, et qu'il faut traverser pour atteindre la seconde crête, d'où l'on en découvre une autre encore. On s'aperçoit déjà que ces villages nombreux, qui de loin semblaient s'abriter dans les flancs noirs d'une même montagne, dominent au contraire et couronnent des chaînes de hauteurs que séparent des vallées et des abîmes ; - on comprend aussi que ces lignes, garnies de châteaux et de tours, présenteraient à toute armée une série de remparts inaccessibles, si les habitans voulaient, comme autrefois, combattre réunis pour les mêmes principes d'indépendance. Malheureusement trop de peuples ont intérêt à profiter de leurs divisions.

Nous nous arrêtâmes sur le second plateau, où s'élève une église maronite bâtie dans le style byzantin. On disait la messe, et nous mîmes pied à terre devant la porte, afin d'en entendre quelque chose. L'église était pleine de monde, car c'était un

dimanche, et nous ne pûmes trouver place qu'aux derniers rangs. Le clergé me sembla vêtu à peu près comme celui des Grecs ; les costumes sont assez beaux, et la langue employée est l'ancien syriaque, que les prêtres déclamaient ou chantaient d'un ton nasillard qui leur est particulier. Les femmes étaient toutes dans une tribune élevée et protégée par un grillage. En examinant les ornemens de l'église, simples, mais fraîchement réparés, je vis avec peine que l'aigle noir à double tête de l'Autriche décorait chaque pilier, comme symbole d'une protection qui jadis appartenait à la France seule. C'est depuis notre dernière révolution seulement que l'Autriche et la Sardaigne luttent avec nous d'influence dans l'esprit et dans les affaires des catholiques syriens.

Une messe, le matin, ne peut point faire de mal, à moins que l'on n'entre en sueur dans l'église et que l'on ne s'expose à l'ombre humide qui descend des voûtes et des piliers ; mais cette maison de Dieu était si propre et si riante, les cloches nous avaient appelés d'un si joli son de leur timbre argentin, et puis nous nous étions tenus si près de l'entrée, que nous sortîmes de là gaiement, bien disposés pour le reste du voyage. Nos cavaliers repartirent au galop en s'interpellant avec des cris joyeux ; faisant mine de se

poursuivre, ils jetaient devant eux comme des javelots leurs lances ornées de cordons et de houppes de soie, et les retiraient ensuite, sans s'arrêter, de la terre ou des troncs d'arbre où elles étaient allées se piquer au loin.

Ce jeu d'adresse dura peu, car la descente devenait difficile, et le pied des chevaux se posait plus timidement sur les grès polis ou brisés en éclats tranchans. Jusque-là, le jeune Moussa m'avait suivi à pied, selon l'usage des *moukres* , bien que je lui eusse offert de le prendre en croupe ; mais je commençais à envier son sort. Saisissant ma pensée, il m'offrit de guider le cheval, et je pus traverser le fond de la vallée en coupant au court dans les taillis et dans les pierres. J'eus le temps de me reposer sur l'autre versant et d'admirer l'adresse de nos compagnons à chevaucher dans des ravins qu'on jugerait impraticables en Europe. Cependant nous montions à l'ombre d'une forêt de pins, et le prince mit pied à terre comme moi. Un quart d'heure après, nous nous trouvâmes au bord d'une vallée moins profonde que l'autre, et formant comme un amphithéâtre de verdure. Des troupeaux paissaient l'herbe autour d'un petit lac, et je remarquai là quelques-uns de ces moutons syriens dont la queue, alourdie par la graisse, pèse jus-

qu'à vingt livres. Nous descendîmes pour faire rafraîchir les chevaux jusqu'à une fontaine couverte d'un vaste arceau de pierre et de construction antique, à ce qu'il me sembla. Plusieurs femmes, gracieusement drapées, venaient remplir de grands vases, qu'elles posaient ensuite sur leurs têtes ; celles-là naturellement ne portaient pas la haute coiffure des femmes mariées, - c'étaient des jeunes filles ou des servantes.

VII. - Un village mixte.

En avançant quelques pas encore au-delà de la fontaine, et toujours sous l'ombrage des pins, nous nous trouvâmes à l'entrée du village de Bethmérie, situé sur un plateau, d'où la vue s'étend, d'un côté, vers le golfe, et, de l'autre, sur une vallée profonde, - au-delà de laquelle de nouvelles crêtes de monts s'estompent dans un brouillard bleuâtre. Le contraste de cette fraîcheur et de cette ombre silencieuse avec l'ardeur des plaines et des grèves qu'on a quittées il y a peu d'heures est une sensation qu'on n'apprécie bien que sous de tels climats. Une vingtaine de maisons étaient répandues sous les arbres et présentaient à peu près le tableau d'un de nos villages du

midi. Nous nous rendîmes à la demeure du cheik, qui était absent, mais dont la femme nous fit servir du lait caillé et des fruits. Nous avions laissé, sur notre gauche, une grande maison, dont le toit écroulé et dont les solives charbonnées indiquaient un incendie récent. Le prince m'apprit que c'étaient les Druses qui avaient mis le feu à ce bâtiment, pendant que plusieurs familles maronites s'y trouvaient rassemblées pour une noce. Heureusement les conviés avaient pu fuir à temps ; - mais le plus singulier, c'est que les coupables étaient des habitans de la même localité. Bethmérie, comme village mixte, contient environ cent cinquante chrétiens et une soixantaine de Druses. Les maisons de ces derniers sont séparées des autres par deux cents pas à peine. Par suite de cette hostilité, une lutte sanglante avait eu lieu, et le pacha s'était hâté d'intervenir en établissant entre les deux parties du village un petit camp d'Albanais, qui vivait aux dépens des populations rivales.

Nous venions de finir notre repas, lorsque le cheik rentra dans sa maison. Après les premières civilités, il entama une longue conversation avec le prince, et se plaignit vivement de la présence des Albanais et du désarmement général qui avait eu lieu dans son district. Il lui semblait que cette mesure n'au-

rait dû s'exercer qu'à l'égard des Druses, seuls coupables d'attaque nocturne et d'incendie. De temps en temps, les deux chefs baissaient la voix, et, bien que je ne pusse saisir complètement le sens de leur discussion, je pensai qu'il était convenable de m'éloigner un peu, sous prétexte de promenade. - Mon guide m'apprit en marchant que les chrétiens maronites de la province d'El Garb, où nous étions, avaient tenté précédemment d'expulser les Druses disséminés dans plusieurs villages, et que ces derniers avaient appelé à leur secours leurs coreligionnaires de l'Antiliban. De là une de ces luttes qui se renouvellent si souvent. - La grande force des Maronites est dans la province du Kesrouan, située derrière Djebaïl et Tripoli, comme aussi la plus forte population des Druses habite les provinces situées de Beyrouth jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. Le cheik de Bethmérie se plaignait sans doute au prince de ce que, dans la circonstance récente dont j'ai parlé, les gens du Kesrouan n'avaient pas bougé ; mais ils n'en avaient pas eu le temps, les Turcs ayant mis le holà avec un empressement peu ordinaire de leur part. C'est que la querelle était survenue au moment de payer le *miri* . - Payez d'abord, disaient les Turcs, ensuite vous vous battrez tant qu'il vous plaira. - Le moyen, en effet, de toucher des impôts chez des gens qui se ruinent et s'égorgent au mo-

ment même de la récolte ?

Au bout de la ligne des maisons chrétiennes, je m'arrêtai sous un bouquet d'arbres, d'où l'on voyait la mer, qui brisait au loin ses flots argentés sur le sable. L'oeil domine de là les croupes étagées des monts que nous avions franchis, le cours des petites rivières qui sillonnent les vallées, et le ruban jaunâtre que trace le long de la mer cette belle route d'Antonin, où l'on voit sur les rochers des inscriptions romaines et des bas-reliefs persans. - Je m'étais assis à l'ombre, lorsqu'on vint m'inviter à prendre du café chez un *moudhir* ou commandant turc, qui, je suppose, exerçait une autorité momentanée par suite de l'occupation du village par les Albanais.

Je fus conduit dans une maison nouvellement décorée, en l'honneur sans doute de ce fonctionnaire, avec une belle natte des Indes couvrant le sol, un divan de tapisserie et des rideaux de soie. J'eus l'irrévérence d'entrer sans ôter ma chaussure, malgré les observations des valets turcs, que Je ne comprenais pas. Le moudhir leur fit signe de se taire, et m'indiqua une place sur le divan sans se lever lui-même. Il fit apporter du café et des pipes, et m'adressa quelques mots de politesse en s'interrompant de temps en temps

pour appliquer son cachet sur des carrés de papier que lui passait son secrétaire, assis, près de lui, sur un tabouret.

Ce moudhir était jeune et d'une mine assez fière. Il commença par me questionner, en mauvais italien, avec toutes les banalités d'usage, - sur la vapeur, sur Napoléon et sur la découverte prochaine d'un moyen pour traverser les airs. Après l'avoir satisfait là-dessus, je crus pouvoir lui demander quelques détails sur les populations qui nous entouraient. Il paraissait très-réservé à cet égard ; toutefois il m'apprit que la querelle était venue, là comme sur plusieurs autres points, de ce que les Druses ne voulaient point verser le tribut dans les mains des cheiks maronites, responsables envers le pacha. La même position existe d'une manière inverse dans les villages mixtes du pays des Druses. Je demandai au moudhir s'il y avait quelque difficulté à visiter l'autre partie du village. « Allez où vous voudrez, dit-il ; tous ces gens-là sont fort paisibles depuis que nous sommes chez eux. Autrement, il aurait fallu vous battre pour les uns ou pour les autres, pour la croix blanche ou pour la main blanche. » Ce sont les signes qui distinguent les drapeaux des Maronites et ceux des Druses, dont le fond est également rouge d'ailleurs.

Je pris congé de ce Turc, et, comme je savais que mes compagnons resteraient encore à Bethmérie pendant la plus grande chaleur du jour, je me dirigeai vers le quartier des Druses, accompagné du seul Moussa. - Le soleil était dans toute sa force, et, après avoir marché dix minutes, nous rencontrâmes les deux premières maisons. Il y avait devant celle de droite un jardin en terrasse où jouaient quelques enfans. Ils accoururent pour nous voir passer et poussèrent de grands cris qui firent sortir deux femmes de la maison. L'une d'elles portait le *tantour* , ce qui indiquait sa condition d'épouse ou de veuve ; l'autre paraissait plus jeune, et avait la tête couverte d'un simple voile, qu'elle ramenait sur une partie de son visage. Toutefois on pouvait distinguer leur physionomie, qui dans leurs mouvemens apparaissait et se couvrait tour à tour comme la lune dans les nuages. L'examen rapide que je pouvais en faire se complétait par les figures des enfans, toutes découvertes, et dont les traits, parfaitement formés, se rapprochaient de ceux des deux femmes. La plus jeune, me voyant arrêté, rentra dans la maison et revint avec une gargoulette de terre poreuse dont elle fit pencher le bec de mon côté à travers les grosses feuilles de cactier qui bordaient la terrasse. Je m'approchai pour boire, bien que je n'eusse pas soif, puisque je ve-

nais de prendre des rafraîchissemens chez le moudhir. L'autre femme, voyant que je n'avais bu qu'une gorgée, me dit « *Tourid leben* ? Est-ce du lait que tu veux ? »Je faisais un signe de refus, mais elle était déjà rentrée. En entendant ce mot *leben* , je me rappelais qu'il veut dire en allemand *la vie* . Le Liban tire aussi son nom de ce mot *leben* , et le doit à la blancheur des neiges qui couvrent ses montagnes, et que les Arabes, au travers des sables enflammés du désert, rêvent de loin comme le lait, - comme la vie ! La bonne femme était accourue de nouveau avec une tasse de lait écumant. Je ne pus refuser d'en boire, et j'allais tirer quelques pièces de ma ceinture, lorsque, sur le mouvement seul de ma main, ces deux personnes firent des signes de refus très énergiques. Je savais déjà que l'hospitalité a dans le Liban des habitudes plus qu'écossaises : je n'insistai pas.

Autant que j'en ai pu juger par l'aspect comparé de ces femmes et de ces enfans, les traits de la population druse ont quelque rapport avec ceux de la race persane. Le hâle, qui répandait sa teinte ambrée sur les visages des petites filles, n'altérait pas la blancheur mate des deux femmes à demi voilées, - de telle sorte qu'on pourrait croire que l'habitude de se couvrir le visage est avant tout chez les Levantines une ques-

tion de coquetterie. L'air vivifiant de la montagne et l'habitude du travail colorent fortement les lèvres et les joues. Le fard des Turques leur est donc inutile ; - cependant, comme chez ces dernières, la teinture ombre leurs paupières et prolonge l'arc de leurs sourcils.

J'allai plus loin : c'étaient toujours des maisons d'un étage au plus bâties en pisé, les plus grandes en pierre rougeâtre, avec des toits plats soutenus par des arceaux intérieurs, des escaliers en dehors montant jusqu'au toit, et dont tout le mobilier, comme on pouvait le voir par les fenêtres grillées ou les portes entr'ouvertes, consistait en lambris de cèdre sculptés, en nattes et en divans, les enfans et les femmes animant tout cela sans trop s'étonner du passage d'un étranger ou m'adressant avec bienveillance le *salkher* (bonjour) accoutumé. - Arrivé au bout du village où finit le plateau de Bethmérie, j'aperçus de l'autre côté de la vallée un couvent où Moussa voulait me conduire ; mais la fatigue commençait à me gagner, et le soleil était devenu insupportable : je m'assis à l'ombre d'un mur auquel je m'appuyai avec une certaine somnolence due au peu de tranquillité de ma nuit. Un vieillard sortit de la maison et m'engagea à venir me reposer chez lui. Je le remerciai, craignant

qu'il ne fût déjà tard, et que mes compagnons ne s'inquiétassent de mon absence. Voyant aussi que je refusais tout rafraîchissement, il me dit que je ne devais pas le quitter sans accepter quelque chose. Alors il alla chercher de petits abricots (*mech-mech*) et me les donna ; puis il voulut encore m'accompagner jusqu'au bout de la rue. Il parut contrarié en apprenant par Moussa que j'avais déjeuné chez le cheik chrétien. - C'est moi qui suis le cheik véritable, dit-il, et *j'ai le droit* de donner l'hospitalité aux étrangers. Moussa me dit alors que ce vieillard avait été en effet le cheik ou seigneur du village du temps de l'émir Bechir ; - mais, comme il avait pris parti pour les Égyptiens, l'autorité turque ne voulait plus le reconnaître, et l'élection s'était portée sur un Maronite.

VIII. - Le manoir.

Nous remontâmes à cheval vers trois heures, et nous descendîmes dans la vallée au fond de laquelle coule une petite rivière. En suivant son cours, qui se dirige vers la mer, et remontant ensuite au milieu des rochers et des pins, traversant çà et là des vallées fertiles plantées toujours de mûriers, d'oliviers et de cotonniers, entre lesquels on a semé le blé et l'orge,

nous nous trouvâmes enfin sur le bord du Nahr-el-Kelb, c'est-à-dire le fleuve du Chien, l'ancien Lycus, qui répand une eau rare entre les rochers rougeâtres et les buissons de lauriers. Ce fleuve qui, dans l'été, est à peine une rivière, prend sa source aux cimes neigeuses du haut Liban, ainsi que tous les autres cours d'eau qui sillonnent parallèlement cette côte jusqu'à Antakié, et qui vont se jeter dans la mer de Syrie. Les hautes terrasses du couvent d'Antoura s'élevaient à notre gauche, et les bâtimens semblaient tout près, quoique nous en fussions séparés par de profondes vallées. D'autres couvens grecs, maronites, ou appartenant aux lazaristes européens, apparaissaient, dominant de nombreux villages, - et tout cela, qui, comme description, peut se rapporter simplement à la physionomie des Apennins ou des Basses-Alpes, est d'un effet de contraste prodigieux, quand on songe qu'on est en pays musulman, à quelques lieues du désert de Damas et des ruines poudreuses de Balbeck. Ce qui fait aussi du Liban une petite Europe industrieuse, libre, intelligente surtout, c'est que là cesse l'impression de ces grandes chaleurs qui énervent les populations de l'Asie. Les cheiks et les habitans aisés ont, suivant les saisons, des résidences qui, plus haut ou plus bas dans des vallées étagées entre les monts, leur permettent de vivre au milieu

d'un éternel printemps. La zone où nous entrâmes au coucher du soleil, déjà très élevée, mais protégée par deux chaînes de sommets boisés, me parut d'une température délicieuse. Là commençaient les propriétés du prince, ainsi que Moussa me l'apprit. Nous touchions donc au but de notre course ; cependant ce ne fut qu'à la nuit fermée et après avoir traversé un bois de sycomores, où il était très difficile de guider les chevaux, que nous aperçûmes un groupe de bâtimens dominant un mamelon autour duquel tournait un chemin escarpé. C'était entièrement l'apparence d'un château gothique ; quelques fenêtres éclairées découpaient leurs ogives étroites, qui formaient du reste l'unique décoration extérieure d'une tour carrée et d'une enceinte de grands murs. Toutefois, après qu'on nous eut ouvert une porte basse à cintre surbaissé, nous nous trouvâmes dans une vaste cour entourée de galeries soutenues par des colonnes. Des valets nombreux et des nègres s'empressaient autour des chevaux, et je fus introduit dans la salle basse ou *serdar* , vaste et décorée de divans, où nous prîmes place en attendant le souper. Le prince, après avoir fait servir des rafraîchissemens pour ses compagnons et pour moi, s'excusa sur l'heure avancée qui ne permettait pas de me présenter à sa famille, et entra dans cette partie de la maison qui, chez les chrétiens

comme chez les Turcs, est spécialement consacrée aux femmes ; il avait bu seulement avec nous un verre de *vin d'or* au moment où l'on apportait le souper.

Le lendemain, je m'éveillai au bruit que faisaient dans la cour les saïs et les esclaves noirs occupés du soin des chevaux. Il y avait aussi beaucoup de montagnards qui apportaient des provisions, et quelques moines maronites en capuchon noir et en robe bleue regardant tout avec un sourire bienveillant. Le prince descendit bientôt et me conduisit à un jardin en terrasse abrité de deux côtés par les murailles du château, mais ayant vue au dehors sur la vallée où le Nahr-el-Kelb coule profondément encaissé. On cultivait dans ce petit espace des bananiers, des palmiers nains, des limoniers et autres arbres de la plaine, qui, sur ce plateau élevé, devenaient une rareté et une recherche de luxe. Je songeais un peu aux châtelaines dont les fenêtres grillées donnaient probablement sur ce petit Éden, mais il n'en fut pas question. Le prince me parla long-temps de sa famille, des voyages que son grand-père avait faits en Europe et des honneurs qu'il y avait obtenus. Il s'exprimait fort bien en italien, comme la plupart des émirs et des cheiks du Liban, et paraissait disposé à faire quelque jour un voyage en France.

A l’heure du dîner, c’est-à-dire vers midi, on me fit monter à une galerie haute, ouverte sur la cour, et dont le fond formait une sorte d’alcôve garnie de divans avec un plancher en estrade ; - deux femmes très parées étaient assises sur le divan, les jambes croisées à la manière turque, et une petite fille qui était près d’elles vint dès l’entrée me baiser la main, selon la coutume. J’aurais volontiers rendu à mon tour cet hommage aux deux dames, si je n’avais pensé que cela était contraire aux usages. Je saluai seulement, et je pris place avec le prince à une table de marqueterie qui supportait un large plateau chargé de mets. Au moment où j’allais m’asseoir, la petite fille m’apporta une serviette de soie longue et tramée d’argent à ses deux bouts. Les dames continuèrent pendant le repas à poser sur l’estrade comme des idoles. Seulement, quand la table fut ôtée, nous allâmes nous asseoir en face d’elles, et ce fut sur l’ordre de la plus âgée qu’on apporta des narguilés.

Ces personnes étaient vêtues, par-dessus les gilets qui pressent la poitrine et le, *claeytian* (pantalon) à longs plis, de longues robes de soie rayée ; une lourde ceinture d’orfèvrerie, des parures de diamans et de rubis témoignaient d’un luxe très général d’ailleurs en Syrie, même chez les femmes d’un moindre rang ;

quant à la corne que la maîtresse de la maison balançait sur son front et qui lui faisait faire les mouvemens d'un cygne, elle était de vermeil ciselé avec des incrustations de turquoises ; les tresses de cheveux entremêlés de grappes de sequins ruisselaient sur les épaules, selon la mode générale du Levant. Les pieds de ces dames, repliés sur le divan, ignoraient l'usage du bas, ce qui, dans ces pays, est général, et ajoute à la beauté un moyen de séduction bien éloigné de nos idées. Des femmes qui marchent à peine ; qui se livrent, plusieurs fois le jour à des ablutions parfumées, dont les chaussures ne compriment point les doigts, arrivent, on le conçoit bien, à rendre leurs pieds aussi charmans que leurs mains ; la teinture de henné, qui en rougit les ongles, et les anneaux des chevilles, riches comme des bracelets, complètent la grace et le charme de cette portion de la femme, un peu trop sacrifiée chez nous à la gloire, des cordonniers.

Les princesses me firent beaucoup de questions sur l'Europe et me parlèrent de plusieurs voyageurs qu'elles avaient vus déjà. C'étaient en général des légitimistes en pèlerinage vers Jérusalem, et l'on conçoit combien d'idées contradictoires se trouvent ainsi répandues, sur l'état de la France, parmi les

chrétiens du Liban. On peut dire seulement que nos dissentimens politiques n'ont que peu d'influence sur des peuples dont la constitution sociale diffère beaucoup de la nôtre. Des catholiques obligés de reconnaître comme suzerain l'empereur des Turcs n'ont pas d'opinion bien nette touchant notre état politique. Cependant ils ne se considèrent à l'égard du sultan que comme tributaires. Le véritable souverain est encore pour eux l'émir Béchir, livré au sultan par les Anglais après l'expédition de 1840.

En très peu de temps je me trouvai fort à mon aise dans cette famille, et je vis avec plaisir disparaître la cérémonie et l'étiquette du premier jour. Les princesses, vêtues simplement et comme les femmes ordinaires du pays, se mêlaient aux travaux de leurs gens, et la plus jeune descendait aux fontaines avec les filles du village ainsi que la Rébecca de la Bible et la Nausicaa d'Homère. On s'occupait beaucoup dans ce moment-là de la récolte de la soie, et l'on me fit voir les *cabanes* , bâtimens d'une construction légère qui servent de magnanerie. Dans certaines salles, on nourrissait encore les vers sur des cadres superposés ; dans d'autres, le sol était jonché d'épines coupées sur lesquelles les larves des vers avaient opéré leur transformation. Les cocons étoilaient comme des olives

d'or les rameaux entassés et figurant d'épais buissons ; il fallait ensuite les détacher et les exposer à des vapeurs soufrées pour détruire la chrysalide, puis dévider ces fils presque imperceptibles. Des centaines de femmes et d'enfans étaient employées à ce travail, dont les princesses avaient aussi la surveillance.

IX. - Une chasse.

Le lendemain de mon arrivée, qui était un jour de fête, on vint me réveiller dès le point du jour pour une chasse qui devait se faire avec éclat. J'allais m'excuser sur mon peu d'habileté dans cet exercice, craignant de compromettre, vis-à-vis de ces montagnards, la dignité européenne ; - mais il s'agissait simplement d'une chasse au faucon. Le préjugé qui ne permet aux Orientaux que la chasse des animaux nuisibles les a conduits, depuis des siècles, à se servir d'oiseaux de proie sur lesquels retombe la faute du sang répandu. La nature a toute la responsabilité de l'acte cruel commis par l'oiseau de proie. C'est ce qui explique comment cette sorte de chasse a toujours été particulière à l'Orient. A la suite des croisades, la mode s'en répandit chez nous.

Je pensais que les princesses daigneraient nous accompagner, ce qui aurait donné à ce divertissement un caractère tout chevaleresque ; mais on ne les vit point paraître. Des valets chargés du soin des oiseaux allèrent chercher les faucons dans des logettes situées à l'intérieur de la cour, et les remirent au prince et à deux de ses cousins, qui étaient les personnages les plus apparens de la troupe. Je préparais mon poing pour en recevoir un, lorsqu'on m'apprit que les faucons ne pouvaient être tenus que par des personnes connues d'eux. Il y en avait trois tout blancs, chaperonnés fort élégamment, et, comme on me l'expliqua, de cette race particulière à la Syrie, dont les yeux ont l'éclat de l'or.

Nous descendîmes dans la vallée, en suivant le cours du Nahr-et-Kelb, jusqu'à un point où l'horizon s'élargissait, et où de vastes prairies s'étendaient à l'ombre des noyers et des peupliers. La rivière, en faisant un coude, laissait échapper dans la plaine de vastes flaques d'eau à demi cachées par les joncs et les roseaux. On s'arrêta, et l'on attendit que les oiseaux, effrayés d'abord par le bruit des pas de chevaux, eussent repris leurs habitudes de mouvement ou de repos. Quand tout fut rendu au silence, on distingua, parmi les oiseaux qui poursuivaient les in-

sectes de marécage, deux hérons occupés probablement de pêche, et dont le vol traçait de temps en temps des cercles au-dessus des herbes. Le moment était venu : on tira quelques coups de fusil pour faire *monter* les hérons, puis on décoiffa les faucons, et chacun des cavaliers qui les tenaient les lança en les encourageant par des cris. Ces oiseaux commencèrent par voler au hasard, cherchant une proie quelconque ; ils eurent bientôt aperçu les hérons, qui, attaqués isolément, se défendirent à coups de bec. Un instant, on craignit que l'un des faucons ne fût percé par le bec de celui qu'il attaquait seul ; mais, averti probablement du danger de la lutte, il alla se réunir à ses deux compagnons de perchoir. L'un des hérons, débarrassé de son ennemi, disparut dans l'épaisseur des arbres, tandis que son compagnon s'élevait en droite ligne vers le ciel. Alors commença l'intérêt réel de la chasse. En vain le héron poursuivi s'était-il perdu dans l'espace, où nos yeux ne pouvaient plus le voir : les faucons le voyaient pour nous, et, ne pouvant le suivre si haut, attendaient qu'il redescendît. C'était un spectacle plein d'émotion que de voir planer ces trois combattans à peine visibles eux-mêmes, et dont la blancheur se fondait dans l'azur du ciel. - Au bout de dix minutes, le héron, fatigué ou peut-être ne pouvant plus respirer l'air trop raréfié de la

zone qu'il parcourait, reparut à peu de distance des faucons, qui fondirent sur lui. Ce fut une lutte d'un instant, qui, se rapprochant de la terre, nous permit d'entendre les cris et de voir un mélange furieux d'ailes, de cols et de pattes enlacés. Tout à coup les quatre oiseaux tombèrent comme une masse dans l'herbe, et les piqueurs furent obligés de les chercher quelques momens. Enfin ils ramassèrent le héron, qui vivait encore, et dont ils coupèrent la gorge, afin qu'il ne souffrît pas plus long-temps. Ils jetèrent alors aux faucons un morceau de chair coupé dans l'estomac de la proie, et rapportèrent en triomphe les dépouilles sanglantes du vaincu. Le prince me parla de chasses qu'il faisait quelquefois dans la vallée de Becquà, où l'on employait le faucon pour prendre des gazelles. Malheureusement il y a quelque chose de plus cruel dans cette chasse que l'emploi même des armes, car les faucons sont dressés à s'aller poser sur la tête des pauvres gazelles, dont ils crèvent les yeux. Je n'étais nullement curieux d'assister à d'aussi tristes amusemens.

Il y eut ce soir-là un banquet splendide auquel beaucoup de voisins avaient été conviés. On avait placé dans la cour beaucoup de petites tables à la turque, multipliées et disposées d'après le rang des

invités. Le héron, victime triomphale de l'expédition, décorait avec son col dressé au moyen de fils de fer et ses ailes en éventail le point central de la table princière, placée sur une estrade, et où je fus invité à m'asseoir auprès d'un des pères lazaristes du couvent d'Antoura, qui se trouvait là à l'occasion de la fête. - Des chanteurs et des musiciens étaient placés sur le perron de la cour, et la galerie inférieure était pleine de gens assis à d'autres petites tables de cinq à six personnes. Les plats à peine entamés passaient des premières tables aux autres, et finissaient par circuler dans la cour, où les montagnards, assis à terre, les recevaient à leur tour. - On nous avait donné de vieux verres de Bohême, mais la plupart des conviés buvaient dans des tasses qui faisaient la ronde. De longs cierges de cire éclairaient les tables principales.- Le fonds de la cuisine se composait de mouton grillé, de pilau en pyramide jauni de poudre de cannelle et de safran, puis de fricassées, de poissons bouillis, de légumes farcis de viandes hachées, de melons d'eau, de bananes et autres fruits du pays. A la fin du repas, on porta des santés au bruit des intrumens et aux cris joyeux de l'assemblée ; la moitié des gens assis à chaque table se levait et buvait à l'autre. Cela dura long-temps ainsi. - Il va sans dire que les dames, après avoir assisté au commencement du repas, mais

sans y prendre part, se retirèrent dans l'intérieur de la maison.

La fête se prolongea fort avant dans la nuit. En général, on ne peut rien distinguer dans la vie des émirs et cheiks maronites qui diffère beaucoup de celle des autres Orientaux, si ce n'est ce mélange des coutumes arabes et de certains usages de nos époques féodales. C'est la transition de la vie de tribu, comme on la voit établie encore au pied de ces montagnes, à cette ère de civilisation moderne qui gagne et transforme déjà les cités industrieuses de la côte. Il semble que l'on vive au milieu du XIIIe siècle français ; mais en même temps on ne peut s'empêcher de penser à Saladin et à son frère Malek-Adel, que les Maronites se vantent d'avoir vaincu entre Beyrouth et Saïde. Le lazariste auprès duquel j'étais placé pendant le repas (il se nommait le père Adam) me donna beaucoup de détails sur le clergé maronite. J'avais cru jusque-là que ce n'étaient que des catholiques médiocres, attendu la faculté qu'ils avaient de se marier. Ce n'est là toutefois qu'une tolérance accordée spécialement à l'église syrienne. Les femmes des curés sont appelées prêtresses par honneur, mais n'exercent aucune fonction sacerdotale. Le pape admet aussi l'existence d'un patriarche maronite nommé par un conclave,

et qui, au point de vue canonique, porte le titre d'évêque d'Antioche ; mais ni le patriarche ni ses douze évêques suffragans ne peuvent être mariés.

X. - Le Kesrouan.

Nous allâmes le lendemain reconduire le père Adam à Antoura. C'est un édifice assez vaste au-dessus d'une grande terrasse qui domine tout le pays, et au bas de laquelle est un vaste jardin planté d'orangers énormes. L'enclos est traversé d'un ruisseau qui sort des montagnes et que reçoit un grand bassin. L'église est bâtie hors du couvent, qui se compose à l'intérieur d'un édifice assez vaste divisé en un double rang de cellules ; les pères s'occupent, comme les autres moines de la montagne, de la culture de l'olivier et des vignes. Ils ont des classes pour les enfans du pays ; leur bibliothèque contient beaucoup de livres imprimés dans la montagne, car il y a aussi là des moines imprimeurs, et j'y ai trouvé même la collection d'un journal-revue intitulé *l'Ermite de la Montagne* , dont la publication a cessé depuis quelques années. Le père Adam m'apprit que la première imprimerie avait été établie, il y a cent

ans, à Mar-Hanna, par un religieux d'Alep nommé Abdallah-Zeker, qui grava lui-même et fondit les caractères. Beaucoup de livres de religion, d'histoire et même des recueils de contes sont sortis de ces presses bénies. Il est assez curieux de voir en passant au bas des murs d'un couvent des feuilles imprimées qui sèchent au soleil. Du reste, les moines du Liban exercent toutes sortes d'états, et ce n'est pas à eux qu'on reprochera la paresse.

Outre les couvens assez nombreux des lazaristes et des jésuites européens, qui aujourd'hui luttent d'influence et ne sont pas toujours amis, il y a dans tout le Kesrouan environ deux cents couvens de moines réguliers, sans compter un grand nombre d'ermitages dans le pays de Mar-Élicha. On rencontre aussi de nombreux couvens de femmes consacrés la plupart à l'éducation. - Tout cela ne forme-t-il pas un personnel religieux bien considérable pour un pays de cent dix lieues carrées, qui ne compte pas deux cent mille habitans ! Il est vrai que cette portion de l'ancienne Phénicie a toujours été célèbre par l'ardeur de ses croyances. A quelques lieues du point où nous étions coule le Nahr-Ibrahim, l'ancien Adonis, qui se teint de rouge encore au printemps à l'époque où l'on pleurait jadis la mort du symbolique favori de Vénus.

C'est près de l'endroit où cette rivière se jette dans la mer, qu'est situé Djébaïl, l'ancienne Bibles, où naquit Adonis, fils, comme on sait, de Cynire et de Myrrha, la propre fille de ce roi phénicien. Ces souvenirs de la fable, ces adorations, ces honneurs divins rendus jadis à l'inceste et à l'adultère indignent encore les bons religieux lazaristes. - Quant aux moines maronites, ils ont le bonheur de les ignorer profondément.

Le prince voulut bien m'accompagner et me guider dans plusieurs excursions à travers cette province du Kesrouan, que je n'aurais cru ni si vaste ni si peuplée. Gazir, la ville principale, qui a cinq églises et une population de six mille ames, est la résidence de la famille Hobeïsch, l'une des trois plus nobles de la nation maronite ; - les deux autres sont les Avaki et les Khazen. Les descendans de ces trois maisons se comptent par centaines, et la coutume du Liban, qui veut le partage égal des biens entre les frères, a réduit beaucoup nécessairement l'apanage de chacun. Cela explique la plaisanterie locale qui appelle certains de ces émirs *princes d'olive et de fromage* , en faisant allusion à leurs maigres moyens d'existence. Les plus vastes propriétés appartiennent à la famille Khazen, qui réside à Zouk-Mikael, ville plus peuplée encore que Gazir. Louis XIV contribua beaucoup à l'éclat de

cette famille, en confiant à plusieurs de ses membres des fonctions consulaires. Il y a en tout cinq districts dans la partie de la province dite le Kesrouan-Gazir, et trois dans le Kesrouan-Bekfaya, situé du côté de Balbek et de Damas. Chacun de ces districts comprend un chef-lieu gouverné d'ordinaire par un émir, et une douzaine de villages ou paroisses placés sous l'autorité des cheiks. L'édifice féodal ainsi constitué aboutit à l'émir de la province, qui, lui-même, tient ses pouvoirs du grand émir résidant à Deïr-Khamar. Ce dernier étant aujourd'hui captif des Turcs, son autorité a été déléguée à deux kaïmakans ou gouverneurs, l'un Maronite, l'autre Druse, forcés de soumettre aux pachas toutes les questions d'ordre politique. Cette disposition a l'inconvénient d'entretenir entre les deux peuples un antagonisme d'intérêts et d'influences qui n'existait pas lorsqu'ils vivaient réunis sous un même prince. La grande pensée de l'émir Fakardin, qui avait été de mélanger les populations et d'effacer les préjugés de race et de religion, se trouve prise à contre-pied, et l'on tend à former deux nations ennemies là où il n'en existait qu'une seule, unie par des liens de solidarité et de tolérance mutuelle.

On se demande quelquefois comment les souverains du Liban parvenaient à s'assurer la sympathie et la fidélité de tant de peuples de religions diverses. A ce propos, le père Adam me disait que l'émir Bechir était chrétien par son baptême, Turc par sa vie et Druse par sa mort, - ce dernier peuple ayant le droit immémorial d'ensevelir les souverains de la montagne. Il me racontait encore une anecdote locale analogue. Un Druse et un Maronite qui faisaient route ensemble s'étaient demandé : « Mais quelle est donc la religion de notre souverain ? - Il est Druse, disait l'un. - Il est chrétien, disait l'autre. »Un métuali (sectaire musulman) qui passait est choisi pour arbitre, et n'hésite pas à répondre : « Il est Turc. »Ces braves gens, plus irrésolus que jamais, conviennent d'aller chez l'émir lui demander de les mettre d'accord. L'émir Bechir les reçut fort bien, et, une fois au courant de leur querelle, dit en se tournant vers son vizir : « Voilà des gens bien curieux ! qu'on leur tranche la tête à tous les trois ! »Sans ajouter une croyance exagérée à la sanglante affabulation de cette histoire, on peut y reconnaître la politique éternelle des grands émirs du Liban. Il est très vrai que leur palais contient une église, une mosquée et un *khalouè* (temple druse). Ce fut long-temps le triomphe de leur politique, et c'en est peut-être devenu l'écueil.

XI. - Un combat.

J'acceptais avec bonheur cette vie des montagnes, dans une atmosphère tempérée, au milieu de moeurs à peine différentes de celles que nous voyons dans nos provinces du midi. C'était un repos pour les longs mois passés sous les ardeurs du soleil d'Égypte, - et quant aux personnes, c'était, ce dont l'ame a besoin, cette sympathie qui n'est jamais entière de la part des musulmans, ou qui, chez la plupart, est contrariée par les préjugés de race. Je retrouvais dans la lecture, dans la conversation, dans les idées, ces choses de l'Europe que nous fuyons par ennui, par fatigue, mais que nous rêvons de nouveau après un certain temps, comme nous avions rêvé l'inattendu, l'étrange, pour ne pas dire l'inconnu. Ce n'est pas avouer que notre monde vaille mieux que celui-là, c'est seulement retomber insensiblement dans les impressions d'enfance, c'est accepter le joug commun. On lit dans une pièce de vers d'Henri Heine l'apologue d'un sapin du Nord couvert de neige, qui demande le sable aride et le ciel de feu du désert, - tandis qu'à la même heure un palmier brûlé par l'atmosphère aride des plaines d'Égypte demande à respirer dans les brumes

du Nord, à se baigner dans la neige fondue, à plonger ses racines dans le sol glacé !

Par un tel esprit de contraste et d'inquiétude, je songeais déjà à retourner dans la plaine, me disant, après tout, que je n'étais pas venu en Orient pour passer mon temps dans un paysage des Alpes ; - mais, un soir, j'entends tout le monde causer avec inquiétude ; des moines descendent des couvens voisins, tout effarés ; on parle des Druses qui sont venus en nombre de leurs provinces et qui se sont jetés sur les cantons mixtes, désarmés par ordre du pacha de Beyrouth. Le Kesrouan, qui fait partie du pachalick de Tripoli, a conservé ses armes ; il faut donc aller soutenir des frères sans défense, il faut passer le Nahr-el-Kelb, qui est la limite des deux pays, véritable Rubicon, qui n'est franchi que dans des circonstances graves. Les montagnards armés se pressaient impatiemment autour du village et dans les prairies. Des cavaliers parcouraient les localités voisines en jetant le vieux cri de guerre : « Zèle de Dieu ! zèle des combats ! »- Le prince me prit à part et me dit : « Je ne sais ce que c'est, les rapports qu'on nous fait sont exagérés peut-être, mais nous allons toujours nous tenir prêts à secourir nos voisins. Le secours des pachas arrive toujours quand le mal est fait... Vous feriez bien, quant à

vous, de vous rendre au couvent d'Antoura ou de regagner Beyrouth par la mer. - Non, lui dis-je, laissez-moi vous accompagner. Ayant eu le malheur de naître dans une époque peu guerrière, je n'ai encore vu de combats que dans l'intérieur de nos villes d'Europe, et de tristes combats, je vous jure ! Nos montagnes, à nous, étaient des groupes de maisons, et nos vallées des places et des rues ! Que je puisse assister, dans ma vie, à une lutte un peu grandiose, à une guerre religieuse. Il serait si beau de mourir pour la cause que vous défendez ! »

Je disais, je pensais ces choses ; l'enthousiasme environnant m'avait gagné ; -je passai la nuit suivante à rêver des exploits qui nécessairement m'ouvraient les plus hautes destinées. - Au point du jour, quand le prince monta à cheval, dans la cour, avec ses hommes, je me disposais à en faire autant ; mais le jeune Moussa s'opposa résolûment à ce que je me servisse du cheval qui m'avait été loué à Beyrouth : il était chargé de le ramener vivant, et craignait avec raison les chances d'une expédition guerrière. Je compris la justesse de sa réclamation, et j'acceptai un des chevaux du prince. - Nous passâmes enfin la rivière, étant tout au plus une douzaine de cavaliers sur peut-être trois cents hommes.

Après quatre heures de marche, on s'arrêta près du couvent de Mar-Hanna, où beaucoup de montagnards vinrent encore nous rejoindre. Les moines basiliens nous donnèrent à déjeuner ; mais, selon eux, il fallait attendre : rien n'annonçait que les Druses eussent envahi le district. Cependant les nouveaux arrivés exprimaient un avis contraire, et l'on résolut d'avancer encore. Nous avions laissé les chevaux pour couper au court à travers les bois, et, vers le soir, après quelques alertes, nous entendîmes des coups de fusil répercutés par les rochers. Je m'étais séparé du prince en gravissant une côte pour arriver à un village qu'on apercevait au-dessus des arbres, et je me trouvai avec quelques hommes au bas d'un escalier de terrasses cultivées ; - plusieurs d'entre eux semblèrent se concerter, puis ils se mirent à attaquer la haie de cactus qui formait clôture, et, pensant qu'il s'agissait de pénétrer jusqu'à des ennemis cachés, j'en fis autant avec mon yataghan ; - les spatules épineuses roulaient à terre comme des têtes coupées, et la brèche ne tarda pas à nous donner passage. Là, mes compagnons se répandirent dans l'enclos, et, ne trouvant personne, se mirent à hacher les pieds de mûriers et d'oliviers avec une rage extraordinaire. L'un d'eux, voyant que je ne faisais rien, voulut me donner une cognée ; je le repoussai ; ce spec-

tacle de destruction me révoltait. Je venais de reconnaître que le lieu où nous nous trouvions n'était autre que la partie du village de Bethmérie où j'avais été si bien accueilli quelques jours auparavant. Heureusement je vis de loin le gros de nos gens qui arrivait sur le plateau, et je rejoignis le prince, qui paraissait dans une grande irritation. Je m'approchai de lui pour lui demander si nous n'avions d'ennemis à combattre que des cactus et des mûriers ; - mais il déplorait déjà tout ce qui venait d'arriver, et s'occupait à empêcher que l'on mît le feu aux maisons. Voyant quelques Maronites qui s'en approchaient avec des branches de sapin allumées, il leur ordonna de revenir. Les Maronites l'entourèrent en criant : « Les Druses ont fait cela chez les chrétiens ; aujourd'hui nous sommes forts, il faut leur rendre la pareille ! »

Le prince hésitait à ces mots, parce que la loi du talion est sacrée parmi les montagnards. Pour un meurtre il en faut un autre, et de même pour les dégâts et les incendies. Je tentai de lui faire remarquer qu'on avait déjà coupé beaucoup d'arbres et que cela pouvait passer pour une compensation. II trouva une raison plus concluante à donner. - Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que l'incendie serait aperçu de Beyrouth ? Les Albanais seraient envoyés de nouveau ici !

Cette considération finit par calmer les esprits. Cependant on n'avait trouvé dans les maisons qu'un vieillard coiffé d'un turban blanc qu'on amena, et dans lequel je reconnus aussitôt le bonhomme qui, lors de mon passage à Bethmérie, m'avait offert de me reposer chez lui. On le conduisit chez le cheik chrétien, qui paraissait un peu embarrassé de tout ce tumulte, et qui cherchait, ainsi que le prince, à réprimer l'agitation. Le vieillard druse gardait un maintien fort tranquille et dit en regardant le prince

- La paix soit avec toi, Miran ; que viens-tu faire dans notre pays ?

- Où sont tes frères ? dit le prince ; ils ont fui sans doute en nous apercevant de loin.

- Tu sais que ce n'est pas leur habitude, dit le vieillard ; mais ils se trouvaient quelques-uns contre tout ton peuple, ils ont emmené loin d'ici les femmes et les enfans. Moi j'ai voulu rester.

- On nous a dit pourtant que vous aviez appelé les Druses de l'autre montagne et qu'ils étaient en grand nombre.

- On vous a trompés. Vous avez écouté de mauvaises gens, des étrangers qui eussent été contens de nous faire égorger, afin qu'ensuite nos frères vinssent ici nous venger sur vous !

Le vieillard était resté debout pendant cette explication. Le cheik chez lequel nous étions parut frappé de ses paroles et lui dit : - Te crois-tu prisonnier ici ? Nous fûmes amis autrefois, pourquoi ne t'assieds-tu pas avec nous ?

- Parce que tu es dans ma maison, dit le vieillard.

- Allons, dit le cheik chrétien, oublions tout cela. Prends place sur ce divan ; on va t'apporter du café et une pipe.

- Ne sais-tu pas, dit le vieillard, qu'un Druse n'accepte jamais rien chez les Turcs ni chez leurs amis, de peur que ce ne soit le produit des exactions et des impôts injustes ?

- Un ami des Turcs ? je ne le suis pas !

- N'ont-ils pas fait de toi un cheik, tandis que c'est moi qui l'étais dans ce village du temps d'Ibrahim, et

alors ta race et la mienne vivaient en paix ? N'est-ce pas toi aussi qui es allé te plaindre au pacha pour une affaire de tapageurs, une maison brûlée, une querelle de bons voisins, que nous aurions vidée facilement entre nous ?

Le cheik secoua la tête sans répondre ; mais le prince coupa court à l'explication et sortit de la maison en tenant le Druse par la main. - Tu prendras bien le café avec moi, qui n'ai rien accepté des Turcs, lui dit-il, et il ordonna à son *cafedji* de lui en servir sous les arbres.

- J'étais un ami de ton père, dit le vieillard, et dans ce temps-là Druses et Maronites vivaient en paix.

Et ils se mirent à causer long-temps de l'époque où les deux peuples étaient réunis sous le gouvernement de la famille Schehab, et n'étaient pas abandonnés à l'arbitraire des pachas.

Il fut convenu que le prince remmènerait tout son monde, que les Druses reviendraient dans le village sans appeler des secours éloignés, et que l'on considérerait le dégât qui venait d'être fait chez eux comme une compensation de l'incendie précédent

d'une maison chrétienne. - Ainsi se termina cette terrible expédition où je m'étais promis de recueillir tant de gloire ; mais toutes les querelles des villages mixtes ne trouvent pas des arbitres aussi concilians que l'avait été le prince Abou-Miran. Cependant il faut dire que si l'on peut citer des assassinats isolés, les querelles générales sont rarement sanglantes. C'est un peu alors comme les combats des Espagnols, où l'on se poursuit dans les monts sans se rencontrer, parce que l'un des partis se cache toujours quand l'autre est en force. On crie beaucoup, on brûle des maisons, on coupe des arbres, et les bulletins, rédigés par des intéressés, donnent seuls le compte des morts.

Au fond, ces peuples s'estiment entre eux plus qu'on ne croit, et ne peuvent oublier les liens qui les unissaient jadis. Tourmentés et excités soit par les missionnaires, soit par les moines, soit par les Turcs, soit par les Européens, ils se ménagent à la manière des condottieri d'autrefois, qui livraient de grands combats sans effusion de sang. Les moines prêchent, il faut bien courir aux armes ; les missionnaires anglais déclament et paient, il faut bien se montrer vaillans ; - mais il y a au fond de tout cela doute et découragement. Chacun comprend déjà ce que veulent

quelques puissances de l'Europe, divisées de but et d'intérêts et secondées par l'imprévoyance des Turcs. En suscitant des querelles dans les villages mixtes, on croit avoir prouvé la nécessité d'une entière séparation entre les deux races, autrefois unies et solidaires. Le travail qui se fait en ce moment dans le Liban sous couleur de pacification consiste à opérer l'échange des propriétés qu'ont les Druses dans les cantons chrétiens contre celles qu'ont les chrétiens dans les cantons druses. Alors plus de ces luttes intestines tant de fois exagérées ; seulement on aura deux peuples bien distincts, dont l'un sera placé peut-être sous la protection de l'Autriche, et l'autre sous celle de l'Angleterre. Il serait alors difficile que la France recouvrât l'influence qui, du temps de Louis XIV, s'étendait également sur la race druse et sur la race maronite.

Il ne m'appartient pas de me prononcer sur d'aussi graves intérêts. Je regretterai seulement de n'avoir point pris part dans le Liban à des luttes plus homériques. - Je dus bientôt quitter le prince pour me rendre sur un autre point de la montagne. Cependant la renommée de l'affaire de Bethmérie grandissait sur mon passage ; grace à l'imagination bouillante des moines italiens, ce combat contre des mûriers avait

pris peu à peu les proportions d’une croisade.

GERARD DE NERVAL.

Chapitre 3

Les Druses

A Timothée O'Neil

I. - Le matin et le soir

Que dirons-nous de la jeunesse, ô mon ami ! nous en avons passé les plus vives ardeurs, il ne nous convient plus d'en parler qu'avec modestie, - et cependant à peine l'avons-nous connue, à peine avons-nous compris qu'il fallait en arriver bientôt à chanter pour nous-mêmes l'ode d'Horace : *Eheu fugaces, Posthume* .., si peu de temps après l'avoir expliquée. Ah ! l'étude nous a pris nos plus beaux instans ! - Le grand résultat de tant d'efforts perdus, que de pouvoir, par exemple, comme je l'ai fait ce matin, comprendre le sens d'un chant grec qui résonnait à mes oreilles sortant de la bouche avinée d'un matelot levantin : *Né kalimèra ! né orà kali* ! Tel était le refrain que cet homme jetait avec insouciance au vent des mers, aux flots retentissans qui battaient la grève : « Ce n'est pas bonjour, ce n'est pas bonsoir ! »Voilà le sens que je trouvais à ces paroles, et, dans ce que je pus saisir des autres vers de ce chant populaire, il y avait, je crois, cette pensée :

Le matin n'est plus, le soir pas encore !
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli ;

et le refrain revenait toujours :

Né halimèra, né orà kali !

mais, ajoutait la chanson :

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli !

Triste consolation, que de songer à ces soirs vermeils de la vie et à la nuit qui les suivra ! Nous arriverons bientôt à cette heure solennelle qui n'est plus le matin, qui n'est pas le soir, et rien au monde ne peut faire qu'il en soit autrement. Quel remède y trouveras-tu ?

J'en vois un pour moi : c'est de continuer à vivre sur ce rivage d'Asie où le sort m'a jeté ; il me semble, depuis peu de mois, que j'ai remonté le cercle de mes jours ; je me sens plus jeune en effet, je le suis, je n'ai que vingt ans !

J'ignore pourquoi en Europe on vieillit si vite ; nos plus belles années se passent au collége, loin de la vie réelle, loin du monde agissant, loin des femmes, - et à peine avons-nous eu le temps d'endosser la robe virile, que déjà nous ne sommes plus des jeunes

gens. « La vierge des premières amours »nous accueille d'un ris moqueur, - les belles dames plus usagées rêvent auprès de nous peut-être les vagues soupirs de Chérubin !

C'est un préjugé, n'en doutons pas, et surtout en Europe, où les Chérubins sont si rares. Je ne connais rien de plus gauche, de plus mal fait, de moins gracieux en un mot qu'un Européen de seize ans. Nous reprochons aux très jeunes filles leurs mains rouges, leurs épaules maigres, leurs gestes anguleux, leur voix criarde ; mais que dira-t-on de l'éphèbe aux contours chétifs qui fait chez nous le désespoir des conseils de révision ? Plus tard seulement les membres se modèlent, le galbe se prononce, les muscles et les chairs se jouent avec puissance sur l'appareil osseux de la jeunesse ; l'homme est formé.

En Orient, les enfans sont moins jolis peut-être que chez nous ; ceux des riches sont bouffis, ceux des pauvres sont maigres avec un ventre énorme, - en Égypte surtout ; mais généralement le second âge est beau dans les deux sexes. Les jeunes hommes ont l'air de femmes, et ceux qu'on voit vêtus de longs habits se distinguent à peine de leurs mères et de leurs soeurs ; mais par cela même l'homme n'est séduisant en réa-

lité que quand les années lui ont donné une apparence plus mâle, un caractère de physionomie plus marqué. Un amoureux imberbe n'est point le fait des belles dames de l'Orient, de sorte qu'il y a une foule de chances, pour celui à qui les ans font une barbe majestueuse et bien fournie, d'être le point de mire de tous les yeux ardens qui luisent à travers les trous du *yamack*, ou dont le voile de gaze blanche estompe à peine la noirceur.

Et, songes-y bien, après cette époque où les joues se revêtent d'une épaisse toison, il en arrive une autre où l'embonpoint, faisant le corps plus beau sans doute, le rend souverainement inélégant sous les vêtemens étriqués de l'Europe, avec lesquels l'Antinoüs lui-même aurait l'air d'un épais campagnard. C'est le moment où les robes flottantes, les vestes brodées, les caleçons à vastes plis et les larges ceintures hérissées d'armes des Levantins leur donnent justement l'aspect le plus majestueux. Avançons d'un lustre encore, voici des fils d'argent qui se mêlent à la barbe et qui envahissent la chevelure ; cette dernière même s'éclaircit, et dès-lors l'homme le plus actif, le plus fort, le plus capable encore d'émotion et de tendresse, doit renoncer chez nous à tout espoir de devenir jamais un héros de roman. En Orient,

c'est le bel instant de la vie ; - sous le tarbouch ou le turban, peu importe que la chevelure devienne rare ou grisonnante ; le jeune homme lui-même n'a jamais pu prendre avantage de cette parure naturelle ; - elle est rasée ; il ignore dès le berceau si la nature lui a fait les cheveux plats ou bouclés. Avec la barbe teinte au moyen d'une mixture persane, l'oeil animé d'une légère teinte de bitume, un homme est, jusqu'à soixante ans, sûr de plaire, pour peu qu'il se sente capable d'aimer.

Oui, soyons jeunes en Europe tant que nous le pouvons, mais allons vieillir en Orient, - le pays des hommes dignes de ce nom, la terre des patriarches ! En Europe, où les institutions ont supprimé la force matérielle, la femme est devenue trop forte. Avec toute la puissance de séduction, de ruse, de persévérance et de persuasion que le ciel lui a départie, la femme de nos pays est socialement l'égale de l'homme, - c'est plus qu'il n'en faut pour que ce dernier soit toujours à coup sûr vaincu. J'espère que tu ne m'opposeras pas le tableau du bonheur des ménages parisiens pour me détourner d'un dessein où je fonde mon avenir ; j'ai eu trop de regret déjà d'avoir laissé échapper une occasion pareille au Caire. - Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol

sacré qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères !

Tu ris de cet enthousiasme, qui, je l'avoue, depuis le commencement de mon voyage, a déjà eu plusieurs objets ; - mais songe bien aussi qu'il s'agit d'une résolution grave et que jamais hésitation ne fut plus naturelle. Tu le sais, et c'est ce qui a peut-être donné quelque intérêt jusqu'ici à mes confidences, j'aime à conduire ma vie comme un roman, et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le noeud, l'intérêt, l'action en un mot. Le hasard, si puissant qu'il soit, n'a jamais réuni les élémens d'un sujet passable, et tout au plus en a-t-il disposé la mise en scène ; aussi, laissons-le faire, et tout avorte malgré les plus belles dispositions. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a que deux sortes de dénoûmens, le mariage ou la mort, visons du moins à l'un des deux, - car jusqu'ici mes aventures se sont presque toujours arrêtées à l'exposition : à peine ai-je pu accomplir une pauvre péripétie dans mon existence, en accolant à ma fortune l'aimable esclave que m'a vendue Abd-el-Kerim. Cela n'était pas bien malaisé sans doute ; mais encore fallait-il en avoir l'idée

et surtout en avoir l'argent. J'y ai sacrifié tout l'espoir d'une tournée dans la Palestine qui était marquée sur mon itinéraire, et à laquelle il faut renoncer. Pour les cinq bourses que m'a coûtées cette fille dorée de la Malaisie, j'aurais pu visiter Jérusalem, Bethléem, Nazareth, et la mer Morte et le Jourdain ! Comme le prophète puni de Dieu, je m'arrête aux confins de la terre promise, et à peine puis-je, du haut de la montagne, y jeter un regard désolé. Les gens graves diraient ici qu'on a toujours tort d'agir autrement que tout le monde, et de vouloir faire le Turc quand on n'est qu'un simple Nazaréen d'Europe. Auraient-ils raison ? qui le sait ?

Sans doute je suis imprudent, sans doute je me suis attaché une grosse pierre au cou, sans doute encore j'ai encouru une grave responsabilité morale ; mais ne faut-il pas aussi croire à la fatalité qui règle tout dans cette partie du monde ? C'est elle qui a voulu que l'étoile de la pauvre Zeynèby se rencontrât avec la mienne, que je changeasse, peut-être favorablement, les conditions de sa destinée ! Une imprudence ! vous voilà bien avec vos préjugés d'Europe ! et qui sait si, prenant la route du désert, seul et plus riche de cinq bourses, je n'aurais pas été attaqué, pillé, massacré par une horde de Bédouinss flairant de loin ma ri-

chesse ! Va, - toute chose est bien qui pourrait être pire, - ainsi que l'a reconnu depuis long-temps la sagesse des nations.

Peut-être penses-tu, d'après ces préparations, que j'ai pris la résolution d'épouser l'esclave indienne et de me débarrasser, par un moyen si vulgaire, de mes scrupules de conscience. Tu me sais assez délicat pour ne pas avoir songé un seul instant à la revendre ; je lui ai offert la liberté, - elle n'en a pas voulu, et cela par une raison assez simple ; c'est qu'elle ne saurait qu'en faire ; de plus, je n'y joignais pas l'assaisonnement obligé d'un si beau sacrifice, - à savoir une dotation propre à placer pour toujours la personne affranchie au-dessus du besoin, - car on m'a expliqué que c'était l'usage en pareil cas. Pour te mettre au courant des autres difficultés de ma position, il faut que je te dise d'abord ce qui m'est arrivé depuis mon retour d'une expédition dans la montagne, dont je t'ai envoyé dernièrement le récit.

Je suis revenu pour quelques jours m'établir à l'hôtel de Baptiste en attendant une occasion pour passer par mer à Saïda, l'ancienne Sidon. Le temps était devenu si mauvais, qu'aucune barque n'osait sortir. Pourtant à terre le soleil brille, l'azur implacable du

ciel n'est pas terni d'un seul nuage : on ne se plaint guère que du vent qui soulève çà et là des colonnes de poussière ; mais, sur la mer, tout remue et se balance, les navires ivres entre-croisent leurs mâts et leurs cheminées. Rien n'est plus étonnant à voir que ce désordre au milieu du calme, - cette tempête à sec, cette mer perfide qui ouvre ses noirs abîmes sous de gais rayons de soleil. Il doit être doublement triste de se voir noyé par un si beau temps.

J'ai retrouvé à la table d'hôte le missionnaire anglais dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant ; la tempête ne le contrariait pas moins que moi et l'arrêtait dans le projet du même voyage. La prévision d'être bientôt compagnons de route vint donner à nos relations quelque chose de plus intime, et nous sortîmes ensemble après le déjeuner pour aller voir le beau spectacle de la mer agitée.

En descendant au port, nous rencontrâmes le père Planchet, qui s'arrêta et voulut bien causer quelque temps avec nous. Ce n'est pas un des moindres sujets d'étonnement dans ce pays de contrastes que de voir un jésuite et un missionnaire évangélique s'entretenir avec affabilité. En effet, quelles que soient leurs luttes intimes et détournées, ces pieux adversaires se

rencontrent continuellement à la table des consuls et se font bon visage à défaut de mieux. Du reste, à part l'influence occulte qu'ils peuvent conquérir dans les luttes des montagnards, ils ne risquent plus guère en fait de conversion de se rencontrer sur le même terrain. Les agens catholiques ont renoncé depuis long-temps à convertir les Druses, et ne s'attaquent guère qu'aux Grecs schismatiques, dont les idées ont plus de rapport avec les leurs. Les missionnaires anglais ont, au contraire, à leur service toutes les nuances variées des diverses sectes protestantes, et finissent par trouver des points de rapport extraordinaires entre leur foi et celle des Druses. La question en fin de compte étant d'inscrire le plus de noms possible au livre qui contient l'état de leurs travaux, ils parviennent à prouver aux néophytes qu'au fond les Anglais sont un peu Druses. Cela explique le proverbe de ces derniers : *Ingliz, Durzi sava-sava* ; « les Anglais, les Druses, c'est la même chose. »- Et peut-être de cette façon sont-ce les missionnaires eux-mêmes qui ont l'air de se convertir ?

II. - Une visite à l'école française

Je m'étais empressé, à mon retour de la province de Kesrouan, d'aller à la pension de Mme Carlès, où j'avais placé la pauvre Zeynèby, ne voulant pas l'emmener dans mes excursions. - C'était dans une de ces hautes maisons d'architecture italienne, dont les bâtimens à galerie intérieure encadrent un vaste espace moitié terrasse, moitié cour, sur lequel flotte l'ombre d'un *tendido* rayé. La maison avait servi autrefois de consulat français, et l'on voyait encore sur les frontons des écussons à fleurs de lis, anciennement dorés. Des orangers et des grenadiers, plantés dans des trous ronds pratiqués entre les dalles de la cour, égayaient un peu ce lieu fermé de toutes parts à la nature extérieure. Un pan de ciel bleu dentelé par les frises, que traversaient de temps à autre les colombes de la mosquée voisine, tel était le seul horizon des pauvres écolières. J'entendis dès l'entrée le bourdonnement des leçons récitées, et, montant l'escalier du premier étage, je me trouvai dans l'une des galeries qui précédaient les appartemens. Là, sur une natte des Indes, les petites filles formaient cercle, accroupies à la manière turque autour d'un divan où siégeait Mme Carlès. Les deux plus grandes étaient auprès d'elle, et dans l'une des deux je reconnus l'esclave, qui vint à moi avec de grands éclats de joie.

Mme Carlès se hâta de nous faire passer dans sa chambre, laissant sa place à l'autre *grande* , qui, par un premier mouvement naturel aux femmes du pays, s'était hâtée à ma vue de cacher sa figure avec son livre. Ce n'est donc pas, me disais-je, une chrétienne, car ces dernières se laissent voir sans difficulté dans l'intérieur des maisons. De longues tresses de cheveux blonds entremêlés de cordonnets de soie, des mains blanches aux doigts effilés, avec ces ongles longs qui indiquent la race, étaient tout ce que je pouvais saisir de cette gracieuse apparition. J'y pris à peine garde, au reste ; il me tardait d'apprendre comment l'esclave s'était trouvée de sa position nouvelle. Pauvre fille ! elle pleurait à chaudes larmes en me serrant la main contre son front. J'étais très ému, sans savoir encore si elle avait quelque plainte à me faire, ou si ma longue absence était cause de cette effusion.

Je lui demandai si elle se trouvait bien dans cette maison. Elle se jeta au cou de sa maîtresse en disant que c'était sa mère.

- Elle est bien bonne, me dit Mme Carlès avec son accent provençal, mais elle ne veut rien faire ; elle apprend bien quelques mots avec les petites, c'est tout. Si l'on veut la faire écrire ou lui apprendre à coudre,

elle ne veut pas. Moi je lui ai dit : Je ne peux pas te punir ; quand ton maître reviendra, il verra ce qu'il voudra faire.

Ce que m'apprenait là Mme Carlès me contrariait vivement ; j'avais cru résoudre la question de l'avenir de cette fille en lui faisant apprendre ce qu'il fallait pour qu'elle trouvât plus tard à se placer et à vivre par elle-même ; j'étais dans la position d'un père de famille qui voit ses projets renversés par le mauvais vouloir ou la paresse de son enfant. D'un autre côté, peut-être mes droits n'étaient-ils pas aussi bien fondés que ceux d'un père. Je pris l'air le plus sévère que je pus, et j'eus avec l'esclave l'entretien suivant, favorisé par l'intermédiaire de la maîtresse :

- Et pourquoi ne veux-tu pas apprendre à coudre ?

- Parce que, dès qu'on me verrait travailler comme une servante, on ferait de moi une servante.

- Les femmes des chrétiens, qui sont libres, travaillent sans être des servantes.

- Eh bien ! je n'épouserai pas un chrétien, dit l'esclave ; chez nous, le mari doit donner une servante à sa femme.

J'allais lui répondre qu'étant esclave elle était moins qu'une servante ; mais je me rappelai la distinction qu'elle avait établie déjà entre sa position de *cadine* (dame) et celle des *odaleuk* , destinées aux travaux.

- Pourquoi, repris-je, ne veux-tu pas non plus apprendre à écrire ? On te montrerait ensuite à chanter et à danser : ce n'est plus là le travail d'une servante.

- Non ; mais c'est toute la science d'une *almée* , d'une baladine, et j'aime mieux rester ce que je suis.

On sait quelle est la force des préjugés sur l'esprit des femmes de l'Europe ; mais il faut dire que l'ignorance et l'habitude de moeurs appuyées sur une antique tradition les rendent indestructibles chez les femmes de l'Orient. Elles consentent encore plus facilement à quitter leurs croyances qu'à abandonner des idées où leur amour-propre est intéressé. Aussi Mme Carlès me dit-elle : Soyez tranquille, une fois qu'elle sera devenue chrétienne, elle verra bien que

les femmes de notre religion peuvent travailler sans manquer à leur dignité, et alors elle apprendra ce que nous voudrons. Elle est venue plusieurs fois à la messe au couvent des capucins, et le supérieur a été très édifié de sa dévotion.

- Mais cela ne prouve rien, dis-je ; j'ai vu au Caire des santons et des derviches entrer dans les églises, soit par curiosité, soit pour entendre la musique, et marquer beaucoup de respect et de recueillement.

Il y avait sur la table, auprès de nous, un Nouveau-Testament en français ; j'ouvris machinalement ce livre, et je trouvai en tête un portrait de Jésus-Christ et plus loin un portrait de Marie. Pendant que j'examinais ces gravures, l'esclave vint près de moi et me dit en mettant le doigt sur la première : *Aïssé* ! (Jésus), et sur la seconde : *Myriam* ! (Marie). - Je rapprochai en souriant le livre ouvert de ses lèvres ; mais elle recula avec effroi, en s'écriant : *Mafisch* ! (non pas !)

- Pourquoi recules-tu ? lui dis-je ; n'honorez-vous pas, dans votre religion, *Aïssé* comme un prophète et *Myriam* comme l'une des trois femmes saintes ?

- Oui, dit-elle ; mais il a été écrit : « Tu n'adoreras pas les images. - Vous voyez, dis-je à Mme Carlès, que la conversion n'est pas bien avancée.

- Attendez, attendez encore, me dit Mme Carlès.

III. - L'Akkalé

Je me levai en proie à une grande irrésolution. Je me comparais tout à l'heure à un père, et il est vrai que j'éprouvais un sentiment d'une nature pour ainsi dire *familiale* à l'égard de cette pauvre fille qui n'avait que moi pour appui. Voilà certainement le seul beau côté de l'esclavage tel qu'il est compris en Orient. L'idée de la possession, qui attache si fort aux objets matériels et aussi aux animaux, aurait-elle sur l'esprit une influence moins noble et moins vive en se portant sur des créatures pareilles à nous ? Je ne voudrais pas appliquer cette idée aux malheureux noirs des colonies, et je parle ici seulement des esclaves que possèdent les musulmans, et de qui la position est réglée par la religion et par les moeurs. Je pris la main de la pauvre Zeynèby, et je la regardai avec tant

d’attendrissement, que Mme Carlès se trompa sans doute à ce témoignage.

- Voilà, dit-elle, ce que je lui fais comprendre : vois-tu bien, ma fille, si tu veux devenir chrétienne, ton maître t’épousera peut-être et il t’emmènera dans son pays.

- Oh ! madame Carlès ! m’écriai-je, n’allez pas si vite dans votre système de conversion. Quelle diable d’idée vous avez là !

Je n’avais pas encore songé à cette solution... Oui, sans doute, il est triste, au moment de quitter l’Orient pour l’Europe, de ne savoir trop que faire d’une esclave qu’on a achetée ; mais l’épouser ! ce serait beaucoup trop chrétien. Madame Carlès, vous n’y songez pas ! Cette femme a dix-huit ans déjà, ce qui, pour l’Orient, est assez avancé ; elle n’a plus que dix ans à être belle, après quoi je serai, moi jeune encore, l’époux d’une femme jaune qui a des soleils tatoués sur le front et sur la poitrine, et dans la narine gauche la boutonnière d’un anneau qu’elle y a porté. Songez un peu qu’elle est fort bien en costume levantin, mais qu’elle est affreuse avec les modes de l’Europe. Me voyez-vous entrer dans un salon avec une beauté

qu'on pourrait suspecter de goûts anthropophages! Cela serait fort ridicule et pour elle et pour moi. Non, la conscience n'exige pas cela de moi, et l'affection ne m'en donne pas non plus le conseil. Cette esclave m'est chère sans doute, mais enfin elle a appartenu à d'autres maîtres. L'éducation lui manque, et elle n'a pas la volonté d'apprendre. Comment faire son égale d'une femme, non pas grossière ou sotte, mais certainement illettrée? Comprendra-t-elle plus tard la nécessité de l'étude et du travail? De plus, le dirai-je? j'ai peur qu'il soit impossible qu'une sympathie très grande s'établisse jamais entre deux êtres de races si différentes que les nôtres. - Et pourtant je quitterai cette femme avec peine...

Explique qui pourra ces sentimens irrésolus, ces idées contraires, qui se mêlaient en ce moment-là dans mon cerveau. - Je m'étais levé, comme pressé par l'heure, pour éviter de donner une réponse précise à Mme Carlès, et nous passions de sa chambre dans la galerie, où les jeunes filles continuaient à étudier sous la surveillance de la plus grande. L'esclave alla se jeter au cou de cette dernière, et l'empêcha : ainsi de se cacher la figure, comme elle l'avait fait à mon arrivée. - *Ya makbouba*! c'est mon amie! - s'écria-t-elle. Et la jeune fille, se, laissant voir enfin

d'assez bonne grace, me permit d'admirer des traits où la blancheur européenne s'alliait au dessin pur de ce type aquilin qui, en Asie comme chez nous, a quelque chose de royal. Un air de fierté, tempéré par la grace, répandait sur son visage quelque chose d'intelligent, et son sérieux habituel donnait du prix au sourire qu'elle m'adressa après que je l'eus saluée. Mme Carlès me dit :

- C'est une pauvre fille bien intéressante et dont le père est l'un des cheiks de la montagne. Malheureusement il s'est laissé prendre dernièrement par les Turcs. Il a été assez imprudent pour se hasarder dans Beyrouth à l'époque des troubles, et on l'a mis en prison parce qu'il n'avait pas payé l'impôt depuis 1840. Il ne voulait pas reconnaître les pouvoirs actuels ; c'est pourquoi le séquestre a été mis sur ses biens. Se voyant ainsi captif et abandonné de tous, il a fait venir sa fille, qui ne peut l'aller voir qu'une fois par jour ; le reste du temps elle demeure ici. Je lui apprends l'italien, et elle enseigne aux petites filles l'arabe littérale,... car c'est une savante. Dans sa nation, les femmes d'une certaine naissance peuvent s'instruire et même s'occuper des arts, ce qui chez les musulmans est regardé comme la marque d'une condition inférieure.

- Mais quelle est donc sa raison ? dis-je.

- Elle appartient à la race des Druses, répondit Mme Carlès.

Je la regardai dès-lors avec plus d'attention. Elle vit bien que nous parlions d'elle, et cela parut l'embarrasser un peu. L'esclave s'était à demi couchée à ses côtés sur le divan et jouait avec les longues tresses de sa chevelure. Mme Carlès me dit :

- Elles sont bien ensemble ; c'est comme le jour et la nuit. Cela les amuse de causer toutes deux, parce que les autres sont trop petites. Je dis quelquefois à la vôtre : Si au moins tu prenais modèle sur ton amie, tu apprendrais quelque chose… Mais elle n'est bonne que pour jouer et pour chanter des chansons toute la journée. Que voulez-vous ? quand on les prend si tord, on ne peut plus rien en faire.

Je donnais peu d'attention à ces plaintes de la bonne Mme Carlès, accentuées toujours par sa prononciation provençale. Toute au soin de me montrer qu'elle ne devait pas être accusée du peut de progrès de l'esclave, elle ne voyait pas que j'eusse tenu surtout dans ce moment-là à être informé de ce

qui concernait son autre pensionnaire. Toutefois je n'osais marquer trop clairement ma curiosité ; je sentais qu'il ne fallait pas abuser de la simplicité d'une bonne femme habituée à recevoir des pères de famille, des ecclésiastiques et autres personnes graves, - et qui ne voyait en moi qu'un client également sérieux.

Appuyé sur la rampe de la galerie, l'air pensif et le front baissé, je profitais du temps que me donnait la faconde méridionale de l'excellente institutrice pour admirer le tableau charmant qui était devant mes yeux. L'esclave avait pris la main de l'autre jeune fille et en faisait la comparaison avec la sienne ; avec une gaieté imprévoyante, elle continuait cette pantomime en rapprochant ses tresses noires des cheveux blonds de sa voisine, qui souriait d'un tel enfantillage. Il est clair qu'elle ne croyait pas se nuire par ce parallèle, et ne cherchait qu'une occasion de jouer et de rire avec l'entraînement naïf des Orientaux ; pourtant ce spectacle avait un charme dangereux pour moi : je ne tardai pas à l'éprouver.

- Mais, dis-je à Mme Carlès avec l'air d'une simple curiosité, comment se fait-il que cette pauvre fille druse se trouve dans une école chrétienne ?

- Il n’y a pas à Beyrouth d’institutions selon son culte ; les musulmans n’ont jamais eu d’asiles publics pour les femmes : elle ne pouvait donc séjourner honorablement que dans une maison comme la mienne. Vous savez, du reste, que les Druses ont beaucoup de croyances semblables aux nôtres ils admettent la Bible et les Évangiles, et prient sur les tombeaux de nos saints.

Je ne voulus pas, pour cette fois, questionner plus longuement Mme Carlès. Je sentais que les leçons étaient suspendues par ma visite, et les petites filles paraissaient causer entre elles avec surprise. Il fallait rendre cet asile à sa tranquillité habituelle ; il fallait aussi prendre le temps de réfléchir sur tout un monde d’idées nouvelles qui venait de surgir en moi. Je pris congé de Mme Carlès, et lui promis de revenir la voir le lendemain.

En lisant les pages de ce journal, tu souris, n’est-ce pas ? de mon enthousiasme pour une petite fille arabe rencontrée par hasard sur les bancs d’une classe ; tu ne crois pas aux passions subites, tu me sais même assez éprouvé sur ce point pour n’en concevoir pas si légèrement de nouvelles ; tu fais la part sans doute de l’entraînement, du climat, de la poésie des

lieux, du costume, de toute cette mise en scène des montagnes et de la mer, de ces grandes impressions de souvenir et de localité qui échauffent d'avance l'esprit pour une illusion passagère. Il te semble, non pas que je suis épris, mais que je crois l'être, comme si ce n'était pas la même chose en résultat ! J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des femmes poètes, - pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le coeur, et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort, ou à des sacrifices inouis de temps, de fortune et d'intelligence. Ah ! je crois être amoureux, ah ! je crois être malade, n'est-ce pas ? Mais, si je crois l'être, je le suis !

Je te fais grace de mes émotions ; lis toutes les histoires d'amoureux possibles, depuis le recueil qu'en a fait Plutarque jusqu'à *Werther* , - et si, dans notre siècle, il se rencontre encore de ceux-là, songe bien qu'ils n'en ont que plus de mérite pour avoir triomphé de tous les moyens d'analyse que nous présentent l'expérience et l'observation. Et maintenant échappons aux généralités.

En quittant la maison de Mme Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la soli-

tude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre ! Ce pays qui a ranimé toutes les forces et les inspirations de ma jeunesse ne me devait pas moins sans doute ; j'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant à ce berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle.

Préoccupé de ces pensées, j'ai traversé la ville sans prendre garde au mouvement habituel de la foule. Je cherchais la montagne et l'ombrage, je sentais que l'aiguille de ma destinée avait changé de place tout à coup ; il fallait longuement réfléchir et chercher des moyens de la fixer. Au sortir des portes fortifiées, par le côté opposé à la mer, on trouve des chemins profonds, ombragés de halliers et bordés par les jardins touffus des maisons de campagne ; plus haut, c'est le bois de pins parasols plantés, il y a deux siècles, pour empêcher l'invasion des sables qui menacent le promontoire de Beyrouth. Les troncs rougeâtres de cette plantation régulière, qui s'étend en quinconce sur un espace de plusieurs lieues, semblent les colonnes d'un temple élevé à l'universelle nature, et qui

domine d'un côté la mer et de l'autre le désert, ces deux faces mornes du monde. J'étais déjà venu rêver dans ce lieu sans but défini, sans autre pensée que ces vagues problèmes philosophiques qui s'agitent toujours dans les cerveaux inoccupés en présence de tels spectacles. Désormais j'y apportais une idée féconde ; je n'étais plus seul, mon avenir se dessinait sur le fond lumineux de ce tableau : la femme idéale que chacun poursuit dans ses songes s'était réalisée pour moi ; tout le reste était oublié.

Je n'ose te dire quel vulgaire incident vint me tirer de ces hautes réflexions pendant que je foulais d'un pied superbe le sable rouge du sentier. Un énorme insecte le traversait, en poussant devant lui une boule plus grosse que lui-même : c'était une sorte d'escarbot qui me rappela les scarabées égyptiens, qui portent le monde au-dessus de leur tête. Tu me connais pour superstitieux, et tu penses bien que je tirai un augure quelconque de cette intervention symbolique tracée à travers mon chemin. - Je revins sur mes pas avec la pensée d'un obstacle contre lequel il me faudrait lutter.

Je me suis hâté, dès le lendemain, de retourner chez Mme Carlès. Pour donner un prétexte à cette

visite rapprochée, j'étais allé acheter au bazar des ajustemens de femme, une *mandille* de Brousse, quelques pics de soie ouvragée en torsades et en festons pour garnir une robe, et des guirlandes de petites fleurs artificielles que les Levantines mêlent à leur coiffure. - Lorsque j'apportai tout cela à l'esclave, que Mme Carlès, en me voyant arriver, avait fait entrer chez elle, celle-ci se leva en poussant des cris de joie et s'en alla dans la galerie faire voir ces richesses à son amie. Je l'avais suivie pour la ramener, en m'excusant près de Mme Carlès d'être cause de cette folie ; mais toute la classe s'unissait déjà dans le même sentiment d'admiration, et la jeune fille druse avait jeté sur moi un regard attentif et souriant qui m'allait jusqu'à l'ame. - Que pense-t-elle ? me disais-je ; elle croira sans doute que je suis épris de mon esclave, et que ces ajustemens sont des marques d'affection. Peut-être aussi tout cela est-il un peu brillant pour être porté dans une école ; j'aurais dû choisir des choses plus utiles, par exemple des babouches ; celles de la pauvre Zeynèby ne sont plus d'une entière fraîcheur. Je remarquais même qu'il eût mieux valu lui acheter une robe neuve que des broderies à coudre aux siennes. Ce fut aussi l'observation que fit Mme Carlès, qui s'était unie avec bonhomie au mouvement que cet épisode avait produit dans sa classe :

- Il faudrait une bien belle robe pour des garnitures si brillantes !

- Vois-tu, dit-elle à l'esclave, si tu voulais apprendre à coudre, le *sidi* (seigneur) irait acheter au bazar sept à huit pics de taffetas, et tu pourrais te faire une robe de grande dame. - Mais certainement l'esclave eût préféré la robe toute faite.

Il me sembla que la jeune fille druse jetait un regard assez triste sur ces ornemens, qui n'étaient plus faits pour sa fortune, et qui ne l'étaient guère davantage pour celle que l'esclave pouvait tenir de moi ; - je les avais achetés au hasard, sans trop m'inquiéter des convenances et des possibilités. Il est clair qu'une garniture de dentelle appelle une robe de velours ou de satin ; tel était à peu près l'embarras où je m'étais jeté imprudemment. De plus, je semblais jouer le rôle difficile d'un riche particulier, tout prêt à déployer ce que nous appelons un luxe asiatique, et qui, en Asie, donne l'idée plutôt d'un luxe européen.

Je crus m'apercevoir que cette supposition ne m'était pas en général défavorable. Les femmes sont, hélas ! un peu les mêmes dans tous les pays. Mme Carlès eut peut-être aussi plus de considération pour

moi dès-lors, et voulut bien ne voir qu'une simple curiosité de voyageur dans les questions que je lui fis sur la jeune fille druse. Je n'eus pas de peine non plus à lui faire comprendre que le peu qu'elle m'en avait dit le premier jour avait excité mon intérêt pour l'infortune du père.

- Il ne serait pas impossible, dis-je à l'institutrice, que je fusse de quelque utilité à ces personnes ; je connais un des employés du pacha, de plus vous savez qu'un Européen un peu connu a de l'influence sur les consuls.

- Oh ! oui, faites cela si vous pouvez, me dit Mme Carlès avec sa vivacité provençale ; elle le mérite bien, et son père aussi sans doute. C'est ce qu'ils appellent un *akkal* , un homme saint, un savant, et sa fille, qu'il a instruite, a déjà le même titre parmi les siens, *akkalé-siti* (dame spirituelle).

- Mais ce n'est que son surnom, dis-je ; elle en a un autre encore ?

- Elle s'appelle Salèma ; l'autre nom lui est commun avec toutes les autres femmes qui appartiennent à l'ordre religieux. La pauvre enfant, ajouta

Mme Carlès, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'amener à devenir chrétienne, mais elle dit que sa religion c'est la même chose ; elle croit tout ce que nous croyons, et elle vient à l'église comme les autres.... Eh bien ! que voulez-vous que je vous dise ? ces gens-là sont de même avec les Turcs ; votre esclave, qui est musulmane, me dit qu'elle respecte aussi leurs croyances, de sorte que je finis par ne plus lui en parler. Et pourtant, quand on croit à tout, on ne croit à rien ! Voilà ce que je dis.

IV. -Le cheik druse

Je me hâtai, en quittant la maison, d'aller au palais du pacha, pressé que j'étais de me rendre utile à la jeune akkalé-siti. Je trouvai mon ami l'Arménien à sa place ordinaire, dans le serdar ou salle d'attente, et je lui demandai ce qu'il savait sur la détention d'un chef druse emprisonné pour n'avoir pas payé l'impôt. - Oh ! s'il n'y avait que cela, me dit-il, je doute que l'affaire fût grave, car aucun des cheiks druses n'a payé le miri depuis trois ans. Il faut qu'il s'y joigne quelque méfait particulier. .

Il alla prendre quelques informations près des autres employés, et revint bientôt m'apprendre qu'on accusait le cheik Seïd-Eschrazy d'avoir fait parmi les siens des prédications séditieuses. C'est un homme dangereux dans les temps de troubles, ajouta l'Arménien. Du reste, le pacha de Beyrouth ne peut pas le mettre en liberté ; cela dépend du pacha d'Acre.

- Du pacha d'Acre ! m'écriai-je ; mais c'est le même pour lequel j'ai une lettre, et que j'ai connu personnellement à Paris !

Et je montrai une telle joie de cette circonstance, que l'Arménien me crut fou. Il était loin certes d'en soupçonner le motif.

Rien n'ajoute de force à un amour commençant comme ces circonstances inattendues qui, si peu importantes qu'elles soient, semblent indiquer l'action de la destinée. Fatalité ou providence, il semble que l'on voie paraître sous la trame uniforme de la vie certaine ligne tracée sur un patron invisible, et qui indique une route à suivre sous peine de s'égarer. Aussitôt je m'imagine qu'il était écrit de tout temps que je devais me marier en Syrie ; que le sort avait tellement prévu ce fait immense, qu'il n'avait fallu rien moins

pour l'accomplir que mille circonstances enchaînées bizarrement dans mon existence, et dont sans doute je m'exagérais les rapports.

Par les soins de l'Arménien, j'obtins facilement une permission pour aller visiter la prison d'état située dans un groupe de tours qui fait partie de l'enceinte orientale de la ville. Je m'y rendis avec lui, et, moyennant le *bakchis* donné aux gens de la maison, je pus faire demander au cheik druse s'il lui convenait de me recevoir. La curiosité des Européens est tellement connue et acceptée des gens de ce pays, que cela ne fit aucune difficulté. Je m'attendais à trouver un réduit lugubre, des murailles suintantes, des cachots ; mais il n'y avait rien de semblable dans la partie des prisons qu'il me fit voir. Cette demeure ressemblait parfaitement aux autres maisons de Beyrouth, ce qui n'est pas faire absolument leur éloge ; il n'y avait de plus que des surveillans et des soldats. Le cheik, maître d'un appartement complet, avait la faculté de se promener sur les terrasses. Il nous reçut dans une salle servant de parloir, et fit apporter du café et des pipes par un esclave qui lui appartenait. Quant à lui-même, il s'abstenait de fumer, selon l'usage des akkals. Lorsque nous eûmes pris place et que je pus le considérer avec attention, je m'étonnai de le trouver

si jeune ; il me paraissait à peine plus âgé que moi. Des traits nobles et mâles traduisaient dans un autre sexe la physionomie de sa fille ; le timbre pénétrant de sa voix me frappa fortement par la même raison. J'avais, sans trop de réflexion, désiré cette entrevue, et déjà je me sentais ému et embarrassé plus qu'il ne convenait à un visiteur simplement curieux ; l'accueil simple et confiant du cheik me rassura. J'étais au moment de lui dire à fond ma pensée ; mais les expressions que je cherchais pour cela ne faisaient que m'avertir de la singularité de ma démarche. Je me bornai donc pour cette fois à une conversation de touriste. Il avait vu déjà dans sa prison plusieurs Anglais, et était fait aux interrogations sur sa race et sur lui-même.

Sa position, du reste, le rendait fort patient et assez désireux de conversation et de compagnie. La connaissance que j'avais déjà de l'histoire de son pays me servait surtout à lui prouver que je n'étais guidé que par un motif de science. Sachant combien on avait de peine à faire donner aux Druses des détails sur leur religion, j'employais simplement la formule semi-interrogative : Est-il vrai que ?... et je développais toutes les assertions de Niebuhr, de Volney et de Sacy. Le Druse secouait la tête avec la réserve

prudente, des Orientaux, et me disait simplement : « Comment ? Cela est-il ainsi ?... Les chrétiens sont-ils aussi savans ?... De quelle manière a-t-on pu savoir cela ? »et autres phrases évasives.

Je vis bien qu'il n'y avait pas grand'chose de plus à en tirer pour cette fois. Notre conversation s'était faite en italien, qu'il parlait assez purement. Je lui demandai la permission de le revenir voir poux lui soumettre quelques fragmens d'une histoire du grand émir Fakardin dont je lui dis que je m'occupais. Je supposais que l'amour-propre national le conduirait du moins à rectifier les faits peu favorables à son peuple. Je ne me trompais pas. Il comprit peut-être que, dans une époque où l'Europe a tant d'influence sur la situation des peuples orientaux, il convenait d'abandonner un peu cette prétention à une doctrine secrète qui n'a pu résister à la pénétration de nos savans.

- Songez donc, lui dis-je, que nous possédons dans nos bibliothèques une centaine de vos manuscrits religieux qui tous ont été lus, traduits, commentés.

- Notre Seigneur est grand ! dit-il en soupirant.

Je crois bien qu'il me prit cette fois pour un missionnaire, mais il n'en marqua rien extérieurement, et m'engagea vivement à le revenir voir, puisque j'y trouvais quelque plaisir.

Je ne puis te donner qu'un résumé des entretiens que j'eus avec le cheik druse, et dans lesquels il voulut bien rectifier les idées que je m'étais formées de sa religion d'après des fragmens de livres arabes traduits au hasard et commentés par les savans de l'Europe. Autrefois ces choses étaient secrètes pour les étrangers, et les Druses cachaient leurs livres avec soin dans les lieux les plus retirés de leurs maisons et de leurs temples. C'est pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir, soit contre les Turcs, soit contre les Maronites, qu'on parvint à réunir un grand nombre de ces manuscrits et à se faire une idée de l'ensemble du dogme ; mais il était impossible qu'une religion établie depuis huit siècles n'eût pas produit un fatras de dissertations contradictoires, oeuvres des sectes diverses et des phases successives amenées par le temps. Certains écrivains y ont donc vu un monument des plus compliqués de l'extravagance humaine ; d'autres ont exalté le rapport qui existe entre la religion druse et la doctrine des initiations antiques. On a comparé les Druses successivement aux

pythagoriciens, aux esséniens, aux gnostiques, et il semble aussi que les templiers, les rose-croix et les francs-maçons modernes leur aient emprunté beaucoup d'idées. On ne peut douter que les écrivains des croisades ne les aient confondus souvent avec les Ismaéliens, dont une secte a été cette fameuse association des assassins qui fut un instant la terreur de tous les souverains du monde ; mais ces derniers occupaient le Curdistan, et leur *cheih-el-djebel* , ou vieux de la montagne, n'a aucun rapport avec le *prince de la montagne* du Liban. La religion des Druses a cela de particulier, qu'elle prétend être la dernière révélée au monde. En effet, son messie apparut vers l'an 1000, près de quatre cents ans après Mahomet. Comme le nôtre, il s'incarna dans le corps d'un homme ; mais il ne choisit pas mal son enveloppe et pouvait bien mener l'existence d'un dieu, même sur la terre, puisqu'il n'était rien moins que le commandeur des croyans, le calife d'Égypte et de Syrie, près duquel tous les autres princes de la terre faisaient une bien pauvre figure en ce glorieux an 1000. A l'époque de sa naissance, toutes les planètes se trouvaient réunies dans le signe du cancer, et l'étincelant *Pharouïs* (Saturne) présidait à l'heure où il entra dans le monde. En outre, la nature lui avait tout donné pour soutenir un tel rôle : il avait la face d'un lion, la voix vibrante et pa-

reille au tonnerre, et l'on ne pouvait supporter l'éclat de son oeil d'un bleu sombre. Il semblerait difficile qu'un souverain doué de tous ces avantages ne pût se faire croire sur parole en annonçant qu'il est Dieu. Cependant Hakem ne put trouver dans son propre peuple qu'un petit nombre de sectateurs. En vain fit-il fermer les mosquées, les églises et les synagogues, en vain établit-il des maisons de conférences où des docteurs à ses gages démontraient sa divinité : la conscience populaire repoussait le dieu, tout en respectant le prince. L'héritier puissant des Fatimites obtint moins de pouvoir sur les ames que n'en eut à Jérusalem le fils du charpentier, et à Médine le chamelier Mahomet. L'avenir seulement lui gardait un peuple de croyans fidèles, qui, si peu nombreux qu'il soit, se regarde, ainsi qu'autrefois le peuple hébreu, comme dépositaire de la vraie loi, de la règle éternelle, des arcanes de l'avenir. Dans un temps rapproché, Hakem doit reparaître sous une forme nouvelle et établir partout la supériorité de son peuple, qui succédera en gloire et en puissance aux musulmans et aux chrétiens. L'époque fixée par les livres druses est celle où les chrétiens auront triomphé des musulmans dans tout l'Orient. On voit déjà qu'elle ne peut être éloignée.

Lady Stanhope, qui vivait dans le pays des Druses et qui peu à peu s'était infatuée de leurs idées, avait, comme l'on sait, dans sa cour un cheval tout préparé pour le *Madhi* , qui est ce même personnage apocalyptique, et qu'elle espérait accompagner dans son triomphe. On sait que ce voeu a été déçu. Cependant le cheval futur du Mahdi, qui porte sur le dos une selle naturelle formée par des replis de la peau, existe encore et a été racheté par un des cheiks druses.

Avons-nous le droit de voir dans tout cela des folies ? Au fond, il n'y a pas une religion moderne qui ne présente des conceptions semblables. Disons plus, la croyance des Druses n'est qu'un syncrétisme de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures.

Les Druses ne reconnaissent qu'un seul dieu, qui est Hakem ; seulement ce dieu, comme le Boudda des Indous, s'est manifesté au monde sous plusieurs formes différentes. Il s'est incarné dix fois en différens lieux de la terre : dans l'Inde d'abord, en Perse plus tard, dans l'Iémen, à Tunis et ailleurs encore. C'est ce qu'on appelle les *stations* . Hakem se nomme au ciel *Albar* .

Après lui viennent cinq ministres, émanations directes de la Divinité, dont les noms d'anges sont Gabriel, Michel, Israfil, Azariel et Métatron ; on les appelle symboliquement l'Intelligence, l'Ame, la Parole, le Précédant et le Suivant. Trois autres ministres d'un degré inférieur s'appellent, au figuré, l'Application, l'Ouverture et le Fantôme ; ils ont, en outre, des noms d'hommes qui s'appliquent à leurs incarnations diverses, car eux aussi interviennent de temps en temps dans le grand drame de la vie humaine.

Ainsi, dans le catéchisme druse, le principal ministre, nommé Hamza, qui est le même que Gabriel, est regardé comme ayant paru sept fois ; il se nommait Schatnil à l'époque d'Adam, plus tard Pythagore, David, Schoaïb ; du temps de Jésus, il était le vrai messie et se nommait Éléazar ; du temps de Mahomet, on l'appelait Salman-el-Farési, et enfin, sous le nom d'Hamza, il fut le prophète de Hakem, calife et dieu, et fondateur réel de la religion druse.

Voilà, certes, une croyance où le ciel se préoccupe constamment de l'humanité. Les époques où ces puissances interviennent s'appellent *révolutions* . Chaque fois que la race humaine se fourvoie et tombe trop profondément dans l'oubli de ses devoirs, l'Etre

suprême et ses anges se font hommes, et, par les seuls moyens humains, rétablissent l'ordre dans les choses. C'est toujours au fond l'idée chrétienne avec une intervention plus fréquente de la Divinité, mais l'idée chrétienne sans Jésus, car les Druses supposent que les apôtres ont livré aux Juifs un faux messie, qui s'est dévoué pour cacher l'autre ; le véritable (Hamza), se trouvait au nombre des disciples, sous le nom d'Éléazar, et ne faisait que souffler sa pensée à Jésus, fils de Joseph. Quant aux évangélistes, ils les appellent *les pieds de la sagesse* , et ne font à leurs récits que cette seule variante. Il est vrai qu'elle supprime l'adoration de la croix et la pensée d'un Dieu immolé par les hommes.

Maintenant, par ce système de révélations religieuses qui se succèdent d'époque en époque, les Druses admettent aussi l'idée musulmane, mais sans Mahomet. C'est encore Hamza qui, sous le nom de Salman-el-Farési, a semé cette parole nouvelle. Plus tard, la dernière incarnation de Hakem et d'Hamza est venue coordonner les dogmes divers révélés au monde sept fois depuis Adam, et qui se rapportent aux époques d'Hénoch, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Pythagore, du Christ et de Mahomet.

On voit que toute cette doctrine repose au fond sur une interprétation particulière de la Bible, car il n'est question dans cette chronologie d'aucune divinité des idolâtres, et Pythagore en est le seul personnage qui s'éloigne de la tradition mosaïque. On peut s'expliquer aussi comment cette série de croyances a pu faire passer les Druses tantôt pour Turcs, tantôt pour chrétiens.

Nous avons compté huit personnages célestes qui interviennent dans la foule des hommes, les uns luttant comme le Christ par la parole, les autres par l'épée comme les dieux d'Homère. Il existe nécessairement aussi des anges de ténèbres qui remplissent un rôle tout opposé. Aussi, dans l'histoire du monde qu'écrivent les Druses, voit-on chacune des sept périodes offrir l'intérêt d'une action grandiose où ces éternels ennemis se cherchent sous ce masque humain, et se reconnaissent à leur supériorité ou à leur haine. Ainsi l'esprit du mal sera tour à tour Eblis ou le serpent, Méthouzaël, le roi de la ville des géans, à l'époque du déluge ; Nemrod, du temps d'Abraham ; Pharaon, du temps de Moïse ; plus tard, Antiochus, Hérode et autres monstrueux tyrans, secondés d'acolytes sinistres, qui renaissent aux mêmes époques pour contrarier le règne du Seigneur. Selon quelques

sectes, ce retour est soumis à un cycle millénaire que ramène l'influence de certains astres ; - dans ce cas, on ne compte pas l'époque de Mahomet comme grande révolution périodique ; - le drame mystique qui renouvelle à chaque fois la face du monde est tantôt le paradis perdu, tantôt le déluge, tantôt la fuite d'Égypte, tantôt le règne de Salomon ; la mission du Christ et le règne de Hakem en forment les deux derniers tableaux. A ce point de vue, le Mahdi ne pourrait maintenant reparaître qu'en l'an 2000.

Dans toute cette doctrine, on ne trouve point trace du péché originel ; il n'y a aussi ni paradis pour les justes, ni enfer pour les méchans. La récompense et l'expiation ont lieu sur la terre par le retour des ames dans d'autres corps. La beauté, la richesse, la puissance, sont données aux élus ; les infidèles sont les esclaves, les malades, les souffrans. Une vie pure peut cependant les replacer encore au rang dont ils sont déchus, et faire tomber à leur place l'élu trop fier de sa prospérité. Quant à la transmigration, elle s'opère d'une manière fort simple. Le nombre des hommes est constamment le même sur la terre. A chaque seconde, il en meurt un et il en naît un autre ; l'ame qui fuit est appelée magnétiquement dans le rayon du corps qui se forme, et l'influence des astres règle

providentiellement cet échange de destinées ; mais les hommes n'ont pas, comme les esprits célestes, la conscience de leurs migrations. Les fidèles peuvent cependant, en s'élevant par les neuf degrés de l'initiation, arriver peu à peu à la connaissance de toutes choses et d'eux-mêmes. C'est là le bonheur réservé aux akkals (spirituels), et tous les Druses peuvent s'élever à ce rang par l'étude et par la vertu. Ceux au contraire qui ne font que suivre la loi sans prétendre à la sagesse s'appellent *djahels*, c'est-à-dire ignorans. Ils conservent toujours la chance de s'élever dans une autre vie et d'épurer leurs ames trop attachées à la matière.

Quant aux chrétiens, juifs, mahométans et idolâtres, on comprend bien que leur position est fort inférieure. Cependant il faut dire, à la louange de la religion druse, que c'est la seule peut-être qui ne dévoue pas ses ennemis aux peines éternelles. Lorsque le messie aura reparu, les Druses seront établis dans toutes les royautés, gouvernemens et propriétés de la terre en raison de leurs mérites, et les autres peuples passeront à l'état de valets, d'esclaves et d'ouvriers ; enfin ce sera la plèbe vulgaire. Le cheik m'assurait à ce propos que les chrétiens ne seraient pas les plus maltraités. Espérons donc que les Druses seront bons

maîtres.

Ces détails m'intéressaient tellement, que je voulus connaître enfin la vie de cet illustre Hakem, que les historiens ont peint comme un fou furieux mi-partie de Néron et d'Héliogabale. Je comprenais bien qu'au point de vue des Druses sa conduite devait s'expliquer d'une tout autre manière.

Le bon cheik ne se plaignait pas trop de mes visites fréquentes ; de plus il savait que je pouvais lui être utile auprès du pacha d'Acre. - Il a donc bien voulu me raconter, avec toute la pompe romanesque du génie arabe, cette histoire d'Hakem que je transcris telle à peu près qu'il me l'a dite. En Orient tout devient conte. - Il ne faut pas croire cependant que ceci fasse suite aux *Mille et une nuits* . Les faits sont fondés sur les traditions les plus authentiques.

Histoire du calife Hakem</center

I.

Sur la rive droite du Nil, à quelque distance du port de Fostat, où se trouvent les ruines du vieux Caire, non loin de la montagne du Mokattam, qui domine la ville nouvelle, il y avait quelque temps après l'an 1000 des chrétiens, qui se rapporte au IVe siècle de l'hégire musulmane, un petit village habité en grande partie par des gens de la secte des sabéens.

Des dernières maisons qui bordent le fleuve, on jouit d'une vue charmante ; le Nil enveloppe de ses flots caressans l'île de Rodda, qu'il a l'air de soutenir comme une corbeille de fleurs qu'un esclave porterait dans ses bras. Sur l'autre rive, on aperçoit Gizeh, et le soir, lorsque le soleil vient de disparaître, les pyramides déchirent de leurs triangles gigantesques la bande de brume violette du couchant. Les têtes des palmiers-doums, des sycomores et des figuiers de Pharaon se détachent en noir de ce fond clair. Des troupeaux de buffles que semble garder de loin le sphinx, allongé dans la plaine comme un chien en arrêt, descendent par longues files à l'abreuvoir, et les lumières des pêcheurs piquent d'étoiles d'or l'ombre opaque des berges.

Au village des sabéens, l'endroit où l'on jouissait le mieux de cette perspective était un *okel* aux blanches murailles, ombragé d'un immense caroubier, dont la terrasse avait le pied dans l'eau, et dont toutes les nuits les bateliers qui descendaient ou remontaient le Nil pouvaient voir trembloter les veilleuses.

A travers les baies des arcades, un curieux placé. dans une cange au milieu du fleuve aurait aisément discerné dans l'intérieur de l'okel les voyageurs et les habitués assis devant de petites tables sur des cages de bois de palmier ou des divans recouverts de nattes, et se fût assurément étonné de leur aspect étrange. Leurs gestes extravagans suivis d'une immobilité stupide, les rires insensés, les cris inarticulés qui s'échappaient par instans de leur poitrine, lui eussent fait deviner une de ces maisons où, bravant les défenses, les infidèles vont s'enivrer de vin, de *bouza* (bière) ou de hachich.

Un soir, une barque dirigée avec la certitude que donne la connaissance des lieux vint aborder dans l'ombre de la terrasse, au pied d'un escalier dont l'eau baisait les premières marches, et il s'en élança un jeune homme de bonne mine, qui semblait un pêcheur, et qui, montant les degrés d'un pas ferme et

rapide, s’assit dans l’angle de la salle à une place qui paraissait la sienne. Personne ne fit attention à sa venue : c’était évidemment un habitué.

Au même moment, par la porte opposée, c’est-à-dire du côté de terre, entrait un homme vêtu d’une tunique de laine noire, portant, contre la coutume, de longs cheveux sous un *takieh* (bonnet blanc).

Son apparition inopinée causa quelque surprise. Il s’assit dans un coin à l’ombre, et, l’ivresse générale reprenant le dessus, personne bientôt ne fit attention à lui. Quoique ses vêtemens fussent misérables, le nouveau-venu ne portait pas sur sa figure l’humilité inquiète de la misère. Ses traits, fermement dessinés, rappelaient les lignes sévères du masque léonin. Ses yeux, d’un bleu sombre comme celui du saphir, avaient une puissance indéfinissable ; ils effrayaient et charmaient à la fois.

Yousouf, c’était le nom du jeune homme amené par la cange, se sentit tout de suite au coeur une sympathie secrète pour l’inconnu dont il avait remarqué la présence inaccoutumée. N’ayant pas

encore pris part à l’orgie, il se rapprocha du divan sur lequel s’était accroupi l’étranger.

- Frère, dit Yousouf, tu parais fatigué ; sans doute tu viens de loin ? Veux-tu prendre quelque rafraîchissement ?

- En effet, ma route a été longue, répondit l’étranger. Je suis entré dans cet okel pour me reposer ; mais que pourrais-je boire ici, où l’on ne sert que des breuvages défendus ?

- Vous autres musulmans, vous n’osez mouiller vos lèvres que d’eau pure ; mais nous, qui sommes de la secte des sabéens, nous pouvons, sans offenser notre loi, nous désaltérer du généreux sang de la vigne ou de la blonde liqueur de l’orge.

- Je ne vois pourtant devant toi aucune boisson fermentée ?

- Oh ! il y a long-temps que j’ai dédaigné leur ivresse grossière, dit Yousouf en faisant signe à un noir qui posa sur la table deux petites tasses de verre entourées de filigrane d’argent et une boîte remplie d’une pâte verdâtre où trempait une spatule d’ivoire.

- Cette boîte contient le paradis promis par le prophète à ses croyans, et, si tu n'étais pas si scrupuleux, je te mettrais dans une heure aux bras des houris sans te faire passer sur le pont d'Alsirat, continua en riant Yousouf.

- Mais cette pâte est du hachich, si je ne me trompe, répondit l'étranger en repoussant la tasse dans laquelle Yousouf avait déjà déposé une portion de la fantastique mixture, et le hachich est prohibé.

- Tout ce qui est agréable est défendu, dit Yousouf en avalant une première cuillerée.

L'étranger fixa sur lui ses prunelles d'un azur sombre, la peau de son front se contracta avec des plis si violens, que sa chevelure en suivait les ondulations ; un moment on eût dit qu'il voulait s'élancer sur l'insouciant jeune homme et le mettre en pièces ; mais il se contint, ses traits se détendirent, et, changeant subitement d'avis, il allongea la main, prit la tasse, et se mit à déguster lentement la pâte verte.

Au bout de quelques minutes, les effets du hachich commençaient à se faire sentir sur Yousouf

et sur l’étranger ; une douce langueur se répandait dans tous leurs membres, un vague sourire voltigeait sur leurs lèvres. Quoiqu’ils eussent à peine passé une demi-heure l’un près de l’autre, il leur semblait se connaître depuis mille ans. La drogue agissant avec plus de force sur eux, ils commencèrent à rire, à s’agiter et à parler avec une volubilité extrême, l’étranger surtout, qui, strict observateur des défenses, n’avait jamais goûté de cette préparation et en ressentait vivement les effets. Il paraissait en proie à une exaltation extraordinaire ; des essaims de pensées nouvelles, inouies, inconcevables, traversaient son ame en tourbillons de feu, ses yeux étincelaient comme éclairés intérieurement par le reflet d’un monde inconnu, une dignité surhumaine relevait son maintien, puis la vision s’éteignait, et il se laissait aller mollement sur les carreaux à toutes les béatitudes du kief.

- Eh bien ! compagnon, dit Yousouf, saisissant cette intermittence dans l’ivresse de l’inconnu, que te semble de cette honnête confiture aux pistaches ? Anathématiseras-tu toujours les braves gens qui se réunissent tranquillement dans une salle basse pour être heureux à leur manière ?

- Le hachich rend pareil à Dieu, répondit l’étranger d’une voix lente et profonde.

- Oui, répliqua Yousouf avec enthousiasme ; les buveurs d’eau ne connaissent que l’apparence grossière et matérielle des choses. L’ivresse, en troublant les yeux du corps, éclaircit ceux de l’ame ; l’esprit, dégagé du corps, son pesant geôlier, s’enfuit comme un prisonnier dont le gardien s’est endormi, laissant la clé à la porte du cachot. Il erre joyeux et libre dans l’espace et la lumière, causant familièrement avec les génies qu’il rencontre et qui l’éblouissent de révélations soudaines et charmantes. Il traverse d’un coup d’aile facile des atmosphères de bonheur indicible et dans l’espace d’une minute qui semble éternelle, tant ces sensations s’y succèdent avec rapidité. Moi, j’ai un rêve qui reparaît sans cesse toujours le même et toujours varié : lorsque je me retire dans ma cange, chancelant sous la splendeur de mes visions, fermant la paupière à ce ruissellement perpétuel d’hyacinthes, d’escarboucles, d’émeraudes, de rubis, qui forment le fond sur lequel le hachich dessine des fantaisies merveilleuses, comme au sein de l’infini j’aperçois une figure céleste plus belle que toutes les créations des poètes, qui me sourit avec une

pénétrante douceur, et qui descend des cieux pour venir jusqu'à moi. Est-ce un ange, une péri ? Je ne sais. Elle s'assied à mes côtés dans la barque, dont le bois grossier se change aussitôt en nacre de perle et flotte sur une rivière d'argent, poussée par une brise chargée de parfums.

- Heureuse et singulière vision ! murmura l'étranger en balançant la tête.

- Ce n'est pas là tout, continua Yousouf. Une nuit, j'avais pris une dose moins forte ; je me réveillai de mon ivresse, lorsque ma cange passait à la pointe de l'île de Rodda. Une femme semblable à celle de mon rêve penchait sur moi des yeux qui, pour être humains, n'en avaient pas moins un éclat céleste ; son voile entr'ouvert laissait flamboyer aux rayons de la lune une veste raide de pierreries. Ma main rencontra la sienne ; sa peau douce, onctueuse et fraîche comme un pétale de fleur, ses bagues, dont les ciselures m'effleurèrent, me convainquirent de la réalité.

- Près de l'île de Rodda, se dit l'étranger d'un air méditatif.

- Je n’avais pas rêvé, poursuivit Yousouf sans prendre garde à la remarque de son confident improvisé ; le hachich n’avait fait que développer un souvenir enfoui au plus profond de mon âme, car ce visage divin m’était connu. Par exemple, où l’avais-je vu déjà ? dans quel monde nous étions-nous rencontrés ? quelle existence antérieure nous avait mis en rapport ? C’est ce que je ne saurais dire ; mais ce rapprochement si étrange, cette aventure si bizarre ne me causait aucune surprise : il me paraissait tout naturel que cette femme, qui réalisait si complètement mon idéal, se trouvât là dans ma cange, au milieu du Nil, comme si elle se fût élancée du calice d’une de ces larges fleurs qui montent à la surface des eaux. Sans lui demander aucune explication, je me jetai à ses pieds, et, comme à la péri de mon rêve, je lui adressai tout ce que l’amour dans son exaltation peut imaginer de plus brûlant et de plus sublime ; il me venait des paroles d’une signification immense, des expressions qui renfermaient des univers de pensées, des phrases mystérieuses où vibrait l’écho des mondes disparus. Mon ame se grandissait dans le passé et dans l’avenir ; l’amour que j’exprimais, j’avais la conviction de l’avoir ressenti de toute éternité.

A mesure que je parlais, je voyais ses grands yeux s’allumer et lancer des effluves ; ses mains transparentes s’étendaient vers moi s’effilant en rayons de lumière. Je me sentais enveloppé d’un réseau de flamme et Je retombais malgré moi de la veille dans le rêve. Quand je pus secouer l’invincible et délicieuse torpeur qui liait mes membres, j’étais sur la rive opposée à Gizeh, adossé à un palmier, et mon noir dormait tranquillement à côté de la cange qu’il avait tirée sur le sable. Une lueur rose frangeait l’horizon ; le jour allait paraître.

- Voilà un amour qui ne ressemble guère aux amours terrestres, dit l’étranger sans faire la moindre objection aux impossibilités du récit d’Yousouf, car le hachich rend facilement crédule aux prodiges.

- Cette histoire incroyable, je ne l’ai jamais dite à personne ; pourquoi te l’ai-je confiée à toi que je n’ai jamais vu ? Il me parait difficile de l’expliquer. Un attrait mystérieux m’entraîne vers toi. Quand tu as pénétré dans cette salle, une voix a crié au fond de mon ame : « Le voilà donc enfin. »Ta venue a calmé une inquiétude secrète qui ne me laissait aucun repos. Tu es celui que j’attendais sans le savoir. Mes

pensées s'élancent au-devant de toi, et j'ai dû te raconter tous les mystères de mon coeur.

- Ce que tu éprouves, répondit l'étranger, je le sens aussi, et je vais te dire ce que je n'ai pas même osé m'avouer jusqu'ici. Tu as une passion impossible, moi j'ai une passion monstrueuse ; tu aimes une péri, moi j'aime... ma soeur ! et cependant, chose étrange, je ne puis éprouver aucun remords de ce penchant illégitime ; j'ai beau me condamner, je suis absous par un pouvoir mystérieux que je sens en moi. Mon amour n'a rien des impuretés terrestres. Ce n'est pas la volupté qui me pousse vers ma soeur, bien qu'elle égale en beauté le fantôme de mes visions ; c'est un attrait indéfinissable, une affection profonde comme la mer, vaste comme le ciel, et telle que pourrait l'éprouver un dieu. L'idée que ma soeur pourrait s'unir à un homme m'inspire le dégoût et l'horreur comme un sacrilège ; il y a chez elle quelque chose de céleste que je devine à travers les voiles de la chair. Malgré le nom dont la terre la nomme, c'est l'épouse de mon ame divine, la vierge qui me fut destinée dès les premiers jours de la création ; par instans je crois ressaisir à travers les âges et les ténèbres des apparences de notre filiation secrète. Des scènes qui se passaient avant

l’apparition des hommes sur la terre me reviennent en mémoire, et je me vois sous les rameaux d’or de l’Éden assis auprès d’elle et servi par les esprits obéissans. En m’unissant à une autre femme, je craindrais de prostituer et de dissiper l’ame du monde qui palpite en moi. Par la concentration de nos sangs divins, je voudrais obtenir une race immortelle, un dieu définitif, plus puissant que tous ceux qui se sont manifestés jusqu’à présent sous divers noms et diverses apparences !

Pendant qu’Yousouf et l’étranger échangaient ces confidences bizarres, les habitués de l’okel, agités par l’ivresse, se livraient à des contorsions extravagantes, à des rires insensés, à des pamoisons extatiques, à des danses convulsives ; mais peu à peu, la force du chanvre s’étant dissipée, le calme leur était revenu, et ils gisaient le long des divans dans l’état de prostration qui suit ordinairement ces excès.

Un homme à mine patriarcale, dont la barbe inondait la robe traînante, entra dans l’okel et s’avança jusqu’au milieu de la salle.

- Mes frères, levez-vous, dit-il d'une voix sonore ; je viens d'observer le ciel ; l'heure est favorable pour sacrifier devant le sphinx le coq blanc en l'honneur d'Hermès et d'Agathodoemon.

Les sabéens se dressèrent sur leurs pieds, et parurent se disposer à suivre leur prêtre ; mais l'étranger, en entendant cette proposition, changea deux ou trois fois de couleur : le bleu de ses yeux devint noir, des plis terribles sillonnèrent sa face, et il s'échappa de sa poitrine un rugissement sourd qui fit retourner l'assemblée d'effroi, comme si un lion véritable fût tombé au milieu de l'okel.

- Impies ! blasphémateurs ! brutes immondes ! adorateurs d'idoles ! s'écria-t-il d'une voix retentissante comme un tonnerre.

A cette explosion de colère succéda dans l'assemblée un mouvement de stupeur. L'inconnu avait un tel air d'autorité et soulevait les plis de son sayon par des gestes si fiers, que nul n'osa répondre à ses injures.

Le vieillard s'approcha et lui dit : Quel mal trouves-tu, frère, à sacrifier un coq suivant les rites

aux bons génies Hermès et Agathodoemon ?

L’étranger grinça des dents d’une manière formidable.

- Si tu ne partages pas la croyance des sabéens, qu’es-tu venu faire ici ? Es-tu sectateur de Jésus ou de Mahomet ?

- Mahomet et Jésus sont des imposteurs ! s’écria l’inconnu avec une puissance de blasphème incroyable.

- Sans doute tu suis la religion des Parsis, tu vénères le feu…

- Fantômes, dérisions, mensonges que tout cela ! interrompit l’homme au sayon noir avec un redoublement d’indignation.

-Alors qui adores-tu ?

- Il me demande qui j’adore !… Je n’adore personne, puisque je suis Dieu moi-même ! le seul, le vrai, l’unique Dieu, dont les autres ne sont que les ombres.

A cette assertion inconcevable, inouie, folle, les sabéens se jetèrent sur le blasphémateur, à qui ils eussent fait un mauvais parti, si Yousouf, le couvrant de son corps, ne l'eût entraîné à reculons jusqu'à la terrasse que baignait le Nil, quoiqu'il se débattît et criât comme un forcené. Ensuite, d'un coup de pied vigoureux donné au rivage, Yousouf lança la barque au milieu du fleuve. Quand ils eurent pris le courant :
- Où faudra-t-il que je te conduise ? dit Yousouf à son ami.

- Là-bas dans l'île de Rodda, où tu vois briller ces lumières, répondit l'étranger, dont l'air de la nuit avait calmé l'exaltation.

En quelques coups de rames, il atteignit la rive, et l'homme au sayon noir, avant de sauter à terre, dit à son sauveur en lui offrant un anneau d'un travail ancien qu'il tira de son doigt : « En quelque lieu que tu me rencontres, tu n'as qu'à me présenter cette bague, et je ferai ce que tu voudras. »Puis il s'éloigna et disparut sous les arbres qui bordent le fleuve. Pour rattraper le temps perdu, Yousouf, qui voulait assister au sacrifice du coq, se mit à couper l'eau du Nil avec un redoublement d'énergie.

II.

Quelques jours après, le calife sortit comme à l'ordinaire de son palais pour se rendre à l'observatoire du Mokattam. Tout le monde était accoutumé à le voir sortir ainsi, de temps en temps, monté sur un âne et accompagné d'un seul esclave qui était muet. On supposait qu'il passait la nuit à contempler les astres, car on le voyait revenir au point du jour dans le même équipage, et cela étonnait d'autant moins ses serviteurs, que son père, Aziz-Billah, et son grand-père, Moëzzeldin, le fondateur du Caire, avaient fait ainsi, étant fort versés tous deux dans les sciences cabalistiques ; mais le calife Hakem, après avoir observé la disposition des astres et compris qu'aucun danger ne le menaçait immédiatement, quittait ses habits ordinaires, prenait ceux de l'esclave, qui restait à l'attendre dans la tour, et, s'étant un peu noirci la figure de manière à déguiser ses traits, il descendait dans la ville pour se mêler au peuple et apprendre des secrets dont plus tard il faisait son profit comme souverain. C'est sous un pareil déguisement qu'il s'était introduit naguère dans l'okel des sabéens.

Cette fois-là, Hakem descendit vers la place de Roumelieh, le lieu du Caire où la population forme les groupes les plus animés : on se rassemblait dans des boutiques et sous des arbres pour écouter ou réciter des contes et des poèmes, en consommant des boissons sucrées, des limonades et des fruits confits. Des jongleurs, des almées et des montreurs d'animaux attiraient ordinairement autour d'eux une foule empressée de se distraire après les travaux de la journée ; mais, ce soir-là, tout était changé, le peuple présentait l'aspect d'une mer orageuse avec ses houles et ses brisans. Des voix sinistres couvraient çà et là le tumulte, et des discours pleins d'amertume retentissaient de toutes parts. Le calife écouta, et entendit partout cette exclamation : Les greniers publics sont vides !

En effet, depuis quelque temps, une disette très forte inquiétait la population ; l'espérance de voir arriver bientôt les blés de la Haute-Égypte avait calmé momentanément les craintes : chacun ménageait ses ressources de son mieux ; pourtant, ce jour-là, la caravane de Syrie étant arrivée très nombreuse, il était devenu presque impossible de trouver à se nourrir, et une grande foule excitée par les étrangers s'était portée aux greniers publics du

vieux Caire, ressource suprême des plus grandes famines. Le dixième de chaque récolte est entassé là, dans d'immenses enclos formés de hauts murs et construits jadis par Amrou. Sur l'ordre du conquérant de l'Égypte, ces greniers furent laissés sans toiture, afin que les oiseaux du ciel pussent y prélever leur part. On avait respecté depuis cette disposition pieuse, qui ne laissait perdre d'ordinaire qu'une faible partie de la réserve, et semblait porter bonheur à la ville ; mais, ce jour-là, quand le peuple en fureur demanda qu'il lui fût livré des grains, les employés répondirent qu'il était venu des bandes d'oiseaux qui avaient tout dévoré. A cette réponse, le peuple s'était cru menacé des plus grands maux, et depuis ce moment la consternation régnait partout.

- Comment, se disait Hakem, n'ai-je rien su de ces choses ? Est-il possible qu'un prodige pareil se soit accompli ? J'en aurais vu l'annonce dans les astres ; rien n'est dérangé non plus dans le *pentacle* que j'ai tracé.

Il se livrait à cette méditation, quand un vieillard, qui portait le costume des Syriens, s'approcha de lui et dit : -Pourquoi ne leur donnes-tu pas du pain, seigneur ?

Hakem leva la tête avec étonnement, fixa son oeil de lion sur l'étranger et crut que cet homme l'avait reconnu sous son déguisement.

Cet homme était aveugle.

- Es-tu fou, dit Hakem, de t'adresser avec ces paroles à quelqu'un que tu ne vois pas et dont tu n'as entendu que les pas dans la poussière !

- Tous les hommes, dit le vieillard, sont aveugles vis-à-vis de Dieu.

- C'est donc à Dieu que tu t'adresses ?

- C'est à toi, seigneur.

Hakem réfléchit un instant, et sa pensée tourbillonna de nouveau comme dans l'ivresse du hachich.

- Sauve-les, dit le vieillard, car toi seul es la puissance, toi seul es la vie, toi seul es la volonté.

- Crois-tu donc que je puisse créer du blé ici, sur l’heure ? répondit Hakem en proie à une pensée indéfinie.

- Le soleil ne peut luire à travers le nuage, il le dissipe lentement. Le nuage qui te voile en ce moment, c’est le corps où tu as daigné descendre, et qui ne peut agir qu’avec les forces de l’homme. Chaque être subit la loi des choses ordonnées par Dieu. Dieu seul n’obéit qu’à la loi qu’il s’est faite lui-même. Le monde, qu’il a formé par un art cabalistique, se dissoudrait à l’instant, s’il manquait à sa propre volonté.

- Je vois bien, dit le calife avec un effort de raison, que tu n’es qu’un mendiant ; tu as reconnu qui je suis sous ce déguisement, mais ta flatterie est grossière. Voici une bourse de sequins ; laisse-moi.

- J’ignore quelle est ta condition, seigneur, car je ne vois qu’avec les yeux de l’ame. Quant à de l’or, je suis versé dans l’alchimie et je sais en faire quand j’en ai besoin ; je donne cette bourse à ton peuple. Le pain est cher, mais, dans cette bonne ville du Caire, avec de l’or on a de tout.

- C’est quelque nécroman, se dit Hakem.

Cependant la foule ramassait les pièces semées à terre par le vieillard syrien et se précipitait au four du boulanger le plus voisin. On ne donnait ce jour-là qu’une ocque (trois livres) de pain pour chaque sequin d’or.

- Ah ! c’est comme cela ; dit Hakem ; je comprends ! Ce vieillard, qui vient du pays de la sagesse, m’a reconnu et m’a parlé par allégories. Le calife est l’image de Dieu ; ainsi que Dieu je dois punir.

Il se dirigea vers la citadelle, où il trouva le chef du guet, Abou-Arous, qui était dans la confidence de ses déguisemens. Il se fit suivre de cet officier et de son bourreau, comme il avait déjà fait en plusieurs circonstances, aimant assez, comme la plupart des princes orientaux, cette sorte de justice expéditive, puis il les ramena vers la maison du boulanger qui avait vendu le pain au poids de l’or. - Voici un voleur, dit-il au chef du guet.

- Il faut donc, dit celui-ci, lui clouer l’oreille au volet de sa boutique ?

- Oui, dit le calife, après avoir coupé la tête toutefois.

Le peuple, qui ne s'attendait pas à pareille fête, fit cercle avec joie dans la rue, taudis que le boulanger protestait en vain de son innocence. Le calife, enveloppé dans un *machlah* noir qu'il avait pris à la citadelle, semblait exercer les fonctions d'un simple cadi.

Le boulanger était à genoux et tendait le cou en recommandant son ame aux anges Monkir et Nekir. A cet instant, un jeune homme fendit la foule et s'élança vers Hakem en lui montrant un anneau d'argent constellé.- C'était Yousouf le sabéen.

- Accordez-moi, s'écria-t-il, la grace de cet homme.

Hakem se rappela sa promesse et reconnut son ami des bords du Nil. Il fit un signe ; le bourreau s'éloigna du boulanger, qui se releva joyeusement. Hakem, entendant les murmures du peuple désappointé, dit quelques mots à l'oreille du chef du guet, qui s'écria à haute voix :

- Le glaive est suspendu jusqu'à demain à pareille heure. Alors il faudra que chaque boulanger fournisse le pain à raison de dix ocques pour un sequin.

- Je comprenais bien l'autre jour, dit le sabéen à Hakem, que vous étiez un homme de justice, en voyant votre colère contre les boissons défendues ; aussi cette bague me donne un droit dont j'userai de temps en temps.

- Mon frère, vous avez dit vrai, répondit le calife en l'embrassant. Maintenant ma soirée est finie ; allons faire une petite débauche de hachich à l'okel des sabéens.

III.

A son entrée dans la maison, Yousouf prit à part le chef de l'okel et le pria d'excuser son ami de la conduite qu'il avait tenue quelques jours auparavant. Chacun, dit-il, a son idée fixe dans l'ivresse ; la sienne alors est d'être Dieu ! Cette

explication fut transmise aux habitués, qui s'en montrèrent satisfaits.

Les deux amis s'assirent au même endroit que la veille ; le négrillon leur apporta la boite qui contenait la pâte enivrante, et ils en prirent chacun une dose, qui ne tarda pas à produire son effet ; mais le calife, au lieu de s'abandonner aux fantaisies de l'hallucination et de se répandre en conversations extravagantes, se leva, comme poussé par le bras de fer d'une idée fixe : une résolution immuable était écrite sur ses grands traits fermement sculptés, et, d'un ton de voix ; d'une autorité irrésistible, il dit à Yousouf :

- Frère, il faut prendre ta cange et me conduire à l'endroit où tu m'as déposé hier à l'île de Rodda, près des terrasses du jardin.

A cet ordre inopiné, Yousouf sentit errer sur ses lèvres quelques représentations qu'il lui fut impossible de formuler, bien qu'il lui parût bizarre de quitter l'okel précisément lorsque les béatitudes du hachich réclamaient le repos et les divans pour se développer à leur aise ; mais une telle puissance de volonté éclatait dans les yeux du calife, que le jeune

homme descendit silencieusement à sa cange. Hakem s'assit à l'extrémité, près de la proue, et Yousouf se courba sur les rames. Le calife, qui, pendant ce court trajet, avait donné les signes de la plus violente exaltation, sauta à terre sans attendre que la barque se fût rangée au bord, et congédia son ami d'un geste royal et majestueux. Yousouf retourna à l'okel, et le prince prit le chemin du palais.

Il rentra par une poterne dont il toucha le ressort secret, et se trouva bientôt, après avoir franchi quelques corridors obscurs, au milieu de ses appartemens, où son apparition surprit ses gens, habitués à ne le voir revenir qu'aux premières lueurs du jour. Sa physionomie illuminée de rayons, sa démarche à la fois incertaine et raide, ses gestes étranges, inspirèrent une vague terreur aux eunuques ; ils imaginaient qu'il allait se passer au palais quelque chose d'extraordinaire, et, se tenant debout contre les murailles, la tête basse et les bras croisés, ils attendirent l'événement dans une respectueuse anxiété. On savait les justices d'Hakem promptes, terribles et sans motif apparent. Chacun tremblait, car nul ne se sentait pur.

Hakem cependant ne fit tomber aucune tête. Une pensée plus grave l'occupait tout entier ; négligeant ces petits détails de police, il se dirigea vers l'appartement de sa soeur, la princesse Sétalmulc, action contraire à toutes les idées musulmanes, et, soulevant la portière, il pénétra dans la première salle, au grand effroi des eunuques et des femmes de la princesse, qui se voilèrent précipitamment le visage.

Sétalmulc, - ce nom veut dire la dame du royaume, - était assise au fond d'une pièce retirée, sur une pile de carreaux qui garnissaient une alcôve pratiquée dans l'épaisseur de la muraille ; l'intérieur de cette salle éblouissait par sa magnificence. La voûte, travaillée en petits dômes, offrait l'apparence d'un gâteau de miel ou d'une grotte à stalactites par la complication ingénieuse et savante de ses ornemens, où le rouge, le vert, l'azur et l'or mêlaient leurs teintes éclatantes. Des mosaïques de verre revêtaient, les murs à hauteur d'homme de leurs plaques splendides ; des arcades évidées en coeur retombaient avec grace sur les chapiteaux évasés en forme de turban que supportaient des colonnettes de marbre. Le long des corniches, sur les jambages des portes, sur les cadres des fenêtres couraient des

inscriptions en écriture karmatique dont les caractères élégans se mêlaient à des fleurs, à des feuillages et à des enroulemens d'arabesques. Au milieu de la salle ; une fontaine d'albâtre recevait dans sa vasque sculptée un jet d'eau dont la fusée de cristal montait jusqu'à la voûte et retombait en pluie fine avec un grésillement argentin.

A la rumeur causée par l'entrée d'Hakem, Sétalmulc, inquiète, se leva et fit quelques pas vers la porte. Sa taille majestueuse parut ainsi avec tous ses avantages, car la soeur du calife était la plus belle princesse du monde : des sourcils d'un noir velouté surmontaient, de leurs arcs d'une régularité parfaite, des yeux qui faisaient baisser le regard comme si l'on eût contemplé le soleil ; son nez fin et d'une courbe légèrement aquiline indiquait la royauté de sa race, et dans sa pâleur dorée, relevée aux joues de deux petits nuages de fard, sa bouche d'une pourpre éblouissante éclatait comme une grenade pleine de perles.

Le costume de Sétalmulc était d'une richesse inouie : une corne de métal, recouverte de diamans, soutenait son voile de gaze mouchetée de paillons ; sa robe, mi-partie de velours vert et de velours

incarnadin, disparaissait presque sous les inextricables ramages des broderies. Il se formait aux manches, aux coudes, à la poitrine, des foyers de lumière d'un éclat prodigieux, où l'or et l'argent croisaient leurs étincelles ; la ceinture, formée de plaques d'or travaillé à jour et constellée d'énormes boutons de rubis, glissait par son poids autour d'une taille souple et majestueuse, et s'arrêtait retenue par l'opulent contour des hanches. Ainsi vêtue, Sétalmulc faisait l'effet d'une de ces reines des empires disparus qui avaient des dieux pour ancêtres.

La portière s'ouvrit violemment, et Hakem parut sur le seuil. A la vue de son frère, Sétalmulc ne put retenir un cri de surprise qui ne s'adressait pas tant à l'action insolite qu'à l'aspect étrange du calife. En effet, Hakem semblait n'être pas animé par la vie terrestre. Son teint pâle reflétait la lumière d'un autre monde ; c'était bien la forme du calife, mais éclairée d'un autre esprit et d'une autre ame. Ses gestes étaient des gestes de fantôme, et il avait l'air de son propre spectre. Il s'avança vers Sétalmulc plutôt porté par la volonté que par des mouvemens humains, et, quand il fut près d'elle, il l'enveloppa d'un regard si profond, si pénétrant, si intense, si

chargé de pensées, que la princesse frissonna et croisa ses bras sur son sein, comme si une main invisible eût déchiré ses vêtemens.

- Sétalmulc, dit Hakem, j'ai pensé long-temps à te donner un mari ; mais aucun homme n'est digne de toi. Ton sang divin ne doit pas souffrir de mélange. Il faut transmettre intact à l'avenir le trésor que nous avons reçu du passé. C'est moi, Hakem, le calife, le seigneur du ciel et de la terre, qui serai ton époux : les noces se feront dans trois jours. Telle est ma volonté sacrée.

La princesse éprouva à cette déclaration imprévue un tel saisissement, que sa réponse s'arrêta à ses lèvres ; Hakem avait parlé avec une telle autorité, une domination si fascinatrice, que Sétalmulc sentit que toute objection était impossible. Sans attendre la réponse de sa soeur, Hakem rétrograda jusqu'à la porte. Puis il regagna sa chambre, et, vaincu par le hachich, dont l'effet était arrivé à son plus haut degré, il se laissa tomber sur les coussins comme une masse et s'endormit.

Aussitôt après le départ de son frère, Sétalmulc manda près d'elle le grand-vizir Argévan, et lui

raconta tout ce qui venait de se passer. Argévan avait été le régent de l'empire pendant la première jeunesse de Hakem, proclamé calife à onze ans ; un pouvoir sans contrôle était resté dans ses mains, et la puissance de l'habitude le maintenait dans les attributions du véritable souverain, dont Hakem avait seulement les honneurs.

Ce qui se passa dans l'esprit d'Argévan après le récit que lui fit Sétalmulc de la visite nocturne du calife ne peut humainement se décrire ; mais qui aurait pu sonder les secrets de cette ame profonde ? Est-ce l'étude et la méditation qui avaient amaigri ses joues et assombri son regard austère ? Est-ce la résolution et la volonté qui avaient tracé sur les lignes de son front la forme sinistre du *tau* , signe des destinées fatales ? La pâleur d'un masque immobile, qui ne se plissait par momens qu'entre les deux sourcils, annonçait-elle seulement qu'il était issu des plaines brûlées du Mahgreb ? Le respect qu'il inspirait à la population du Caire, l'influence qu'il avait prise sur les riches et les puissans, étaient-ils la reconnaissance de la sagesse et de la justice apportées à l'administration de l'état ?

Toujours est-il que Sétalmulc, élevée par lui, le respectait à l’égal de son père, le précédent calife. Argévan partagea l’indignation de la sultane et dit seulement : - Hélas ! quel malheur pour l’empire ! Le prince des croyans a vu sa raison obscurcie. Après la famine, c’est un autre fléau dont le ciel nous frappe. Il faut ordonner des prières publiques ; notre seigneur est devenu fou (*medjnoun*).

-Dieu nous en préserve ! s’écria Sétalmulc.

- Au réveil du prince des croyans, ajouta le vizir, j’espère que cet égarement se sera dissipé, et qu’il pourra, comme à l’ordinaire, présider le grand conseil.

Argévan attendait au point du jour le réveil du calife. Celui-ci n’appela ses esclaves que très tard, et on lui annonça que déjà la salle du divan était remplie de docteurs, de gens de loi et de cadis. Lorsque Hakem entra dans la salle, tout le monde se prosterna selon la coutume, et le vizir, en se relevant, interrogea d’un regard curieux le visage pensif du maître.

Ce mouvement n'échappa point au calife. Une sorte d'ironie glaciale lui sembla empreinte dans les traits de son ministre. Depuis quelque temps déjà, le prince regrettait l'autorité trop grande qu'il avait laissé prendre des inférieurs, et, en voulant agir par lui-même, il s'étonnait de rencontrer toujours des résistances parmi les ulémas, cachefs et moudhirs, tous dévoués à Argévan. C'est pour échapper à cette tutelle, et afin de juger les choses par lui-même, qu'il s'était précédemment résolu à des déguisemens et à des promenades nocturnes.

Le calife, voyant qu'on ne s'occupait que des affaires courantes, arrêta la discussion, et dit d'une voix éclatante : - Parlons un peu de la famine ; je me suis promis aujourd'hui de faire trancher la tête à tous les boulangers. - Un vieillard se leva du banc des ulémas, et dit : - Prince des croyans, n'as-tu pas fait grace à l'un d'eux, hier dans la nuit ? - Le son de cette voix n'était pas inconnu au calife, qui répondit : - Cela est vrai, mais j'ai fait grace à condition que le pain serait vendu à raison de dix ocques pour un sequin.

- Songe, dit le vieillard, que ces malheureux paient la farine dix sequins l'ardeb. Punis plutôt ceux qui la

leur vendent à ce prix.

- Quels sont ceux-là ?

- Les moultezims, les cachefs, les moudhirs et les ulémas eux-mêmes, qui en possèdent des amas dans leurs maisons.

Un frémissement courut parmi les membres du conseil et les assistans, qui étaient les principaux habitans du Caire.

Le calife pencha la tête dans ses mains et réfléchit quelques instans. Argévan irrité voulut répondre à ce que venait de dire le vieil uléma, mais la voix tonnante de Hakem retentit dans l'assemblée

- Ce soir, dit-il, au moment de la prière, je sortirai de mon palais de Rodda, je traverserai le bras du Nil dans ma cange, et, sur le rivage, le chef du guet m'attendra avec son bourreau ; je suivrai la rive gauche du *calisch* (canal), j'entrerai au Caire par la porte Bab-el-Tahla, pour me rendre à la mosquée de Rachida. A chaque maison de moultezim, de cachef ou d'uléma que je rencontrerai, je demanderai s'il y a

du blé, et, dans toute maison où il n'y en aura pas, je ferai pendre ou décapiter le propriétaire.

Le vizir Argévan n'osa pas élever la voix dans le conseil après ces paroles du calife, mais, le voyant rentrer dans ses appartemens, il se précipita sur ses pas, et lui dit : - Vous ne ferez pas cela, seigneur !

- Retire-toi ! lui dit Hakem avec colère. Te souviens-tu que, lorsque j'étais enfant, tu m'appelais par plaisanterie *le Lézard* ... Eh bien ! maintenant le lézard est devenu le dragon.

IV.

Le soir même de ce jour, quand vint l'heure de la prière, Hakem entra dans la ville par le quartier des soldats, suivi seulement du chef du guet et de son exécuteur : il s'aperçut que toutes les rues étaient illuminées sur son passage. Les gens du peuple tenaient des bougies à la main pour éclairer la marche du prince, et s'étaient groupés principalement devant chaque maison de docteur, de cachef, de notaire ou autres personnages éminens

qu'indiquait l'ordonnance. Partout le calife entrait et trouvait un grand amas de blé ; aussitôt il ordonnait qu'il fût distribué à la foule et prenait le nom du propriétaire. - Par ma promesse, leur disait-il, votre tête est sauve ; mais apprenez désormais à ne pas faire chez vous d'amas de blé soit pour vivre dans l'abondance au milieu de la misère générale, soit pour le revendre au poids de l'or et tirer à vous en peu de jours toute la fortune publique.

Après avoir visité ainsi quelques maisons, il envoya des officiers dans les autres et se rendit à la mosquée de Raschida pour faire lui-même la prière, car c'était un vendredi ; mais, en entrant, son étonnement fut grand de trouver la tribune occupée et d'être salué de ces paroles : - Que le nom d'Hakem soit glorifié sur la terre comme dans les cieux Louange éternelle au Dieu vivant !

Si enthousiasmé que fût le peuple de ce que venait de faire le calife, cette prière inattendue devait indigner les fidèles croyans : aussi plusieurs montèrent-ils à la chaire pour jeter en bas le blasphémateur ; mais ce dernier se leva et descendit avec majesté, faisant reculer à chaque pas les assaillans et traversant la foule étonnée, qui s'écriait

en le voyant de plus près : « C’est un aveugle ! la main de Dieu est sur lui. »Hakem avait reconnu le vieillard de la place Roumelieh, et, comme dans l’état de veille un rapport inattendu unit parfois quelque fait matériel aux circonstances d’un rêve oublié jusque-là, il vit, comme par un coup de foudre, se mêler la double existence de sa vie et de ses extases. Cependant son esprit luttait encore contre cette impression nouvelle, de sorte que, sans s’arrêter plus long-temps dans la mosquée, il remonta à cheval et prit le chemin de son palais.

Il fit mander le vizir Argévan, mais ce dernier ne put être trouvé. Comme l’heure était venue d’aller au Mokattam consulter les astres, le calife se dirigea vers la tour de l’observatoire et monta à l’étage supérieur, dont la coupole, percée à jour, indiquait les douze maisons des astres. Saturne, la planète de Hakem, était pâle et plombé, et Mars, qui a donné son nom à la ville du Caire, flamboyait de cet éclat sanglant qui annonce guerre et danger. Hakem descendit au premier étage de la tour où se trouvait une table cabalistique établie par son grand-père Moëzzeldin. Au milieu d’un cercle autour duquel étaient écrits en chaldéen les noms de tous les pays de la terre, se trouvait la statue de bronze d’un

cavalier armé d'une lance qu'il tenait droite ordinairement ; mais, quand un peuple ennemi marchait contre l'Égypte, le cavalier baissait sa lance en arrêt et se tournait vers le pays d'où venait l'attaque. Hakem vit le cavalier tourné vers l'Arabie : « Encore cette race des Abassides ! s'écria-t-il, ces fils dégénérés d'Omar, que nous avions écrasés dans leur capitale de Bagdad ! Mais que m'importent ces infidèles maintenant, j'ai en main la foudre ! »

En y songeant davantage, pourtant, il sentait bien qu'il était homme comme par le passé ; l'hallucination n'ajoutait plus à sa certitude d'être un Dieu la confiance d'une force surhumaine.

- Allons, se dit-il, prendre les conseils de l'extase.- Et il alla s'enivrer de nouveau de cette pâte merveilleuse qui peut-être est la même que l'ambroisie, nourriture des immortels.

Le fidèle Yousouf était arrivé déjà, regardant d'un oeil rêveur l'eau du Nil, morne et plate, diminuée à un point qui annonçait toujours la sécheresse et la famine. - Frère, lui dit Hakem, est-ce à tes amours que tu rêves ? Dis-moi alors quelle est ta maîtresse, et, sur mon serment, tu l'auras.

- Le sais-je, hélas ! dit Yousouf. Depuis que le souffle du Khamsin rend les nuits étouffantes, je ne rencontre plus sa cange dorée sur le Nil. Lui demander ce qu'elle est, l'oserais-je, même si je la revoyais ? J'arrive à croire parfois que tout cela n'était qu'une illusion de cette herbe perfide, qui attaque ma raison peut-être… si bien que je ne sais plus déjà même distinguer ce qui est rêve de ce qui est réalité.

- Le crois-tu ? dit Hakem avec inquiétude. Puis, après un instant d'hésitation, il dit à son compagnon : - Qu'importe ? Oublions la vie encore aujourd'hui.

Une fois plongé dans l'ivresse du hachich, il arrivait, chose étrange ! que les deux amis entraient dans une certaine communauté d'idées et d'impressions. Yousouf s'imaginait souvent que son compagnon, s'élançant vers les cieux et frappant du pied le sol indigne de sa gloire, lui tendait la main et l'entraînait dans les espaces à travers les astres tourbillonnans et les atmosphères blanchies d'une semence d'étoiles ; bientôt Saturne, pâle, mais couronné d'un anneau lumineux, grandissait et se rapprochait, entouré des sept lunes qu'emporte son mouvement rapide, et dès-lors qui pourrait dire ce

qui se passait à leur arrivée dans cette divine patrie de leurs songes ? La langue humaine ne peut exprimer que des sensations conformes à notre nature ; seulement, quand les deux amis conversaient dans ce rêve divin, les noms qu'ils se donnaient n'étaient plus des noms de la terre.

Au milieu de cette extase, arrivée au point de donner à leurs corps l'apparence de masses inertes, Hakem se tordit tout à coup en s'écriant : - Eblis ! Eblis ! - Au même instant, des *zebecks* enfonçaient la porte de l'okel, et, à leur tête, Argévan, le vizir, faisait cerner la salle et ordonnait qu'on s'emparât de tous ces infidèles, violateurs de l'ordonnance du calife, qui défendait l'usage du hachich et des boissons fermentées. -Démon ! s'écria le calife reprenant ses sens et rendu à lui-même, je te faisais chercher pour avoir ta tête ! Je sais que c'est toi qui as organisé la famine et distribué à tes créatures la réserve des greniers de l'état ! A genoux devant le prince des croyans ! commence par répondre, et tu finiras par mourir !

Argévan fronça le sourcil, et son oeil sombre s'éclaira d'un froid sourire.

- Au Moristan, ce fou qui se croit le calife ! dit-il dédaigneusement aux gardes.

Quant à Yousouf, il avait déjà sauté dans sa cange, prévoyant bien qu'il ne pourrait défendre son ami.

Le Moristan, qui aujourd'hui est attenant à la mosquée de Kalaoum, était alors une vaste prison dont une petite partie seulement était consacrée aux fous furieux. Le respect des Orientaux pour les fous ne va pas jusqu'à laisser en liberté ceux qui pourraient être nuisibles. Hakem, en s'éveillant le lendemain dans une obscure cellule, comprit bien vite qu'il n'avait rien à gagner à se mettre en fureur ni à se dire le calife sous des vêtemens de fellah. D'ailleurs, il y avait déjà cinq califes dans l'établissement et un certain nombre de dieux. Ce dernier titre n'était donc pas plus avantageux à prendre que l'autre. Hakem était trop convaincu du reste, par mille efforts faits dans la nuit pour briser sa chaîne, que sa divinité, emprisonnée dans un faible corps, le laissait, comme la plupart des bouddas de l'Inde et autres incarnations de l'Être suprême, abandonné à toute la malice humaine et aux lois matérielles de la force. Il se souvint même que la situation où il s'était mis ne lui était pas nouvelle.

-Tâchons surtout, dit-il, d'éviter la flagellation. - Cela n'était pas facile, car c'était le moyen employé généralement alors contre l'incontinence de l'imagination. Quand arriva la visite du *hekim* (médecin), celui-ci était accompagné d'un autre docteur qui paraissait étranger. La prudence de Hakem était telle, qu'il ne marqua aucune surprise de cette visite, et se borna à répondre qu'une débauche de hachich avait été chez lui la cause d'un égarement passager, que maintenant il se sentait comme à l'ordinaire. Le médecin consultait son compagnon et lui parlait avec une grande déférence. Ce dernier secoua la tête et dit que souvent les insensés avaient des momens lucides et se faisaient mettre en liberté avec d'adroites suppositions. Cependant il ne voyait pas de difficulté à ce qu'on donnât à celui-ci la liberté de se promener dans les cours.

- Est-ce que vous êtes aussi médecin ? dit le calife au docteur étranger.

- C'est le prince de la science, s'écria le médecin des fous, c'est le grand Ebn-Bina (Avicenne), qui, arrivé nouvellement de Syrie, daigne visiter le Moristan.

Cet illustre nom d'Avicenne, le savant docteur, le maître vénéré de la santé.- et de la vie des hommes, - et qui passait aussi près du vulgaire pour un magicien capable des plus grands prodiges, - fit une vive impression sur l'esprit du calife. Sa prudence l'abandonna ; il s'écria : « O toi qui me vois ici, tel qu'autrefois Aïssé (Jésus), abandonné sous cette forme et dans mon impuissance humaine aux entreprises de l'enfer, doublement méconnu comme calife et comme dieu, songe qu'il convient que je sorte au plus tôt de cette indigne situation. Si tu es pour moi, fais-le connaître ; si tu ne crois pas à mes paroles, sois maudit ! »

Avicenne ne répondit pas, mais il se tourna vers le médecin en secouant la tête, et lui dit : « Vous voyez !... déjà sa raison l'abandonne. »Et il ajouta : « Heureusement ce sont là des visions qui ne font de mal à qui que ce soit. J'ai toujours dit que le chanvre, avec lequel on fait la pâte du hachich, était cette herbe même qui, au dire d'Hippocrate, communiquait aux animaux une sorte de rage et les portait à se précipiter dans la mer. Le hachich était connu déjà du temps de Salomon : vous pouvez lire le mot *hachichot* dans *le Cantique des Cantiques* , où les qualités enivrantes de cette préparation »La suite

de ces paroles se perdit pour Hakem en raison de l'éloignement des deux médecins, qui passaient dans une autre cour. Il resta seul abandonné aux impressions les plus contraires, doutant qu'il fût Dieu, doutant même parfois qu'il fût calife, ayant peine à réunir les fragmens épars de ses pensées. Profitant de la liberté relative qui lui était laissée, il s'approcha des malheureux répandus çà et là dans de bizarres attitudes, et, prêtant l'oreille à leurs chants et à leurs discours, il y surprit quelques idées qui attirèrent son attention.

Un de ces insensés était parvenu, en ramassant divers débris, à se composer une sorte de tiare étoilée de morceaux de verre, et drapait sur ses épaules des haillons couverts de broderies éclatantes qu'il avait figurées avec des bribes de clinquant : - Je suis, disait-il, le *Kaïrnalzeman* (le chef du siècle), et je vous dis que les temps sont arrivés.

- Tu mens ! lui disait un autre. Ce n'est pas toi qui es le véritable ; mais tu appartiens à la race des *dives* , et tu cherches à nous tromper.

- Qui suis-je donc, à ton avis ? disait le premier.

- Tu n’es autre que Thamurath, le dernier roi des génies rebelles ! Ne te souviens-tu pas de celui qui te vainquit dans l’île de Sérendib et qui n’était antre qu’Adam, c’est-à-dire moi-même ? Ta lance et ton bouclier sont encore suspendus comme trophées sur mon tombeau (1).

- Son tombeau ! dit l’autre en éclatant de rire, jamais on n’a pu en trouver la place. Je lui conseille d’en parler !

- J’ai le droit de parler de tombeau, ayant vécu déjà six fois parmi les hommes et étant mort six fois aussi comme je le devais ; on m’en a construit de magnifiques ; mais c’est le tien qu’il serait difficile de découvrir, attendu que, vous autres dives, vous ne vivez que dans des corps morts !

La huée générale qui succéda à ces paroles s’adressait au malheureux empereur des dives, qui se leva furieux, et dont le prétendu Adam fit tomber la couronne d’un revers de main. L’autre fou s’élança sur lui, et la lutte des deux ennemis allait se renouveler après cinq milliers d’années (d’après leur compte), si l’un des surveillans ne les eût séparés à

coups de nerf de boeuf, distribués d'ailleurs avec impartialité.

On se demandera quel était l'intérêt que prenait Hakem à ces conversations d'insensés qu'il écoutait avec une attention marquée ou qu'il provoquait même par quelques mots. Seul maître de sa raison au milieu de ces intelligences égarées, il se replongeait silencieusement dans tout un monde de souvenirs. Par un effet singulier qui résultait peut-être de son attitude austère, les fous semblaient le respecter, et nul d'entre eux n'osait lever les yeux sur sa figure ; cependant quelque chose les portait à se grouper autour de lui, comme ces plantes qui, dans les dernières heures de la nuit, se tournent déjà vers la lumière encore absente.

Si les mortels ne peuvent concevoir par eux-mêmes ce qui se passe dans l'ame d'un homme qui tout à coup se sent prophète, ou d'un mortel qui se sent Dieu, la fable et l'histoire du moins leur ont permis, de supposer quels doutes, quelles angoisses doivent se produire dans ces divines natures à l'époque indécise où leur intelligence se dégage des liens passagers de l'incarnation. Hakem arrivait par instans à douter de lui-même, comme le fils de

l'homme au mont des Oliviers, et ce qui surtout frappait sa pensée d'étourdissement, c'est l'idée que sa divinité lui avait été d'abord révélée dans les extases du hachich. - Il existe donc, se disait-il, quelque chose de plus fort que celui qui est tout, et ce serait une herbe des champs qui pourrait créer de tels prestiges ! Il est vrai qu'un simple ver prouva qu'il était plus fort que Salomon, lorsqu'il perça et fit se rompre par le milieu le bâton sur lequel s'était appuyé ce prince des génies ; mais qu'était-ce que Salomon près de moi, si je suis véritablement Albar (l'Éternel) ?

xxxxxxxxxx (1) Les traditions des Arabes et des Persans supposent que pendant de longues séries d'années la terre fut peuplée par des races dites *priadamites* , dont le dernier empereur fut vaincu par Adam.

V.

Par une étrange raillerie dont l'esprit du mal pouvait seul concevoir l'idée, il arriva qu'un jour le Moristan reçut la visite de la sultane Sétalmulc, qui

venait, selon l’usage des personnes royales, apporter des secours et des consolations aux prisonniers. Après avoir visité la partie de la maison consacrée aux criminels, elle voulut aussi voir l’asile de la démence. La sultane était voilée ; mais Hakem la reconnut à sa voix, et ne put retenir sa fureur en voyant près d’elle le ministre Argévan, qui, souriant et calme, lui faisait les honneurs du lieu.

- Voici, disait-il, des malheureux abandonnés à mille idées extravagantes. L’un se dit prince des génies, un autre prétend qu’il est le même qu’Adam ; mais le plus ambitieux, c’est celui que vous voyez là, dont la ressemblance avec le calife notre frère est frappante.

- Cela est extraordinaire en effet ! dit Sétalmulc.

- Eh bien ! reprit Argévan, cette ressemblance seule a été cause de son malheur. A force de s’entendre dire qu’il était l’image même du calife, il s’est figuré être le calife, et, non content de cette idée, il a prétendu qu’il était Dieu. C’est simplement un misérable fellah qui s’est gâté l’esprit comme tant d’autres par l’abus des substances enivrantes… Mais

il serait curieux de voir ce qu'il dirait en présence du calife lui-même...

- Misérable ! s'écria Hakem, tu as donc créé un fantôme qui me ressemble et qui tient ma place ?

Il s'arrêta, songeant tout à coup que sa prudence l'abandonnait et que peut-être il allait livrer sa vie à de nouveaux dangers ; heureusement le bruit que faisaient les fous empêcha que l'on entendît ses paroles. Tous ces malheureux accablaient Argévan d'imprécations, et le roi des djinns surtout lui portait des défis terribles.

- Sois tranquille ! lui criait-il. Attends que je sois mort seulement ; nous nous retrouverons ailleurs.

Argévan haussa les épaules et sortit avec la sultane.

Hakem n'avait pas même essayé d'invoquer les souvenirs de cette dernière. En y réfléchissant, il voyait la trame trop bien tissée pour espérer de la rompre d'un seul effort. Ou il était réellement méconnu au profit de quelque imposteur, ou sa sueur et son ministre s'étaient entendus pour lui

donner une leçon de sagesse en lui faisant passer quelques jours au Moristan. Peut-être voulaient-ils profiter plus tard de la notoriété qui résulterait de cette situation pour s'emparer du pouvoir et le maintenir lui-même en tutelle. Il y avait bien sans doute quelque chose de cela ; ce qui pouvait encore le donner à penser, c'est que la sultane, en quittant le Moristan, promit à l'iman de la mosquée de consacrer une somme considérable à faire agrandir et magnifiquement réédifier le local destiné aux fous, - au point, disait-elle, que leur habitation paraîtra digne d'un calife (1).

Hakem, après le départ de sa soeur et de son ministre, dit seulement « Il fallait que cela fût ainsi ! »Et il reprit sa manière de vivre, ne démentant pas la douceur et la patience dont il avait fait preuve jusque-là. Seulement il s'entretenait longuement avec ceux de ses compagnons d'infortune qui avaient des instans lucides, et aussi avec des habitans de l'autre partie du Moristan qui venaient souvent aux grilles formant la séparation des cours pour s'amuser des extravagances de leurs voisins. Hakem les accueillait alors avec des paroles telles, que ces malheureux se pressaient là des heures entières, le regardant comme un inspiré (*melbous*).

N'est-ce pas une chose étrange que la parole divine trouve toujours ses premiers fidèles parmi les misérables ? Ainsi mille ans auparavant le Messie voyait son auditoire composé surtout de gens de mauvaise vie, de péagers et de publicains.

Le calife, une fois établi dans leur confiance, les appelait l'un après l'autre, leur faisait raconter leur vie, les circonstances de leurs fautes ou de leurs crimes, et recherchait profondément les premiers motifs de ces désordres : ignorance et misère, voilà ce qu'il trouvait au fond de tout. Ces hommes lui racontaient aussi les mystères de la vie sociale, les manoeuvres des usuriers, des monopoleurs, des gens de loi, des chefs de corporation, des collecteurs et des plus hauts négocians du Caire, se soutenant tous, se tolérant les uns les autres, multipliant leur pouvoir et leur influence par des alliances de famille, corrupteurs, corrompus, augmentant ou baissant à volonté les tarifs du commerce, maîtres de la famine ou de l'abondance, de l'émeute ou de la guerre, opprimant sans contrôle un peuple en proie aux premières nécessités de la vie. Tel avait été le résultat de l'administration d'Argévan le vizir pendant la longue minorité de Hakem.

De plus, des bruits sinistres couraient dans la prison ; les gardiens eux-mêmes ne craignaient pas de les répandre : on disait qu'une armée étrangère s'approchait de la ville et campait déjà dans la plaine de Gizeh, que la trahison lui soumettrait le Caire sans résistance, et que les seigneurs, les ulémas et les marchands, craignant pour leurs richesses le résultat d'un siège, se préparaient à livrer les portes et avaient séduit les chefs militaires de la citadelle. On s'attendait à voir le lendemain même le général ennemi faire son entrée dans la ville par la porte de Bab-el-Hadyd. De ce moment, la race des Fatimites était dépossédée du trône ; les califes Abassides régnaient désormais au Caire comme à Bagdad, et les prières publiques allaient se faire en leur nom. « - voilà ce qu'Argévan m'avait préparé ! se dit le calife ; voilà ce que m'annonçait le talisman disposé par mon père, et ce qui faisait pâlir dans le ciel l'étincelant Pharouis (Saturne) ! Mais le moment est venu de voir ce que peut ma parole, et si je me laisserai vaincre comme autrefois le Nazaréen. »

Le soir approchait ; les prisonniers étaient réunis dans les cours pour la prière accoutumée. Hakem prit la parole, s'adressant à la fois à cette double population d'insensés et de malfaiteurs que séparait

une porte grillée ; il leur dit ce qu'il était et ce qu'il voulait d'eux avec une telle autorité et de telles preuves, que personne n'osa douter. En un instant, l'effort de cent bras avait rompu les barrières intérieures, et les gardiens, frappés de crainte, livraient les portes donnant sur la mosquée. Le calife y entra bientôt, porté dans les bras de ce peuple de malheureux que sa voix enivrait d'enthousiasme et de confiance. « C'est le calife ! le véritable prince des croyans ! »s'écriaient les condamnés judiciaires.« C'est Allah qui vient juger le monde ! »hurlait la troupe des insensés. Deux d'entre ces derniers avaient pris place à la droite et à la gauche de Hakem, criant : « Venez tous aux assises que tient notre seigneur Hakem. »

Les croyans réunis dans la mosquée ne pouvaient comprendre que la prière fût ainsi troublée ; mais l'inquiétude répandue par l'approche des ennemis disposait tout le monde aux événemens extraordinaires. Quelques-uns fuyaient, semant l'alarme dans les rues ; d'autres criaient : « C'est aujourd'hui le jour du dernier jugement ! »Et cette pensée réjouissait les plus pauvres et les plus souffrans qui disaient : « Enfin, Seigneur ! enfin voici ton jour ! »

Quand Hakem se montra sur les marches de la mosquée, un éclat surhumain environnait sa face, et sa chevelure, qu'il portait toujours longue et flottante contre l'usage des musulmans, répandait ses longs anneaux sur un manteau de pourpre dont ses compagnons lui avaient couvert les épaules. Les juifs et les chrétiens, toujours nombreux dans cette rue Soukarieh qui traverse les bazars, se prosternaient eux-mêmes, disant : « C'est le véritable Messie, ou bien c'est l'antéchrist annoncé par les Écritures pour paraître mille ans après Jésus ! »Quelques personnes aussi avaient reconnu le souverain ; mais on ne pouvait s'expliquer comment il se trouvait au milieu de la ville, tandis que le bruit général était qu'à cette heure-là même il marchait à la tête des troupes contre les ennemis campés dans la plaine qui entoure les pyramides.

- O vous, mon peuple ! dit Hakem aux malheureux qui l'entouraient, vous mes fils véritables, ce n'est pas mon jour, c'est le vôtre qui est venu. Nous sommes arrivés à cette époque qui se renouvelle chaque fois que la parole du ciel perd de son pouvoir sur les ames, moment où la vertu devient crime, où la sagesse devient folie, où la gloire devient honte, tout ainsi marchant au rebours de la justice et de la

vérité. Jamais alors la voix d'en haut n'a manqué d'illuminer les esprits, ainsi que l'éclair avant la foudre ; c'est pourquoi il a été dit tour à tour Malheur à toi, Énochia, ville des enfans de Caïn, ville d'impuretés et de tyrannie ! malheur à toi, Gomorrhe ! malheur à vous, Ninive et Babylone ! et malheur à toi, Jérusalem ! Cette voix qui ne se lasse pas retentit ainsi d'âge en âge, et toujours entre la menace et la peine il y a eu du temps pour le repentir. Cependant le délai se raccourcit de jour en jour ; quand l'orme se rapproche, le feu suit de plus près l'éclair ! Montrons que désormais la parole est armée, et que sur la terre va s'établir enfin le règne annoncé par les prophètes ! - A vous, enfans, cette ville enrichie par la fraude, par l'usure, par les injustices et la rapine ; à vous ces trésors pillés, ces richesses volées. Faites justice de ce luxe qui trompe, de ces vertus fausses, de ces mérites acquis à prix d'or, de ces trahisons parées qui, sous prétexte de paix, vous ont vendus à l'ennemi. Le feu, le feu partout à cette ville que mon aïeul Moëzzeldin avait fondée sous les auspices de la victoire (*kahira*), et qui deviendrait, le monument de votre lâcheté !

Était-ce comme souverain, était-ce comme Dieu que le calife s'adressait ainsi à la foule ?

Certainement il avait en lui cette raison suprême - qui est au-dessus de la justice ordinaire, autrement sa colère eût frappé au hasard comme celle des bandits qu'il avait déchaînés. En peu d'instans, la flamme avait dévoré les bazars au toit de cèdre et les palais aux terrasses sculptées, aux colonnettes frêles ; les plus riches habitations du Caire livraient au peuple leurs intérieurs dévastés. Nuit terrible, où la puissance souveraine prenait les allures de la révolte, où la vengeance du ciel usait des armes de l'enfer !

L'incendie et le sac de la ville durèrent trois jours ; les habitans des plus riches quartiers avaient pris les armes pour se défendre, et une partie des soldats grecs et des *kétamis* , troupes barbaresques dirigées par Argévan, luttaient contre les prisonniers et la populace qui exécutaient les ordres de Hakem. Argévan répandait le bruit que Hakem était un imposteur, que le véritable calife était avec l'armée dans les plaines de Gizeh, de sorte qu'un combat terrible aux lueurs des incendies avait lieu sur les grandes places et dans les jardins. Hakem s'était retiré sur les hauteurs de Karafah, et tenait en plein air ce tribunal sanglant où, selon les traditions, il apparut comme assisté des anges, ayant près de lui Adam et Salomon, l'un témoin pour les hommes,

l'autre pour les génies. On amenait là tous les gens signalés par la haine publique, et leur jugement avait lieu en peu de mots ; les têtes tombaient aux acclamations de la foule ; il en périt plusieurs milliers dans ces trois jours. La mêlée au centre de la ville n'était pas moins meurtrière ; Argévan fut enfin frappé d'un coup de lance entre les épaules par un nommé Reïdan, qui apporta sa tête aux pieds du calife ; de ce moment la résistance cessa. On dit qu'à l'instant même où ce vizir tomba en poussant un cri épouvantable, les hôtes du Moristan, doués de cette seconde vue particulière aux insensés, s'écrièrent qu'ils voyaient dans l'air Éblis (Satan), qui, sorti de la dépouille mortelle d'Argévan, appelait à lui et ralliait dans l'air les démons incarnés jusque-là dans les corps de ses partisans. Le combat commencé sur terre se continuait dans l'espace ; les phalanges de ces éternels ennemis se reformaient et luttaient encore avec les forces des élémens. C'est à ce propos qu'un poète arabe a dit. :

« Égypte ! Égypte ! tu les connais, ces luttes sombres des bons et des mauvais génies, quand Typhon, à l'haleine étouffante, absorbe l'air et la lumière, quand la peste décime tes populations laborieuses, quand le Nil diminue ses inondations

annuelles, quand les sauterelles en épais nuages dévorent dans un jour toute la verdure des champs.

« Ce n'est donc pas assez que l'enfer agisse par ces redoutables fléaux, il peut aussi peupler la terre d'ames cruelles et cupides, qui, sous la forme humaine, cachent la nature perverse des chakals et des serpens ! »

Cependant, quand arriva le quatrième jour, la ville étant à moitié brûlée, les chériffs se rassemblèrent dans les mosquées levant en l'air les Alcorans et s'écriant : « O Hakem ! ô Allah ! »Mais leur coeur ne s'unissait pas à leur prière. Le vieillard qui avait déjà salué dans Hakem la divinité se présenta devant ce prince et lui dit : « Seigneur, c'est assez ; arrête la destruction au nom de ton aïeul Moëzzeldin. »Hakem voulut questionner cet étrange personnage qui n'apparaissait qu'à des heures sinistres ; mais le vieillard avait disparu déjà dans la mêlée des assistans.

Hakem prit sa monture ordinaire, un âne gris, et se mit à parcourir la ville, semant des paroles de réconciliation et de clémence. C'est à dater de ce moment qu'il réforma les édits sévères prononcés

contre les chrétiens et les juifs, et dispensa les premiers de porter sur les épaules une lourde croix de bois, les autres de porter au col un billot. Par une tolérance égale envers tous les cultes, il voulait amener les esprits à accepter peu à peu une doctrine nouvelle. Des lieux de conférence furent établis, notamment dans un édifice qu'on appela *maison de la sagesse* , et plusieurs docteurs commencèrent à soutenir publiquement la divinité de Hakem. Toutefois l'esprit humain est tellement rebelle aux croyances que le temps n'a pas consacrées, qu'on ne put inscrire au nombre des fidèles qu'environ trente mille habitans du Caire. Il y eut un nommé Almoschadjar qui dit aux sectateurs de Hakem : « Celui que vous invoquez à la place de Dieu ne pourrait créer une mouche, ni empêcher une mouche de l'inquiéter. »Le calife, instruit de ces paroles, lui fit donner cent pièces d'or, pour preuve qu'il ne voulait pas forcer les consciences. D'autres disaient : « Ils ont été plusieurs dans la famille des Fatimites atteints de cette illusion. C'est ainsi que le grand-père de Hakem, Moëzzeldin, se cachait pendant plusieurs jours et disait avoir été enlevé au ciel ; plus tard, il s'est retiré dans un souterrain, et on a dit qu'il avait disparu de la terre sans mourir comme les autres hommes. »Hakem recueillait ces

paroles qui le jetaient dans de longues méditations.

VI

Le calife était rentré dans son palais des bords du Nil et avait repris sa vie habituelle, reconnu désormais de tous et débarrassé d'ennemis. Depuis quelque temps déjà les choses avaient repris leur cours accoutumé. Un jour il entra chez sa soeur Sétalmulc et lui dit de préparer tout pour leur mariage, qu'il désirait faire secrètement, de peur de soulever l'indignation publique, le peuple n'étant pas encore assez convaincu de la divinité de Hakem pour ne pas se choquer d'une telle violation des lois établies. Les cérémonies devaient avoir pour témoins seulement les eunuques et les esclaves, et s'accomplir dans la mosquée du palais ; quant aux fêtes, suite obligatoire de cette union, les habitans du Caire, accoutumés à voir les ombrages du sérail s'étoiler de lanternes et à entendre des bruits de musique emportés par la brise nocturne de l'autre côté du fleuve, ne les remarqueraient pas ou ne s'en étonneraient en aucune façon. Plus tard Hakem, lorsque les temps seraient venus et les esprits

favorablement disposés, se réservait de proclamer hautement ce mariage mystique et religieux.

Quand le soir vint, le calife, s'étant déguisé suivant sa coutume, sortit et se dirigea vers son observatoire du Mokattam, afin de consulter les astres. Le ciel n'avait rien de rassurant pour Hakem : des conjonctions sinistres de planètes, des noeuds d'étoiles embrouillés lui présageaient un péril de mort prochaine. Ayant comme Dieu la conscience de son éternité, il s'alarmait peu de ces menaces célestes, qui ne regardaient que son enveloppe périssable. Cependant il se sentit le coeur serré par une tristesse poignante, et, renonçant à sa tournée habituelle, il revint au palais dans les premières heures de la nuit.

En traversant le fleuve dans sa cange, il vit avec surprise les jardins du palais illuminés comme pour une fête : il entra. Des lanternes pendaient à tous les arbres comme des fruits de rubis, de saphir et d'émeraude ; des jets d'eau de senteur lançaient sous les feuillages leur fusée d'argent ; l'eau courait dans les rigoles de marbre, et du pavé d'albâtre découpé à jour des kiosques s'exhalait, en légères spirales, la fumée bleuâtre des parfums les plus précieux, qui

mêlaient leurs arômes à celui des fleurs. Des murmures harmonieux de musiques cachées alternaient avec les chants des oiseaux, qui, trompés par ces lueurs, croyaient saluer l'aube nouvelle, et dans le fond flamboyait, au milieu d'un embrasement de lumière, la façade du palais, dont les lignes architecturales se dessinaient en cordons de feu.

L'étonnement de Hakem était extrême ; il se demandait : Qui donc ose donner une fête chez moi lorsque je suis absent ? De quel hôte inconnu célèbre-t-on l'arrivée à cette heure ? Ces jardins devraient être déserts et silencieux. Je n'ai cependant point pris de hachich cette fois, et je ne suis pas le jouet d'une hallucination. - Il pénétra plus loin. Des danseuses, revêtues de costumes éblouissans, ondulaient comme des serpens, au milieu de tapis de Perse entourés de lampes, pour qu'on ne perdît rien de leurs mouvemens et de leurs posés. Elles ne parurent pas apercevoir le calife. Sous la porte du palais, il rencontra tout un monde d'esclaves et de pages portant des fruits glacés et des confitures dans des bassins d'or, des aiguières d'argent pleines de sorbets. Quoiqu'il marchât à côté d'eux, les coudoyât et en fût coudoyé, personne ne fit à lui la moindre

attention. Cette singularité commença à le pénétrer d'une inquiétude secrète. Il se sentait passer à l'état d'ombre, d'esprit invisible, et il continua d'avancer de chambre en chambre, traversant les groupes comme s'il eût eu au doigt l'anneau magique possédé par Gygès.

Lorsqu'il fut arrivé au seuil de la dernière salle, il fut ébloui par un torrent de lumière ; des milliers de cierges, posés sur des candélabres d'argent, scintillaient comme des bouquets de feu, croisant leurs auréoles ardentes. Les instrumens des musiciens, cachés dans les tribunes, tonnaient avec une énergie triomphale. Le calife s'approcha chancelant et s'abrita derrière les plis étoffés d'une énorme portière de brocart. Il vit alors au fond de la salle, assis sur le divan à côté de Sétalmulc, un homme ruisselant de pierreries, constellé de diamans qui étincelaient au milieu d'un fourmillement de bluettes et de rayons prismatiques. On eût dit que, pour revêtir ce nouveau calife, les trésors d'Haroun-al-Raschild avaient été épuisés.

On conçoit la stupeur d'Hakem à ce spectacle inoui : il chercha son poignard à sa ceinture pour s'élancer sur cet usurpateur ; mais une force

invincible le paralysait. Cette vision lui semblait un avertissement céleste, et son trouble augmenta encore lorsqu'il reconnut ou crut reconnaître ses propres traits dans ceux de l'homme assis près de sa soeur. Il crut que c'était son *ferouer* ou son double, et, pour les Orientaux, voir son propre spectre est un signe du plus mauvais augure. L'ombre force le corps à la suivre dans le délai d'un jour.

Ici l'apparition était d'autant plus menaçante, que le *ferouer* accomplissait d'avance un dessein conçu par Hakem. L'action de ce calife fantastique, épousant Sétalmulc, que le vrai calife devait épouser dans trois jours, ne cachait-elle pas un sens énigmatique, un symbole mystérieux et terrible ? N'était-ce pas quelque divinité jalouse, cherchant à usurper le ciel en enlevant Sétalmulc à son frère, en séparant le couple cosmogonique et providentiel ? La race des dives tâchait-elle, par ce moyen, d'interrompre la filiation des esprits supérieurs et d'y substituer son engeance impie ? Ces pensées traversèrent à la fois la tête de Hakem : dans son courroux, il eût voulu produire un tremblement de terre, un déluge, une pluie de feu ou un cataclysme quelconque ; mais il se ressouvint que, lié à une statue d'argile terrestre, il ne pouvait employer que

des mesures humaines.

Ne pouvant se manifester d'une manière si victorieuse, Hakem se retira lentement et regagna la porte qui donnait sur le Nil ; un banc de pierre se trouvait là, il s'y assit et resta quelque temps abîmé dans ses réflexions à chercher un sens aux scènes bizarres qui venaient de se passer devant lui. Au bout de quelques minutes, la poterne se rouvrit, et à travers l'obscurité Hakem vit sortir vaguement deux ombres dont l'une faisait sur la nuit une tache plus sombre que l'autre. A l'aide de ces vagues reflets de la terre, du ciel et des eaux qui, en Orient, ne permettent jamais aux ténèbres d'être complètement opaques, il discerna que le premier était un jeune homme de race arabe, et le second un Éthiopien gigantesque.

Arrivé sur un point de la berge qui s'avançait dans le fleuve, le jeune homme se mit à genoux, le noir se plaça près de lui, et l'éclair d'un damas étincela dans l'ombre comme un filon de foudre. Cependant, à la grande surprise du calife, la tête ne tomba pas, et le noir, s'étant incliné vers l'oreille du patient, parut murmurer quelques mots après lesquels celui-ci se releva, calme, tranquille, sans empressement joyeux,

comme s'il se fût agi de tout autre que de lui-même. L'Éthiopien remit son damas dans le fourreau, et le jeune homme se dirigea vers le bord du fleuve, précisément du côté de Hakem, sans doute pour aller reprendre la barque qui l'avait amené. Là il se trouva face à face avec le calife, qui fit mine de se réveiller, et lui dit : - La paix soit avec toi, Yousouf ; que fais-tu par ici ?

- A toi aussi la paix, répondit Yousouf, qui ne voyait toujours dans son ami qu'un compagnon d'aventures et ne s'étonnait pas de l'avoir rencontré endormi sur la berge, comme font les enfans du Nil dans les nuits brûlantes de l'été.

Yousouf le fit monter dans la cange, et ils se laissèrent aller au courant du fleuve, le long du bord oriental. L'aube teignait déjà d'une bande rougeâtre la plaine voisine, et dessinait le profil des ruines encore existantes d'Héliopolis, au bord du désert. Hakem paraissait rêveur, et, examinant avec attention les traits de son compagnon que le jour accusait davantage, il lui trouvait avec lui-même une certaine ressemblance qu'il n'avait jamais remarquée jusque-là, car il l'avait toujours rencontré dans la nuit ou vu à travers les enivremens de l'orgie.

Il ne pouvait plus douter que ce ne fût là le *ferouer* , le double, l'apparition de la Teille, celui peut-être à qui l'on avait lait jouer le rôle de calife pendant son séjour au Moristan. Cette explication naturelle lui laissait encore un sujet d'étonnement.

- Nous nous ressemblons comme des frères, dit-il à Yousouf ; quelquefois il suffit, pour justifier un semblable hasard, d'être issu des mêmes contrées. Quel est le lieu de ta naissance, ami ?

- Je suis né au pied de l'Atlas, à Kétama, dans le Mabgreb, parmi les Berbères et les Kabyles. Je n'ai pas connu mon père, qui s'appelait Dawas, et qui fut tué dans un combat peu de temps après ma naissance ; mon aïeul, très avancé en âge, était l'un des cheiks de ce pays perdu dans les sables.

- Mes aïeux sont aussi de ce pays, dit Hakem ; peut-être sommes-nous issus de la même tribu mais qu'importe ? notre amitié n'a pas besoin des liens du sang pour être durable et sincère. Raconte-moi pourquoi je ne t'ai pas vu depuis plusieurs jours.

- Que me demandes-tu ? dit Yousouf ; ces jours, ou plutôt ces nuits, car les jours je les consacrais au

sommeil, ont passé comme des rêves délicieux et pleins de merveilles. Depuis que la justice nous a surpris dans l'okel et séparés, j'ai de nouveau rencontré sur le Nil la vision charmante dont je ne puis plus révoquer en doute la réalité. Souvent me mettant la main sur les yeux, pour m'empêcher de reconnaître la porte, elle m'a fait pénétrer dans des jardins magnifiques, dans des salles d'une splendeur éblouissante, où le génie de l'architecte avait dépassé les constructions fantastiques qu'élève dans les nuages la fantaisie du hachich. Étrange destinée que la mienne ! ma veille est encore plus remplie de rêves que mon sommeil. Dans ce palais, personne ne semblait s'étonner de ma présence, et, quand je passais, tous les fronts s'inclinaient respectueusement devant moi. Puis cette femme étrange, me faisant asseoir à ses pieds, m'enivrait de sa parole et de son regard. Chaque fois qu'elle soulevait sa paupière frangée de longs cils, il me semblait voir s'ouvrir un nouveau paradis. Les inflexions de sa voix harmonieuse me plongeaient dans d'ineffables extases. Mon ame, caressée par cette mélodie enchanteresse, se fondait en délices. Des esclaves apportaient des collations exquises, des conserves de roses, des sorbets à la neige qu'elle touchait à peine du bout des lèvres, car une créature

si céleste et si parfaite ne doit vivre que de parfums, de rosée, de rayons. Une fois, déplaçant par des paroles magiques une dalle du pavé couverte de sceaux mystérieux, elle m'a fait descendre dans les caveaux où sont renfermés ses trésors et m'en a détaillé les richesses en me disant qu'ils seraient à moi si j'avais de l'amour et du courage. J'ai vu là plus de merveilles que n'en renferme la montagne de Kaf où sont cachés les trésors des génies, des éléphans de cristal de roche, des arbres d'or sur lesquels chantaient en battant des ailes des oiseaux de pierreries, des paons ouvrant en forme de roue leur queue étoilée de soleils en diamans, des masses de camphre taillées en melon et entourées d'une résille de filigrane, des tentes de velours et de brocart avec leurs mâts d'argent massif ; puis dans des citernes, jetés comme du grain dans un silo, des monceaux de pièces d'or et d'argent, des tas de perles et d'escarboucles.

Hakem, qui avait écouté attentivement cette description, dit à son ami Yousouf :

- Sais-tu, frère, que ce que tu as vu là, ce sont les trésors d'Haaroun-al-Raschild enlevés par les

Fatimites, et qui ne peuvent se trouver que dans le palais du calife ?

- Je l'ignorais ; mais déjà, à la beauté et à la richesse de mon inconnue, j'avais deviné qu'elle devait être du plus haut rang : que sais-je ? peut-être une parente du grand-vizir, la femme ou la fille d'un puissant seigneur ! Mais qu'avais-je besoin d'apprendre son nom ? Elle m'aimait, n'était-ce pas assez ? Hier, lorsque j'arrivai au lieu ordinaire du rendez-vous, je trouvai des esclaves qui me baignèrent, me parfumèrent et me revêtirent d'habits magnifiques et tels que le calife Hakem lui-même ne pourrait en porter de plus splendides. Le jardin était illuminé, et tout avait un air de fête comme si une noce s'apprêtait. Celle que j'aime me permit de prendre place à ses côtés sur le divan, et laissa tomber sa main dans la mienne en me lançant un regard chargé de langueur et de volupté. Tout à coup elle pâlit comme si une apparition funeste, une vision sombre, perceptible pour elle seule, fût venue faire tache dans la fête. Elle congédia les esclaves d'un geste, et me dit d'une voix haletante : « Je suis perdue ! Derrière le rideau de la porte, j'ai vu briller les prunelles d'azur qui ne pardonnent pas. M'aimes-tu assez pour mourir ? »Je l'assurai de mon

dévouement sans bornes. « Il faut, continua-t-elle, que tu n'aies jamais existé, que ton passage sur la terre ne laisse aucune trace, que tu sois anéanti, que ton corps soit divisé en parcelles impalpables et qu'on ne puisse retrouver un atome de toi ; autrement, celui dont je dépends saurait inventer pour moi des supplices à épouvanter la méchanceté des dives, à faire frissonner d'épouvante les damnés au fond de l'enfer. Suis ce nègre, il disposera de ta vie comme il convient. »

En dehors de la poterne, le nègre me fit mettre à genoux comme pour me trancher la tête ; il balança deux ou trois fois sa lame ; puis, voyant ma fermeté, il me dit que tout cela n'était qu'un jeu, une épreuve, et que la princesse avait voulu savoir si j'étais réellement aussi brave et aussi dévoué que je le prétendais. « Aie soin de te trouver demain au Caire vers le soir, à la fontaine des Amans, et un nouveau rendez-vous te sera assigné, »ajouta-t-il avant de rentrer dans le jardin.

Après tous ces éclaircissemens, Hakem ne pouvait plus douter des circonstances qui avaient renversé ses projets. Il s'étonnait seulement de n'éprouver aucune colère soit de la trahison de sa soeur, soit de

l’amour inspiré par un jeune homme de basse extraction à la soeur du calife. Était-ce qu’après tant d’exécutions sanglantes il se trouvait las de punir, ou bien la conscience de sa divinité lui inspirait-elle cette immense affection paternelle qu’un Dieu doit ressentir à l’égard des créatures ? Impitoyable pour le mal, il se sentait vaincu par les graces toutes-puissantes de la jeunesse et de l’amour. Sétalmulc était-elle coupable d’avoir repoussé une alliance où ses préjugés voyaient un crime ? Yousouf l’était-il davantage d’avoir aimé une femme dont il ignorait la condition ? Ainsi le calife se promettait d’apparaître le soir même au nouveau rendez-vous qui était donné à Yousouf, mais pour pardonner et pour bénir ce mariage. Il ne provoquait plus que dans cette pensée les confidences de Yousouf. Quelque chose de sombre traversait encore son esprit, mais c’était sa propre destinée qui l’inquiétait désormais. Les événemens tournent contre moi, se dit-il, et ma volonté elle-même ne me défend plus. Il dit à Yousouf en le quittant : Je regrette nos bonnes soirées à l’okel. Nous y retournerons, car le calife vient de retirer les ordonnances contre le hachich et les liqueurs fermentées. Nous nous reverrons bientôt, ami.

Hakem, rentré dans son palais, fit venir le chef de sa garde, Abou-Arous, qui faisait le service de nuit avec un corps de mille hommes, et rétablit la consigne interrompue pendant les jours de trouble, voulant que toutes les portes du Caire fussent fermées à l'heure où il se rendait à son observatoire, et qu'une seule se rouvrît à un signal convenu quand il lui plairait de rentrer lui-même. Il se fit accompagner ce soir-là jusqu'au bout de la rue nommée Derb-al-Siba, monta sur l'âne que ses gens tenaient prêt chez l'eunuque Nésim, huissier de la porte, et sortit dans la campagne suivi seulement d'un valet de pied et du jeune esclave qui l'accompagnait d'ordinaire. Quand il eut gravi la montagne, sans même être encore monté dans la tour de l'observatoire, il regarda les astres, frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria : « Tu as donc paru, funeste signe ! »Ensuite il rencontra des cavaliers arabes qui le reconnurent et lui demandèrent quelques secours ; il envoya son valet avec eux chez l'eunuque Nésim pour qu'on leur donnât une gratification ; puis, au lieu de se rendre à la tour, il prit le chemin de la nécropole située à gauche du Mokattam, et s'avança jusqu'au tombeau de Fokkaï, près de l'endroit nommé *Maksaha* à cause des joncs qui y croissaient. Là trois hommes

tombèrent sur lui à coups de poignard ; mais à peine était-il frappé que l'un d'eux, reconnaissant ses traits à la clarté de la lune, se retourna contre les deux autres et les combattit jusqu'à ce qu'il fût tombé lui-même auprès du calife en s'écriant : O mon frère ! Tel fut du moins le récit de L'esclave échappé à cette boucherie, qui s'enfuit vers le Caire et alla avertir Abou-Arous ; mais, quand les gardes arrivèrent au lieu du meurtre, ils ne trouvèrent plus que des vêtemens ensanglantés et l'âne gris du calife, nommé *Kamur* , qui avait les jarrets coupés.

xxxxxxxxxx (1) C'est depuis, en effet, qu'a été construit le bâtiment actuel, l'un des plus magnifiques du Caire.

V. - Le départ

L'histoire du calife Hakem était terminée.

Le cheik s'arrêta et se mit à réfléchir profondément. J'étais ému moi-même au récit de cette *passion* , moins douloureuse sans doute que celle du Golgotha, mais dont j'avais vu récemment le

théâtre, ayant gravi souvent, pendant mon séjour au Caire, ce Mokattam, qui a conservé les ruines de l'observatoire de Hakem. Je me disais que, dieu ou homme, ce calife Hakem, si calomnié par les historiens cophtes et musulmans, avait voulu sans doute amener le règne de la raison et de la justice ; je voyais sous un nouveau jour tous les événemens rapportés par El-Macin, par Makrisi, par Novaïri et autres auteurs que j'avais lus au Caire, et je déplorais ce destin qui condamne les prophètes, les réformateurs, les messies, quels qu'ils soient, à la mort violente, et plus tard à l'ingratitude humaine.

- Mais vous ne m'avez pas dit, ils-je observer au cheik, par quels ennemis le meurtre de Hakem avait été ordonné ?

- Vous avez lu les historiens, me dit-il ; ne savez-vous pas que Yousouf, fils de Dawas, se trouvant au rendez-vous fixé à la fontaine des Amans, y rencontra des esclaves qui le conduisirent dans une maison où l'attendait la sultane Sétalmulc, qui s'y était rendue déguisée ; qu'elle le fit consentir à tuer Hakem, lui disant que ce dernier voulait la faire mourir, et lui promit de l'épouser ensuite ? Elle prononça en finissant ces paroles conservées par

l'histoire : « Rendez-vous sur la montagne, il y viendra sans faute et y restera seul, ne gardant avec lui que l'homme qui lui sert de valet. Il entrera dans la vallée, courez alors sur lui et tuez-le ; tuez aussi le valet et le jeune esclave, s'il est avec lui. »Elle lui donna un de ces poignards dont la pointe a forme de lance, et que l'on nomme *yafours* , et arma aussi les deux esclaves, qui avaient ordre de le seconder et de le tuer, s'il manquait à son serment. Ce fut seulement après avoir porté le premier coup au calife, que Yousouf le reconnut pour le compagnon de ses courses nocturnes, et se tourna contre les deux esclaves, ayant dès-lors horreur de son action ; mais il tomba à son tour, frappé par eux.

- Et que devinrent les deux cadavres, qui, selon l'histoire, ont disparu, puisqu'on ne retrouva que l'âne et les sept tuniques de Hakem, dont les boutons n'avaient point été défaits ?

- Vous ai-je dit qu'il y eût des cadavres ? Telle n'est pas notre tradition. Les astres promettaient au calife quatre-vingts ans de vie, s'il échappait au danger de cette nuit du 27 schawal 411 de l'hégire. Ne savez-vous pas que, pendant seize ans après sa

disparition, le peuple du Caire ne cessa de dire qu'il était vivant ?

- On m'a raconté, en effet, bien des choses semblables, dis-je ; mais on attribuait les fréquentes apparitions de Hakem à des imposteurs, tels que Schérout, Sikkin et d'autres, qui avaient avec lui quelque ressemblance et jouaient ce rôle. C'est ce qui arrive pour tous ces souverains merveilleux dont la vie devient le sujet des légendes populaires. Les Cophtes prétendent que Jésus-Christ apparut à Hakem, qui demanda pardon de ses impiétés et fit pénitence pendant de longues années dans le désert.

- Selon nos livres, dit le cheik, Hakem n'était pas mort des coups qui lui avaient été portés. Recueilli par un vieillard inconnu, il survécut à la nuit fatale où sa soeur l'avait fait assassiner ; mais, fatigué du trône, il se retira dans le désert d'Ammon, et formula sa doctrine, qui fut publiée depuis par son disciple Hamza. Ses sectateurs, chassés du Caire après sa mort, se retirèrent sur le Liban, où ils ont formé la nation des Druses.

Toute cette légende me tourbillonnait dans la tête, et je me promettais bien de venir demander au chef

druse de nouveaux détails sur la religion de Hakem ; - mais la tempête qui me retenait à Beyrouth s'était apaisée, et je dus partir pour Saint-Jean-d'Acre, où j'espérais intéresser le pacha en faveur du prisonnier. Je ne revis donc le cheik que pour lui faire mes adieux sans oser lui parler de sa fille, et sans lui apprendre que je l'avais connue chez Mme Carlès.

GERARD DE NERVAL.

Chapitre 4

Les Akkals. - L'anti-Liban

I. - Le paquebot

Il faut s'attendre, sur les navires arabes et grecs, à ces traversées capricieuses qui renouvellent les destins errans d'Ulysse et de Télémaque ; le moindre coup de vent les emporte à tous les coins de la Méditerranée : aussi l'Européen qui veut aller d'un

point à l'autre des côtes de Syrie est-il forcé d'attendre le passage du paquebot anglais qui fait seul le service des *échelles* de la Palestine. Tous les mois, un simple brick, qui n'est pas même un *vapeur* , remonte et descend ces échelons de cités illustres qui s'appelaient Béryte, Sidon, Tyr, Ptolémaïs et Césarée, et qui n'ont conservé ni leurs noms ni même leurs ruines. A ces reines des mers et du commerce dont elle est l'unique héritière, l'Angleterre ne fait pas seulement l'honneur d'un *steamboat* . Cependant les divisions sociales si chères à cette nation libre sont strictement observées sur le pont, comme s'il s'agissait d'un vaisseau de premier ordre. Les *first places* sont interdites aux passagers inférieurs, c'est-à-dire à ceux dont la bourse est le moins garnie, et cette disposition étonne parfois les Orientaux quand ils voient des marchands aux places d'honneur, tandis que des cheiks, des schérifs ou même des émirs se trouvent confondus avec les soldats et les valets, En général, la chaleur est trop grande pour que l'on couche dans les cabinets, et chaque voyageur, - apportant son lit sur son dos comme le paralytique de l'Évangile, - choisit une place sur le pont pour le sommeil et pour la sieste ; le reste du temps, il se tient accroupi sur son matelas ou sur sa natte, le dos

appuyé contre le bordage et fumant sa pipe ou son narguilé. Les Francs seuls passent la journée à se promener sur le pont, à la grande surprise des Levantins, qui ne comprennent rien à cette agitation d'écureuil. Il est difficile d'arpenter ainsi le plancher sans accrocher les jambes de quelque Turc ou Bédouin, qui fait un soubresaut farouche, porte la main à son poignard et lâche des imprécations, se promettant de vous retrouver ailleurs. Les musulmans qui voyagent avec leur sérail, et qui n'ont pas assez payé pour obtenir un cabinet séparé, sont obligés de laisser leurs femmes dans une sorte de parc formé à l'arrière par des balustrades, et où elles se pressent comme des agneaux. Quelquefois le mal de mer les gagne, et il faut alors que chaque époux s'occupe d'aller chercher ses femmes, de les faire descendre et de les ramener ensuite au bercail. Rien n'égale la patience d'un Turc pour ces mille soins de famille qu'il faut accomplir sous l'oeil railleur des infidèles. C'est lui-même qui, matin et soir, s'en va remplir à la tonne commune les vases de cuivre destinés aux ablutions religieuses, qui renouvelle l'eau des narguilés, soigne les enfans incommodés du roulis, - toujours pour soustraire le plus possible ses femmes ou ses esclaves au contact dangereux des Francs. Ces précautions n'ont pas lieu

sur les vaisseaux où il ne se trouve que des passagers levantins. Ces derniers, bien qu'ils soient de religions diverses, observent entre eux une sorte d'étiquette, surtout en ce qui se rapporte aux femmes.

L'heure du déjeuner sonna pendant que le missionnaire anglais, embarqué avec moi pour Acre, me faisait remarquer un point de la côte qu'on suppose être le lieu même où Jonas s'élança du ventre de la baleine. Une petite mosquée indique la piété des musulmans pour cette tradition biblique, et à ce propos j'avais entamé avec le révérend une de ces discussions religieuses qui ne sont plus de mode en Europe, mais qui naissent si naturellement entre voyageurs dans ces pays où l'on sent que la religion est tout.

- Au fond, lui disais-je, le Coran n'est qu'un résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament rédigé en d'autres termes et augmenté de quelques prescriptions particulières au climat. Les musulmans honorent le Christ comme prophète, sinon comme Dieu ; ils révèrent la *Kadra Myriam* (la Vierge Marie), et aussi nos anges, nos prophètes et nos saints ; d'où vient donc l'immense préjugé qui

les sépare encore des chrétiens et qui rend toujours entre eux les relations mal assurées ?

- Je n’accepte pas cela pour ma croyance, disait le révérend, et je pense que les protestans et les Turcs finiront un jour par s’entendre. Il se formera quelque secte intermédiaire, une sorte de christianisme oriental…

- Ou d’islamisme anglican, lui dis-je. Mais pourquoi le catholicisme n’opérerait-il pas cette fusion ?

- C’est qu’aux yeux des Orientaux les catholiques sont idolâtres. Vous avez beau leur expliquer que vous ne rendez pas un culte à la figure peinte ou sculptée, mais à la personne divine qu’elle représente ; que vous *honorez* , mais que vous n’adorez pas les anges et les saints ils ne comprennent pas cette distinction. Et d’ailleurs, quel peuple idolâtre a jamais adoré le bois ou le métal lui-même ? Vous êtes donc pour eux à la fois des idolâtres et des polythéistes, taudis que les diverses communions protestantes.....

Notre discussion, que je résume ici, continuait encore après le déjeuner, et ces dernières paroles avaient frappé l'oreille d'un petit homme à l'oeil vif, à la barbe noire, vêtu d'un caban grec dont le capuchon, relevé sur sa tête, dissimulait la coiffure, seul indice en Orient des conditions et des nationalités.

Nous ne restâmes pas long-temps dans l'indécision.

- Eh ! sainte Vierge ! s'écria-t-il, les protestans n'y feront pas plus que les autres. Les *Turcs* seront toujours les *Turcs* ! (Il prononçait *Tures* .)

L'interruption, indiscrète et l'accent provençal de ce personnage ne me rendirent pas insensible au plaisir de rencontrer un compatriote. Je me tournai donc de son côté, et je lui répondis quelques paroles auxquelles il répliqua avec volubilité.

- Non, monsieur, il n'y a rien à faire avec le *Ture* *(Turc*) ; heureusement, c'est un peuple qui s'en va !... Monsieur, je fus ces derniers temps à Constantinople ; je me disais : Où sont les *Tures* ?... Il n'y en a plus !

Le paradoxe se réunissait à la prononciation pour signaler de plus en plus un enfant de la Canebière. Seulement ce mot *Turc* , qui revenait à tout moment, m'agaçait un peu.

- Vous allez loin, répliquai-je ; j'ai moi-même vu déjà un assez bon nombre de Turcs...

J'affectais de dire ce mot en appuyant sur la désinence ; le Provençal n'acceptait pas cette leçon.

- Vous croyez que ce sont des *Tures* que vous avez vus ? disait-il en prononçant la syllabe d'une voix encore plus flûtée ; ce ne sont pas de vrais *Tures* ; j'entends le *Turc* Osmanli ; tous les musulmans ne sont pas des *Tures* !

Après tout, un méridional trouve sa prononciation excellente et celle d'un Parisien fort ridicule ; je m'habituais à celle de mon voisin mieux qu'à son paradoxe. - Êtes-vous bien sûr, lui dis-je, que cela soit ainsi ?

- Eh ! monsieur, j'arrive de Constantinople ; ce sont tous là des Grecs, des Arméniens, des Italiens, des gens de Marseille. Tous les Turcs que l'on peut

trouver, on en fait des cadis, des ulémas, des pachas, ou bien on les envoie en Europe pour les faire voir... Que voulez-vous ? tous leurs enfans meurent ; c'est une race qui s'en va !

- Mais, dis-je, ils savent encore assez bien garder leurs provinces cependant.

- Eh ! monsieur, qu'est-ce qui les maintient ? C'est l'Europe, ce sont les gouvernemens qui ne veulent rien changer à ce qui existe, qui craignent les révolutions, les guerres, et dont chacun veut empêcher que l'autre prenne la part la plus forte ; c'est pourquoi ils restent en échec à se regarder le blanc des yeux, et pendant ce temps ce sont les populations qui en souffrent ! On vous parle des armées du sultan ; qu'y voyez-vous ? Des Albanais, des Bosniaques, des Circassiens, des Curdes ; les marins, ce sont des Grecs ; les officiers seuls sont de race turque. On les met en campagne ; tout cela se sauve au premier coup de canon, ainsi que nous avons vu maintes fois,.... à moins que les Anglais ne soient là pour leur tenir la baïonnette au dos, comme dans les affaires de Syrie.

Je me tournai du côté du missionnaire anglais, mais il s'était éloigné de nous et se promenait sur l'arrière.

- Monsieur, me dit le Marseillais en me prenant le bras, qu'est-ce que vous croyez que les diplomates feront quand les rayas viendront leur dire : « Voilà le malheur qui nous arrive ; il n'y a plus un seul Turc dans tout l'empire ; nous ne savons que faire, nous vous apportons les clés de tout ! »

L'audace de cette supposition me fit rire de tout mon coeur. Le Marseillais continua imperturbablement

- L'Europe dira : « Il doit y en avoir encore quelque part, cherchons bien !... Est-ce possible ? Plus de pachas, plus de vizirs, plus de muchirs, plus de nazirs.... Cela va déranger toutes les relations diplomatiques. A qui s'adresser ? Comment ferons-nous pour continuer à payer les drogmans ? »

- Ce sera embarrassant en effet.

- Le pape, de son côté, dira : « Eh ! mon Dieu ! comment faire ? Qu'est-ce qui va donc garder le saint sépulcre à présent ? Voilà qu'il n'y a plus de Turcs !... »

Ce tableau, plein d'exagération sans doute, me frappait par quelques traits de vérité. Que le nombre des Turcs ait diminué beaucoup, cela n'est pas douteux ; les races d'hommes s'altèrent et se perdent sous certaines influences, comme celles des animaux. Déjà depuis long-temps la principale force de l'empire turc reposait dans l'énergie de milices étrangères d'origine à la race d'Othman, telles que les mamelouks et les janissaires. Aujourd'hui c'est à l'aide de quelques légions d'Albanais que la Porte maintient sous la loi du croissant vingt millions de Grecs, de catholiques et d'Arméniens. Le pourrait-elle encore sans l'appui moral de la diplomatie européenne et sans les secours armés de l'Angleterre ? Quand on songe que cette Syrie dont les canons anglais ont bombardé tous les ports en 1840, et cela au profit des Turcs, est la même terre où toute l'Europe féodale s'est ruée pendant six siècles, et que nos religions d'état tiennent pour sacrée, on peut croire que le sentiment religieux est tombé bien bas en Europe. Les Anglais n'ont pas même eu l'idée de réserver aux chrétiens l'héritage envahi de

Richard Coeur-de-Lion.

Je voulais communiquer ces réflexions au révérend ; mais, quand je revins près de lui, il m'accueillit d'un air très froid. Je compris qu'étant aux premières places, il trouvait inconvenant que je me fusse entretenu avec quelqu'un des secondes. Désormais je n'avais plus droit à faire partie de sa société ; il regrettait sans doute amèrement d'avoir entamé quelques relations avec un homme qui ne se conduisait pas en *gentleman* . Peut-être m'avait-il pardonné, à cause de mon costume levantin, de ne point porter de gants jaunes et de bottes vernies, mais se prêter à la conversation du premier venu, c'était décidément - *improper* . - Il ne me reparla plus.

II. - Le pope et sa femme

N'ayant désormais rien à ménager, je voulus jouir entièrement de la compagnie du Marseillais, qui, vu les occasions rares d'amusement qu'on peut rencontrer sur un paquebot anglais, devenait un compagnon précieux. Cet homme avait beaucoup

voyagé, beaucoup vu ; son commerce le forçait à s’arrêter d’échelle en échelle, et le conduisait naturellement à entamer des relations avec tout le monde. - L’Anglais ne veut plus causer, me dit-il, c’est peut-être qu’il a le mal de mer (il prononçait *merre*). Ah ! oui, le voilà qui fait un plongeon dans la cajute. Il a trop déjeuné peut-être .....

Il s’arrêta et reprit après un éclat de rire :

- C’est comme un député de chez nous, qui aimait fort les grosses pièces. Un jour, dans un plat de grives, on te lui campe une chouette (il prononçait *souette*). « Ah ! dit-il, en voilà une qui est grosse ! »Quand il eut fini, nous lui apprîmes ce que c’était qu’il avait mangé.... Monsieur ! cela lui fit un effet comme le roulis ; c’est très indigeste, la chouette !

Décidément mon Provençal n’appartenait pas à la meilleure compagnie, mais j’avais passé le Rubicon. La limite qui sépare les *first places* des *second places* était dépassée, - je n’appartenais plus au monde *comme il faut* ; il fallait se résigner à ce destin. Peut-être, hélas ! le révérend qui m’avait si imprudemment admis dans son intimité me

comparait-il en lui-même aux anges déchus de Milton. J'avouerai que je n'en conçus pas de longs regrets ; l'avant du paquebot était infiniment plus amusant que l'arrière. Les haillons les plus pittoresques, les types de race les plus variés se pressaient sur des nattes, sur des matelas, sur des tapis troués, rayonnans de l'éclat de ce soleil splendide qui les couvrait d'un manteau d'or. L'oeil étincelant, les dents blanches, le rire insouciant des montagnards, l'attitude patriarcale des pauvres familles curdes, çà et là groupées à l'ombre des voiles, comme sous les tentes du désert, l'imposante gravité de certains émirs ou schérifs, plus riches d'ancêtres que de piastres, et qui, comme don Quichotte, semblaient se dire : - Partout où je m'assieds, je suis à la place d'honneur, - tout cela sans doute valait bien la compagnie de quelques touristes taciturnes et d'un certain nombre de Turcs cérémonieux.

Le Marseillais m'avait conduit en causant jusqu'à une place où il avait étendu son matelas auprès d'un autre occupé par un prêtre grec et sa femme qui faisaient le pèlerinage de Jérusalem. C'étaient deux vieillards de fort bonne humeur, qui avaient lié déjà une étroite amitié avec le Marseillais. Ces gens

possédaient un corbeau qui sautelait sur leurs genoux et sur leurs pieds et partageait leur maigre déjeuner. Le Marseillais me fit asseoir près de lui et tira d'une caisse un énorme saucisson et une bouteille de forme européenne.

- Si vous n'aviez pas déjeuné tout à l'heure, me dit-il, je vous offrirais de ceci ; mais vous pouvez bien en goûter : c'est du saucisson d'Arles, monsieur ! cela rendrait l'appétit à un mort !.. Voyez ce qu'ils vous ont donné à manger aux premières, toutes leurs conserves de rosbeef et de légumes qu'ils tiennent dans des boîtes de fer-blanc.... si cela vaut une bonne rondelle de saucisson, que la larme en coule sur le couteau !... Vous pouvez traverser le désert avec cela dans votre poche, et vous ferez encore bien des politesses aux Arabes, qui vous diront qu'ils n'ont jamais rien mangé de meilleur !

Le Marseillais, pour prouver son assertion, découpa deux tranches et les offrit au pope grec et à sa femme, qui ne manquèrent pas de faire honneur à ce régal. - Par exemple, cela pousse toujours à boire, reprit-il... Voilà du vin de la Camargue qui vaut mieux que le vin de Chypre, s'entend comme

ordinaire… Mais il faudrait une tasse ; moi, quand je suis seul, je bois à même la bouteille.

Le pope tira de dessous ses habits une sorte de coupe en argent couverte d'ornemens repoussés d'un travail ancien, et qui portait à l'intérieur des traces de dorure ; - peut-être était-ce un calice d'église ; - le sang de la grappe perlait joyeusement dans le vermeil. Il y avait si long-temps que je n'avais bu de vin rouge, et j'ajouterai même de vin français, que je vidai la tasse sans faire de façons. Le pope et sa femme n'en étaient pas à faire connaissance avec le vin du Marseillais.

- Voyez-vous ces braves gens-là, me dit celui-ci, ils ont peut-être à eux deux un siècle et demi, et ils ont voulu voir la Terre-Sainte avant de mourir. Ils vont célébrer la cinquantaine de leur mariage à Jérusalem ; ils avaient des enfans, qui sont morts, ils n'ont plus à présent que ce corbeau ; eh bien ! c'est égal, ils s'en vont remercier le bon Dieu !

Le pope, qui comprenait que nous parlions de lui, souriait d'un air bienveillant sous son loquet noir ; la bonne vieille, dans ses longues draperies bleues de laine, me faisait songer au type austère de Rebecca.

La marche du paquebot s'était ralentie, et quelques passagers debout se montraient un point blanchâtre sur le rivage ; nous étions arrivés devant le port de Seyda, l'ancienne Sidon. - La montagne d'Élie (*Mar-Elias*), sainte pour les Turcs comme pour les chrétiens et les Druses, se dessinait à gauche de la ville, et la masse imposante du khan français ne tarda pas à attirer nos yeux. Les murs et les tours portent les traces du bombardement anglais de 1840, qui a démantelé toutes les villes maritimes du Liban. De plus, tous leurs ports, depuis Tripoli jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, avaient été, comme on sait, comblés jadis d'après les ordres de Fakardin, prince des Druses, afin d'empêcher la descente des troupes turques, de sorte que ces villes illustres ne sont que ruines et désolation. La nature pourtant ne s'associe pas à ces efforts si long-temps renouvelés des malédictions bibliques. Elle se plaît toujours à encadrer ces débris d'une verdure délicieuse. Les jardins de Sidon fleurissent encore comme au temps du culte d'Astarté. La ville moderne est bâtie à un mille de l'ancienne, dont les ruines, entourent un mamelon surmonté d'une tour carrée du moyen-âge, autre ruine elle-même.

Beaucoup de passagers descendaient à Seyda, et, comme le paquebot s'y arrêtait pour quelques heures, je me fis mettre à terre ainsi que le Marseillais. Le pope et sa femme débarquèrent aussi, ne pouvant plus supporter la mer et ayant résolu de continuer par terre leur pèlerinage. Nous longeons dans un caïque les arches du pont maritime qui joint à la ville le fort bâti sur un îlot, nous passons au milieu des frêles tartanes qui seules trouvent assez de fond pour s'abriter dans le port, et nous abordons à une ancienne jetée dont les pierres énormes sont en partie semées dans les flots. La vague écume sur ces débris, et l'on ne peut débarquer à pied sec qu'en se faisant porter par des *hamals* presque nus. Nous rions un peu de l'embarras des deux Anglaises, compagnes du missionnaire, qui se tordent dans les bras de ces tritons cuivrés, aussi blondes, mais plus vêtues que les néréides du Triomphe de Galatée. - Le corbeau commensal du pauvre ménage grec bat des ailes et pousse des cris ; une tourbe de jeunes drôles, qui se sont fait des *machlahs* rayés avec des sacs en poils de chameaux, se précipite sur les bagages ; quelques-uns se proposent comme cicérones en hurlant deux ou trois mots français. L'oeil se repose avec plaisir sur des bateaux chargés d'oranges, de figues et d'énormes raisins de la terre promise ; plus

loin une odeur pénétrante d'épiceries, de salaisons et de fritures signale le voisinage des boutiques. En effet, on passe entre les bâtimens de la marine et ceux de la douane, et l'on se trouve dans une rue bordée d'étalages qui aboutit à la porte du khan français. Nous voilà sur nos terres. Le drapeau tricolore flotte sur l'édifice, qui est le plus considérable de Seyda. La vaste cour carrée, ombragée d'acacias avec un grand bassin au centre, est entourée de deux rangées de galeries qui correspondent en bas à des magasins, en haut à des chambres occupées par des négocians. On m'indique le logement consulaire situé dans l'angle gauche, et, pendant que j'y monte, le Marseillais se rend avec le pope au couvent des franciscains, qui occupe le bâtiment du fond. C'est une ville que ce khan français ; nous n'en avons pas de plus important dans toute la Syrie. Malheureusement notre commerce n'est plus en rapport avec les proportions de son comptoir.

Je causais tranquillement avec M. Conti, notre vice-consul, lorsque le Marseillais nous arriva tout animé, se plaignant des franciscains et les accablant d'épithètes voltairiennes. Ils avaient refusé de recevoir le pope et sa femme. - C'est, dit M. Conti,

qu'ils ne logent personne qui ne leur ait été adressé avec une lettre de recommandation.

- Eh bien ! c'est fort commode, dit le Marseillais, mais je les connais tous les moines, ce sont là leurs manières ; quand ils voient venir de pauvres diables, ils ont toujours la même chose à dire. Les gens à leur aise donnent huit piastres (2 fr.) par jour dans chaque couvent ; on ne les taxe pas, niais c'est le prix, et avec cela ils sont sûrs d'être bien accueillis partout.

- Mais on recommande aussi de pauvres pèlerins, dit M. Conti, et les pères les accueillent gratuitement.

- Sans doute, et puis, au bout de trois jours, on les met à la porte, dit le Marseillais. Et combien en reçoivent-ils de ces pauvres-là par année ? Vous savez bien qu'en France on n'accorde de passeport pour l'Orient qu'aux gens qui prouvent qu'ils ont de quoi faire le voyage.

- Ceci est très exact, dis-je à M. Conti, et rentre dans les maximes d'égalité applicables à tous les Français... quand ils ont de l'argent dans leur poche.

- Vous savez sans doute, répondit-il, que, d'après les capitulations avec la Porte, les consuls sont forcés de *rapatrier* ceux de leurs nationaux qui manqueraient de ressources pour retourner en Europe. C'est une grosse dépense pour l'état.

- Ainsi, dis-je, plus de croisades volontaires, plus de pèlerinages possibles, et nous avons une religion d'état !

- Tout cela, s'écria le Marseillais, ne nous donne pas un logement pour ce pauvre prêtre et sa femme.

- Je le recommanderais bien, dit M. Conti, mais vous comprenez que dans tous les cas un couvent catholique ne peut pas recevoir un prêtre grec avec sa femme. Il y a ici un couvent grec où ils peuvent aller.

- Eh ! que voulez-vous ? dit le Marseillais, c'est encore une affaire pire. Ces pauvres gens sont des Grecs schismatiques ; dans toutes les religions, plus les croyances se rapprochent et plus les croyans se détestent, arrangez cela. Ma foi, je vais frapper à la porte d'un Turc. Ils ont cela de bon, au moins, qu'ils donnent l'hospitalité à tout le monde.

M. Conti eut beaucoup de peine à retenir le Marseillais ; il voulut bien se charger lui-même d'héberger le pope, sa femme et le corbeau, qui s'unissait à l'inquiétude de ses maîtres en poussant des couacs plaintifs.

C'est un homme excellent que notre consul et aussi un savant orientaliste ; il m'a fait voir deux ouvrages traduits de manuscrits qui lui avaient été prêtés par un Druse. On voit ainsi que la doctrine n'est plus tenue aussi secrète qu'autrefois. Sachant que ce sujet m'intéressait, M. Conti voulut bien en causer longuement avec moi pendant le dîner. Nous allâmes ensuite voir les ruines, auxquelles on arrive à travers des jardins délicieux, qui sont les plus beaux de toute la côte de Syrie. Quant aux ruines situées au nord, elles ne sont plus que fragmens et poussière : les seuls fondemens d'une muraille paraissent remonter à l'époque phénicienne, le reste est du moyen-âge ; on sait que saint Louis fit reconstruire la ville et réparer un château carré, anciennement construit par les Ptolémées. La citerne d'Élie, le sépulcre de Zabulon et quelques grottes sépulcrales avec des restes de pilastres et de peintures complètent le tableau de tout ce que Seyda doit au passé.

M. Conti nous a fait voir, en revenant, une maison située au bord de la mer, qui fut habitée par Bonaparte à l'époque de la campagne de Syrie. La tenture en papier peint, ornée d'attributs guerriers, a été posée à son intention, et deux bibliothèques surmontées de vases chinois renfermaient les livres et les plans que consultait assidûment le héros. On sait qu'il s'était avancé jusqu'à Seyda pour établir des relations avec les émirs du Liban. Un traité secret mettait à sa solde six mille Maronites et six mille Druses destinés à arrêter l'armée du pacha de Damas marchant sur Acre. Malheureusement les intrigues des souverains de l'Europe et d'une partie des couvens hostiles aux idées de la révolution arrêtèrent l'élan des populations ; les princes du Liban, toujours politiques, subordonnaient leur concours officiel au résultat du siège de Saint-Jean-d'Acre. Au reste, des milliers de combattans indigènes s'étaient réunis déjà à l'armée française en haine des Turcs ; mais le nombre n'y pouvait rien faire en cette circonstance. Les équipages de siége que l'on attendait furent saisis par la flotte anglaise, qui parvint à jeter dans Acre ses ingénieurs et ses canonniers. Ce fut un Français nommé Phelippeaux, ancien condisciple de Napoléon, qui, comme on sait, dirigea la défense.

Une vieille haine d'écolier a peut-être décidé du sort d'un monde !

III. - Un déjeuner à Saint-Jean-d'Acre

Le paquebot avait remis à la voile ; la chaîne du Liban s'abaissait et reculait de plus en plus à mesure que nous approchions d'Acre ; la plage devenait sablonneuse et se dépouillait de verdure. Cependant nous ne tardâmes pas à apercevoir le port de *Sour* , l'ancienne Tyr, où l'on ne s'arrêta que pour prendre quelques passagers. La ville est beaucoup moins importante encore que Seyda. Elle est bâtie sur le rivage, et l'îlot où s'élevait Tyr à l'époque du siége qu'en fit Alexandre n'est plus couvert que de jardins et de pâturages. La jetée que fit construire le conquérant, tout empâtée par les sables, ne montre plus les traces du travail humain, c'est un isthme d'un quart de lieue simplement. Mais, si l'antiquité ne se révèle plus sur ces bords que par des débris de colonnes rouges et grises, l'âge chrétien a laissé des vestiges plus imposans. On distingue encore les fondations de l'ancienne cathédrale, bâtie dans le goût syrien, qui se divisait en trois nefs

semi-circulaires séparées par des pilastres, et où fut le tombeau de Frédéric Barberousse, noyé près de Tyr, dans le Kasamy. Les fameux puits d'eau vive de Ras-El-Aïn, célébrés dans la Bible, et qui sont de véritables *puits artésiens* , dont on attribue la création à Salomon, existent encore à une lieue de la ville, et l'aqueduc qui en amenait les eaux à Tyr découpe toujours sur le ciel plusieurs de ses arches immenses. Voilà tout ce que Tyr a conservé ; ses vases transparens, sa pourpre éclatante, ses bois précieux étaient jadis renommés par toute la terre. Ces riches exportations ont fait place à un petit commerce de grains récoltés par les Métualis, et vendus par les Grecs, très nombreux dans la ville.

La nuit tombait lorsque nous entrâmes dans le port de Saint-Jean-d'Acre. Il était trop tard pour débarquer ; mais, à la clarté si nette des étoiles, tous les détails du golfe, gracieusement arrondi entre Acre et Kaïffa, se dessinaient à l'aide du contraste de la terre et des eaux. Audelà d'un horizon de quelques lieues se découpent les cimes de l'Anti-Liban qui s'abaissent à gauche, tandis qu'à droite se lève et s'étage en croupes hardies la chaîne du Carmel, qui s'étend vers la Galilée. La ville endormie ne se révélait encore que par ses murs à créneaux, ses

tours carrées et les dômes d'étain de sa mosquée, indiquée de loin par un seul minaret. A part ce détail musulman, on peut rêver encore la cité féodale des templiers, le dernier rempart des croisades.

Le jour vint dissiper cette illusion en trahissant l'amas de ruines informes qui résultent de tant de sièges et de bombardemens accomplis jusqu'à ces dernières années. Au point du jour, le Marseillais m'avait réveillé pour me montrer l'étoile du matin levée sur le village de Nazareth, distant seulement de huit lieues. On ne peut échapper à l'émotion d'un tel souvenir. Je proposai au Marseillais de faire ce petit voyage.

- C'est dommage, dit-il, qu'il ne s'y trouve plus la maison de la Vierge ; mais vous savez que les anges l'ont transportée en une nuit à Lorette, près de Venise. Ici on en montre la place, voilà tout. Ce n'est pas la peine d'y aller pour voir qu'il n'y a plus rien !

Au reste, je songeais surtout pour le moment à faire ma visite au pacha. Le Marseillais, par son expérience des moeurs turques, pouvait me donner des conseils quant à la manière de me présenter, et

je lui appris comment j'avais fait à Paris la connaissance de Méhmet-Pacha.

- Pensez-vous qu'il me reconnaîtra ? lui dis-je.

- Eh ! sans doute, répondit-il ; seulement il faut reprendre le costume européen, sans cela vous seriez obligé de prendre votre tour d'audience, et il ne serait peut-être pas pour aujourd'hui.

Je suivis ce conseil, gardant toutefois le tarbouch, à cause de mes cheveux rasés à l'orientale.

- Je connais bien votre pacha, disait le Marseillais pendant que je changeais de costume. On l'appelle à Constantinople *Guezluk* , ce qui veut dire l'homme aux lunettes.

- C'est juste, dis-je, il portait des lunettes quand je l'ai connu.

- Eh bien ! voyez ce que c'est chez les Turcs : ce sobriquet est devenu son nom, et cela restera dans sa famille ; on appellera son fils *Guezluk-Oglou* , ainsi de tous ses descendans. La plupart des noms

turcs ont des origines semblables. Cela indique d'ordinaire que, l'homme s'étant élevé par son mérite, ses enfans acceptent l'héritage d'un surnom souvent ironique, car il rappelle ou un ridicule, ou un défaut corporel, ou l'idée d'un métier que le personnage exerçait avant son élévation.

- C'est encore, dis-je, un des principes de l'égalité musulmane. On s'honore par l'humilité. N'est-ce pas aussi un principe chrétien ?

- Écoutez, dit le Marseillais, puisque le pacha est votre ami, il faut que vous fassiez quelque chose pour moi. Dites-lui que j'ai à lui vendre une pendule à musique qui exécute tous les opéras italiens. Il y a dessus des oiseaux qui battent des ailes et qui chantent. C'est une petite merveille. Ils aiment cela, les Turcs !

Nous ne tardâmes pas à être mis à terre, et j'en eus bientôt assez de parcourir des rues étroites et poudreuses en attendant l'heure convenable pour me présenter au pacha. A part le bazar voûté en ogive et la mosquée de Djezzar-Pacha, fraîchement restaurée, il reste peu de chose à voir dans la ville ; il faudrait une vocation d'architecte pour relever les

plans des églises et des couvens de l'époque des croisades. L'emplacement est encore marqué par les fondations ; une galerie qui longe le port est seule restée debout, comme débris du palais des grands-maîtres de Saint-Jean de Jérusalem.

Le pacha demeurait hors de la ville, dans un kiosque d'été situé près des jardins d'Abdallah, au bout d'un aqueduc qui traverse la plaine. - En voyant dans la cour les chevaux et les esclaves des visiteurs, je reconnus que le Marseillais avait eu raison de me faire changer de costume. Avec l'habit levantin, je devais paraître un mince personnage ; avec l'habit noir, tous les regards se fixaient sur moi.

Sous le péristyle, au bas de l'escalier, était un amas immense de babouche laissées à mesure par les entrans. Le tchiboutji qui me reçut voulait me faire ôter mes bottes ; mais je m'y refusai, ce qui donna une haute opinion de mon importance. Aussi ne restai-je qu'un instant dans la salle d'attente. On avait, du reste, remis au pacha la lettre dont j'étais chargé, et il donna ordre de me faire entrer, bien que ce ne fût pas mon tour.

Ici, l'accueil devint plus cérémonieux. Je m'attendais déjà à une réception européenne ; mais le pacha se borna à me faire asseoir près de lui sur un divan qui entourait une partie de la salle. Il affecta de ne parler qu'italien, bien que je l'eusse entendu parler français à Paris, et m'ayant adressé la phrase obligée : « Ton *kef* est-il bon ? »c'est-à-dire te trouves-tu bien ? il me fit apporter le chibouk et le café. Notre conversation s'alimenta encore de lieux communs. Puis le pacha me répéta : « Ton kef est-il bon ? »et fit servir une autre tasse de café. J'avais couru les rues d'Acre toute la matinée et traversé la plaine sans rencontrer la moindre *trattoria* ; j'avais refusé même un morceau de pain et de saucisson d'Arles offerts par le Marseillais, comptant un peu sur l'hospitalité musulmane ; mais le moyen de faire fonds sur l'amitié des grands ! La conversation se prolongeait sans que le pacha m'offrît autre chose que du café sans sucre et de la fumée de tabac. Il répéta une troisième fois : « Ton kef est-il bon ? »Je me levai pour prendre congé. En ce moment-là, midi sonna à une pendule placée au-dessus de ma tête, elle commença un air ; une seconde sonna presque aussitôt et commença un air différent ; une troisième et une quatrième débutèrent à leur tour, et il en résulta le charivari que l'on peut penser. Si habitué

que je fusse aux singularités des Turcs, je ne pouvais comprendre que l'on réunît tant de pendules dans la même salle. Le pacha paraissait enchanté de cette harmonie et fier sans doute de montrer à un Européen son amour du progrès. Je songeais en moi-même à la commission dont le Marseillais m'avait chargé. La négociation me paraissait d'autant plus difficile, que les quatre pendules occupaient chacune symétriquement une des faces de la salle. Où placer la cinquième ? Je n'en parlai pas.

Ce n'était pas le moment non plus de parler de l'affaire du scheik druse prisonnier à Beyrouth. Je gardai ce point délicat pour une autre visite, où le pacha m'accueillerait peut-être moins froidement. Je me retirai en prétextant des affaires à la ville. Lorsque je fus dans la cour, un officier vint me prévenir que le pacha avait ordonné à deux *cavas* de m'accompagner partout où je voudrais aller. Je ne m'exagérai pas la portée de cette attention, qui se résout d'ordinaire en un fort *bakchis* à donner auxdits estafiers.

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, je demandai à l'un deux où l'on pouvait aller déjeuner.

Ils se regardèrent avec des yeux très étonnés en se disant que ce n'était pas l'heure. Comme j'insistais, ils me demandèrent une *colonnate* (piastre d'Espagne) pour acheter des poules et du riz. Où auraient-ils fait cuire cela ? Dans un corps-de-garde ? Cela me parut une oeuvre chère et compliquée. Enfin ils eurent l'idée de me mener au consulat français ; mais j'appris là que notre agent résidait de l'autre côté du golfe, sur le revers du mont Carmel. A Saint-Jean-d'Acre, comme dans les villes du Liban, les Européens ont des habitations dans les montagnes à des hauteurs où cessent l'impression des grandes chaleurs et l'effet des vents brûlans de la plaine. - Je ne me sentis pas le courage d'aller demander à déjeuner si au-dessus du niveau de la mer. Quant à me présenter au couvent, je savais qu'on ne m'y aurait pas reçu sans lettres de recommandation. Je ne complais donc plus que sur la rencontre du Marseillais, lequel probablement devait se trouver au bazar.

En effet, il était en train de vendre à un marchand grec un assortiment de ces anciennes montres de nos pères, en forme d'oignons, que les Turcs préfèrent aux montres plates. Les plus grosses sont les plus chères ; - les oeufs de Nuremberg sont hors

de prix. Nos vieux fusils d'Europe trouvent aussi leur placement dans tout l'Orient, car on n'y veut que des fusils à pierre. - Voilà mon commerce, me dit le Marseillais ; j'achète en France toutes ces anciennes choses bon marché, et je les revends ici le plus cher possible. Les vieilles parures de pierres fines, les vieux cachemires, voilà qui se vend aussi fort bien. Cela est venu de l'Orient et cela y retourne. En France, on ne sait pas le prix des belles choses ; tout dépend de la mode. Tenez, la meilleure spéculation, c'est d'acheter en France les armes turques, les chibouks, les bouquins d'ambre et toutes les curiosités orientales rapportées en divers temps par les voyageurs, et puis de venir les revendre dans ces pays-ci. Quand je vois des Européens acheter ici des étoffes, des costumes, des armes, je dis en moi-même : Pauvre dupe ! cela te coûterait moins à Paris chez un marchand de bric-à-brac !

- Mon cher, lui dis-je, il ne s'agit pas de tout cela ; avez-vous encore un morceau de votre saucisson d'Arles ?

- Hé ! je crois bien, cela dure long-temps. Je comprends votre affaire ; vous n'avez pas déjeuné ;

c’est bien. Nous allons entrer chez un *cafédji* ; on ira vous chercher du pain.

Le plus triste, c’est qu’il n’y avait dans la ville que de ce pain sans levain, cuit sur des plaques de tôle, qui ressemble à de la galette ou à des crêpes de carnaval. Je n’ai jamais supporté cette indigeste nourriture qu’à condition d’en manger fort peu et de me rattraper sur les autres comestibles. Avec le saucisson, cela était plus difficile ; je fis donc un pauvre déjeuner.

Nous offrîmes du saucisson aux cavas, niais ces derniers le refusèrent par un scrupule de religion. - Les malheureux ! disait le Marseillais, ils s’imaginent que c’est du porc ; ils ne savent pas que le saucisson d’Arles se fait avec de la chair de mulet....

IV. - Aventure d’un Marseillais

L’heure de la sieste était arrivée depuis long-temps ; tout le monde dormait, et les deux cavas, pensant que nous allions en faire autant, s’étaient étendus sur les bancs du café. J’avais bien

envie de laisser là ce cortége incommode et d'aller faire mon *kef* hors de la ville sous des ombrages ; mais le Marseillais me dit que ce ne serait pas convenable, et que nous ne rencontrerions pas plus d'ombre et plus de fraîcheur au dehors qu'entre les gros murs du bazar où nous nous trouvions. Nous nous mîmes donc à causer pour passer le temps. Je lui racontai ma position, mes projets ; l'idée que j'avais conçue de me fixer en Syrie, d'y épouser une femme du pays, et, ne pouvant pas choisir une musulmane, à moins de changer de religion, comment j'avais été conduit à me préoccuper d'une jeune fille druse qui me convenait sous tous les rapports. - Il y a des momens où l'on sent le besoin, comme le barbier du roi Midas, de déposer ses secrets n'importe où. Le Marseillais, homme léger, ne méritait peut-être pas tant de confiance ; mais, au fond, c'était un bon diable, et il m'en donna la preuve par l'intérêt que ma situation lui inspira.

Je vous avouerai, lui dis-je, qu'ayant connu le pacha à l'époque de son séjour à Paris, j'avais espéré de sa part une réception moins cérémonieuse ; je fondais même quelque espérance sur des services que cette circonstance m'aurait permis de rendre au cheik druse, père de la jolie fille dont je vous ai

parlé.... Et maintenant je ne sais trop ce que j'en puis attendre.

- Plaisantez-vous ? me dit le Marseillais, vous allez vous donner tant de peine pour une petite fille des montagnes ? Eh ! quelle idée vous faites-vous de ces Druses ? Un cheik druse, eh bien ! qu'est-ce que c'est, près d'un Européen, d'un Français qui est du beau monde ? Voilà dernièrement le fils d'un consul anglais, M. Parker, qui a épousé une de ces femmes-là, une *Ansarienne* du pays de Tripoli ; personne de sa famille ne veut plus le voir ! C'était aussi la fille d'un cheik pourtant.

- Oh ! les Ansariens ne sont pas les Druses.

- Voyez-vous, ce sont là des caprices de jeune homme ! Moi je suis resté long-temps à Tripoli, je faisais des affaires avec un de mes compatriotes qui avait établi une filature de soie dans la montagne ; il connaissait bien tous ces gens-là ; ce sont des peuples où les hommes, les femmes mènent une vie bien singulière.

Je me mis à rire, sachant bien qu'il ne s'agissait là que de sectes qui n'ont qu'un rapport d'origine avec

les Druses, et je priai le Marseillais de me conter ce qu'il savait.

- Ce sont *des drôles*, me dit-il à l'oreille avec cette expression comique des méridionaux, qui entendent par ce terme quelque chose de particulièrement égrillard.

- C'est possible, dis-je, mais la jeune fille dont je vous parle n'appartient pas à des sectes pareilles où peuvent exister quelques pratiques dégénérées du culte primitif des Brases. C'est ce qu'on appelle une savante, une akkalé.

- Eh oui ! c'est bien cela ; ceux que j'ai vus nomment leurs prêtresses *akklats* ; c'est le même mot varié par la prononciation locale. Eh bien ! ces prêtresses, savez-vous à quoi elles s'emploient ? On les fait monter sur la sainte table pour représenter la *Quadra (la Vierge). Bien entendu qu'elles sont là dans la tenue la plus simple, sans robes ni rien sur elles, et le prêtre fait la prière en disant qu'il faut adorer l'image de la maternité. C'est comme une messe ; seulement il y a sur l'autel un grand vase de vin dont il boit, et qu'il fait passer ensuite à tous les assistans.*

- Croyez-vous, dis-je, à ces bourdes, inventées par les gens des autres cultes ?

- Si j'y crois ? J'y crois si bien que j'ai vu, moi, dans le district de Kadmous, le jour de la fête de la Nativité, tous les hommes qui rencontraient des femmes sur les chemins se prosterner devant elles et embrasser leurs genoux.

-Eh bien ! ce sont des restes de l'ancienne idolâtrie d'Astarté, qui se sont mélangés avec les idées chrétiennes.

- Et que dites-vous de leur manière de célébrer l'Épiphanie ?

- La fête des Rois ?

- Oui ; mais pour eux cette fête est aussi le commencement de l'année. Ce jour-là, les akkals (initiés), hommes et femmes, se réunissent dans leurs *khaloués* , ce qu'ils appellent leurs temples, et il y a un moment de l'office où l'on éteint toutes les lumières, et je vous laisse à penser ce qu'il peut arriver de beau.

- Je ne crois à rien de tout cela ; on en a dit autant d'ailleurs des *agapes* des premiers chrétiens. Et quel est l'Européen qui a pu voir de pareilles cérémonies, puisque les initiés seuls peuvent entrer dans ces temples ?

- Qui ? Eh ! tenez, simplement mon compatriote de Tripoli, le filateur de soie, qui faisait des affaires avec un de ces akkals ; celui-ci lui devait de l'argent ; mon ami lui dit : - Je te tiens quitte, si tu veux t'arranger pour me conduire à une de ces assemblées. - L'autre fit bien des difficultés, disant que, s'ils étaient découverts, on les poignarderait tous les deux. -N'importe ; quand un Marseillais a mis une chose dans sa tête, il faut qu'elle aboutisse. Ils prennent rendez-vous le jour de la fête ; l'akkal avait expliqué d'avance à mon ami toutes les momeries qu'il fallait faire, et, avec le costume, sachant bien la langue, il ne risquait pas grand'chose. Les voilà qui arrivent devant un de ces khaloués ; c'est comme un tombeau de santon, une chapelle carrée avec un petit dôme, entourée d'arbres et adossée aux rochers. Vous en avez pu voir dans la montagne.

- J'en ai vu.

- Mais il y a toujours aux environs des gens armés pour empêcher les curieux d'approcher aux heures des prières.

- Et ensuite ?

- Ensuite, ils ont attendu le lever d'une étoile qu'ils appellent *Sochra* ; c'est l'étoile de Vénus. Ils lui ont fait une prière.

- C'est encore un reste, sans doute, de l'adoration d'Astarté.

- Attendez. Ils se sont mis ensuite à compter les étoiles filantes. Quand cela est arrivé à un certain nombre, ils en ont tiré des augures, et puis, les trouvant favorables, ils sont entrés tous dans le temple et ont commencé la cérémonie. Pendant les prières, les femmes entraient une à une, et, au moment du sacrifice, les lumières se sont éteintes.

- Et qu'est devenu le Marseillais ?

- On lui avait dit ce qu'il fallait faire, parce qu'il n'y a pas là à choisir ; c'est comme un mariage qui se ferait les yeux fermés…

- Eh bien ! c'est leur manière de se marier, voilà tout, et, du moment qu'il y a consécration, l'énormité du fait me semble beaucoup diminuée ; c'est même une coutume très favorable aux femmes laides.

- Vous ne comprenez pas ! Ils sont mariés en outre, et chacun est tenu d'amener sa femme. Le grand cheik lui-même, qu'ils appellent le *mékaddam* , ne peut se refuser à cette pratique égalitaire.

- Je commence à être inquiet du sort de votre ami.

- Mon ami se trouvait dans le ravissement du lot qui lui était échu... Il se dit : - Quel dommage de ne pas savoir qui l'on a aimé un instant ! Les idées de ces gens-là sont absurdes...

- Ils veulent sans doute que personne ne sache au juste quel est son père ; c'est pousser un peu loin la doctrine de l'égalité. L'Orient est plus avancé que nous dans le communisme.

- Mon ami, reprit le Marseillais, eut une idée bien ingénieuse ; il coupa un morceau de la robe de la

femme qui était près de lui, se disant : Demain matin, au grand jour, je saurai à qui j'ai eu affaire.

- Oh ! oh !

- Monsieur, continua le Marseillais, quand ce fut au point du jour, chacun sortit sans rien dire, après que les officians eurent appelé la bénédiction du bon Dieu,... ou, qui sait, peut-être du diable, sur la postérité de tous ces mariages. Voilà mon ami qui se met à guetter les femmes, dont chacune avait repris son voile. Il reconnaît bientôt celle à qui il manquait un morceau de sa robe. Il la suit jusqu'à sa maison sans avoir l'air de rien, et puis il entre un peu plus tard chez elle comme quelqu'un qui passe... Il demande à boire : cela ne se refuse jamais dans la montagne, et voilà qu'il se trouve entouré d'enfans et de petits enfans... Cette femme était une vieille !

- Une vieille !

- Oui, monsieur ! et vous jugez si mon ami fut content de son expédition..

- Pourquoi vouloir tout approfondir ? Ne valait-il pas mieux conserver l'illusion ? Les mystères

antiques ont eu une légende plus gracieuse, celle de Psyché.

- Vous croyez que c’est une fable que je vous conte ; mais tout le monde sait cette histoire à Tripoli. Maintenant, que dites-vous de ces paroissiens-là et de leurs cérémonies ?

- Votre imagination va trop loin, dis-je au Marseillais ; la coutume dont vous parlez n’a lieu que dans une secte repoussée de toutes les autres. Il serait aussi injuste d’attribuer de pareilles moeurs aux Ansariens et aux Druses que de faire rentrer dans le christianisme certaines folies analogues attribuées aux anabaptistes ou aux vaudois.

Notre discussion continua quelque temps ainsi. L’erreur de mon compagnon me contrariait dans les sympathies que je m’étais formées à l’égard des populations du Liban, et je ne négligeai rien pour le détromper, tout en accueillant les renseignemens précieux que m’apportaient ses propres observations.

La plupart des voyageurs ne saisissent que les détails bizarres de la vie et des coutumes de certains

peuples. Le sens général leur échappe et ne peut s'acquérir en effet que par des études profondes. Combien je m'applaudissais d'avoir pris d'avance une connaissance exacte de l'histoire et des doctrines religieuses de tant de populations du Liban, dont le caractère m'inspirait de l'estime ! Dans le désir que j'avais de me fixer au milieu d'elles, de pareilles données ne m'étaient pas indifférentes, et j'en avais besoin pour résister à la plupart des préjugés européens.

En général, nous ne nous intéressons en Syrie qu'aux Maronites, catholiques comme nous, et tout au plus encore aux Grecs, aux Arméniens et aux Juifs, dont les idées s'éloignent moins des nôtres que celles des musulmans ; nous ne songeons pas qu'il existe une série de croyances intermédiaires capables de se rattacher aux principes de civilisation du nord, que l'islamisme repoussera toujours.

La Syrie est certainement le seul point de l'Orient où l'Europe puisse poser solidement le pied et peut-être établir des colonies florissantes, ainsi que le fit l'ancienne Grèce. Partout ailleurs il faudrait refouler les populations arabes ou craindre constamment leur rébellion, comme il arrive en

Algérie. Une moitié au moins des populations syriennes se compose soit de chrétiens, soit de races hostiles à la domination musulmane. Il faudrait même ajouter à ce nombre une grande partie des Arabes du désert, qui, comme les Persans, appartiennent à la secte d'Ali.

V. - Le dîner du pacha

La journée était avancée, et la fraîcheur amenée par la brise maritime mettait fin au sommeil des gens de la ville. Nous sortîmes du café et je commençais à m'inquiéter du dîner ; mais les cavas, dont je ne comprenais qu'imparfaitement le baragouin plus turc qu'arabe, me répétaient toujours *ti sabir* , comme des Levantins de Molière.

- Demandez-leur donc ce que je dois savoir, dis-je enfin au Marseillais.

- Ils disent qu'il est temps de retourner chez le pacha.

- Pourquoi faire ?

- Pour dîner avec lui.

- Ma foi, dis-je, je n'y comptais plus ; le pacha ne m'avait pas invité.

- Du moment qu'il vous faisait accompagner, cela allait de soi-même.

- Mais, dans ces pays-ci, le dîner a lieu ordinairement vers midi.

- Non pas chez les Turcs, dont le repas principal se fait au coucher du soleil, après la prière.

Je pris congé du Marseillais et je retournai au kiosque du pacha. En traversant la plaine couverte d'herbes sauvages brûlées par le soleil, j'admirais l'emplacement de l'ancienne ville, si puissante et si magnifique, aujourd'hui réduite à cette langue de terre informe qui s'avance dans les flots et où se sont accumulés les débris de trois bombardemens terribles depuis cinquante ans. On heurte à tout moment du pied dans la plaine des débris de bombes et des boulets dont le sol est criblé.

En rentrant au pavillon où j'avais été reçu le matin ; je ne vis plus d'amas de chaussures au bas de l'escalier, plus de visiteurs encombrant le *mabahim* (pièce d'entrée) ; on me fit seulement traverser la salle aux pendules, et je trouvai dans la pièce suivante le pacha qui fumait, assis sur l'appui de la fenêtre, et qui, se levant sans façon, me donna une poignée de main à la française. « Comment cela va-t-il ? Vous êtes-vous bien promené dans notre belle ville ? me dit-il en français, avez-vous tout vu ? »Son accueil était si différent de celui du matin, que je ne pus m'empêcher d'en faire paraître quelque surprise.

- Ah ! pardon, me dit-il, si je vous ai reçu ce matin *en pacha* . Ces braves gens qui se trouvaient dans la salle d'audience ne m'auraient point pardonné de manquer à l'étiquette en faveur d'un *Frangi* . A Constantinople, tout le monde comprendrait cela ; mais ici nous sommes *en province* .

Après avoir appuyé sur ce dernier mot, Méhmet-Pacha voulut bien m'apprendre qu'il avait habité long-temps Metz en Lorraine comme élève de l'école préparatoire d'artillerie. Ce détail me mit tout-à-fait à mon aise en me fournissant l'occasion

de lui parler de quelques-uns de mes amis qui avaient été ses camarades. Pendant cet entretien, le coup de canon du port annonçant le coucher du soleil retentit du côté de la ville. Un grand bruit de tambours et de fifres annonça l'heure de la prière aux Albanais répandus dans les cours. Le pacha me quitta un instant, sans doute pour aller remplir ses devoirs religieux ; ensuite il revint et me dit : - Nous allons dîner à l'européenne.

En effet, on apporta des chaises et une table haute, au lieu de retourner un tabouret et de poser dessus un plateau de métal et des coussins autour, comme cela se fait d'ordinaire. Je sentis tout ce qu'il y avait d'obligeant dans le procédé du pacha, - et toutefois, je l'avouerai, je n'aime pas ces coutumes de l'Europe envahissant peu à peu l'Orient ; je me plaignis au pacha d'être traité par lui en touriste vulgaire.

- Vous venez bien me voir en habit noir !... me dit-il.

La réplique était juste ; pourtant je sentais bien que j'avais eu raison. Quoi que l'on fasse, et si loin que l'on puisse aller dans la bienveillance d'un Turc, il ne faut pas croire qu'il puisse y avoir fusion entre

notre façon de vivre et la sienne. Les coutumes européennes qu'il adopte dans certains cas deviennent une sorte de terrain neutre où il nous accueille sans se livrer lui-même ; il consent à imiter nos moeurs comme il use de notre langue, mais à l'égard de nous seulement. Il ressemble à ce personnage de ballet qui est moitié paysan et moitié seigneur ; il montre à l'Europe le côté *gentleman* , il est toujours un pur *Osmanli* pour l'Asie. Les préjugés des populations font d'ailleurs de cette politique une nécessité.

Au demeurant, je retrouvai dans Méhmet-Pacha un très excellent homme, plein de politesse et d'affabilité, attristé vivement de la situation que les puissances font à la Turquie, en ne lui permettant ni de vivre ni de mourir. Il me racontait comment il venait de quitter la haute position de pacha de Topana à Constantinople, par ennui des tracasseries consulaires. - Imaginez, me disait-il, une grande ville où cent mille individus échappent à l'action de la justice locale ; il n'y a pas là un voleur, un assassin, un débauché qui ne parvienne à se mettre sous la protection d'un consulat quelconque. Ce sont vingt polices qui s'annulent l'une par l'autre, et c'est le pacha qui est responsable pourtant !... Ici nous ne

sommes guère plus heureux, au milieu de sept à huit peuples différens qui ont leurs cheiks, leurs cadis et leurs émirs. Nous consentons à les laisser tranquilles dans leurs montagnes, pourvu qu'ils paient le tribut.... Eh bien ! il y a trois ans que nous n'en avons pas reçu un para !

Je vis que ce n'était pas encore l'instant de parler en faveur du cheik druse prisonnier à Beyrouth, et je portai la conversation sur un autre sujet. Après le dîner, j'espérais que Méhmet suivrait au moins l'ancienne coutume, en me régalant d'une danse d'almées, car je savais bien qu'il ne pousserait pas la courtoisie française jusqu'à me présenter à ses femmes ; mais je devais subir l'Europe jusqu'au bout. Nous descendîmes à une salle de billard où il fallut faire des carambolages jusqu'à une heure du matin. Je me laissai gagner tant que je pus, - aux grands éclats de rire du pacha, qui se rappelait avec joie ses amusemens de l'école de Metz.

- Un Français, un Français qui se laisse battre ! s'écriait-il.

- Je conviens, disais-je, que Saint-Jean-d'Acre n'est pas favorable à nos armes ; mais ici vous combattez

seul, et l'ancien pacha d'Acre avait les canons de l'Angleterre.

Nous nous séparâmes enfin. On me conduisit dans une salle très grande éclairée par un cierge, placé à terre au milieu, dans un chandelier énorme. Ceci rentrait dans les coutumes locales. Les esclaves me firent un lit avec des coussins disposés à terre sur lesquels on étendit des draps cousus d'un seul côté avec les couvertures ; je fus en outre gratifié d'un grand bonnet de nuit en soie jaune matelassée qui avait des côtes comme un melon.

VI. - Conclusion. - (A Timothée O'Neil).

J'interromps ici mon itinéraire, je veux dire ce relevé, jour par jour, heure par heure, d'impressions locales qui n'ont de mérite qu'une minutieuse réalité. Il y a des momens où la vie multiplie ses pulsations en dépit des lois du temps, comme une horloge folle dont la chaîne est brisée, d'autres où tout se traîne en sensations inappréciables ou peu dignes d'être notées. Te parlerai-je de mes pérégrinations dans la montagne, parmi des lieux

qui n'offriraient qu'une topographie aride, au milieu d'hommes dont la physionomie ne peut être saisie qu'à la longue et dont l'attitude grave, la vie uniforme, prêtent beaucoup moins au pittoresque que les populations bruyantes et contrastées des villes ? Il me semble, depuis quelque temps, que je vis dans un siècle d'autrefois ressuscité par magie ; l'âge féodal m'entoure avec ses institutions immobiles comme la pierre du donjon qui les a gardées. - Après montagnes, noirs abîmes où les feux de midi découpent des cercles de brume, fleuves et torrens, illustres comme des ruines, qui roulez encore les colonnes des temples et les idoles brisées des dieux ; neiges éternelles qui couronnez des monts dont le pied s'allonge dans les champs de braise du désert ; - horizons lointains des vallées que la mer emplit à moitié de ses flots bleus ; forêts odorantes de cèdre et de cinnamome ; rochers sublimes où retentit la cloche des ermitages ; fontaines célébrées par la muse biblique où les jeunes filles se pressent le soir, portant sur le front leurs urnes élancées ; oui, vous êtes pour l'Européen la terre paternelle et sainte, vous êtes encore la patrie. Laissons Damas, la ville arabe, s'épanouir au bord du désert et saluer le soleil levant du haut de ses minarets ; mais le Liban et le Carmel sont

l’héritage des croisades ! il faut qu’ils appartiennent sinon à la croix seule, du moins à ce que la croix symbolise, - à la liberté.

Je résume pour toi les changemens qui se sont accumulés depuis quelques mois dans mes destinées errantes. - Tu sais avec quelle bonté le pacha d’Acre m’avait accueilli à mon passage. Je lui ai fait enfin la confidence entière du projet que j’avais formé d’épouser la fille du cheik Eschérazy, et de l’aide que j’attendais de lui en cette occasion. Il s’est mis à rire d’abord avec l’entraînement naïf des Orientaux en me disant : - Ah çà ! vous y tenez décidément ?- Absolument, répondis-je. Voyez-vous, on peut bien dire cela à un musulman ; il y a dans cette affaire un enchaînement de fatalités. C’est en Égypte qu’on m’a donné l’idée du mariage : la chose y paraît si simple, si douce, si facile, si dégagée de toutes les entraves qui nuisent en Europe à cette institution, que j’en ai accepté et couvé amoureusement l’idée ; mais je suis difficile, je l’avoue, et puis, sans doute, beaucoup d’Européens ne se font là-dessus aucun scrupule… cependant cet achat de filles à leurs parens m’a toujours semblé quelque chose de révoltant. Les Cophtes, les Grecs qui font de tels marchés avec les Européens, savent

bien que ces mariages n'ont rien de sérieux, malgré une prétendue consécration religieuse… J'ai hésité, j'ai réfléchi, j'ai fini par acheter une esclave avec le prix que j'aurais mis à une épouse. Mais on ne touche guère impunément aux moeurs d'un monde dont on n'est pas ; cette femme, je ne puis ni la renvoyer, ni la vendre, ni l'abandonner sans scrupule, ni même l'épouser sans folie. Pourtant c'est une chaîne à mon pied, c'est moi qui suis l'esclave, c'est la fatalité qui me retient ici, vous le voyez bien !

- N'est-ce que cela ? dit le pacha, donnez-la-moi… pour un cheval, pour ce que vous voudrez, sinon pour de l'argent ; nous n'avons pas les mêmes idées que vous, nous autres.

- Pour la liberté du cheik Eschérazy, lui dis-je : au moins, ce serait un noble prix.

- Non, dit-il, une grace ne se vend pas.

- Eh bien ! vous voyez, je retombe dans mes incertitudes. Je ne suis pas le premier Franc qui ait acheté une esclave ; ordinairement on laisse la pauvre fille dans un couvent, elle fait une conversion

éclatante dont l'honneur rejaillit sur son maître et sur les pères qui l'ont instruite ; puis elle se fait religieuse ou devient ce qu'elle peut, c'est-à-dire souvent très malheureuse. Ce serait pour moi un remords épouvantable.

- Et que voulez-vous faire ?

- Épouser la jeune fille dont je vous ai parlé, et à qui je donnerai l'esclave comme présent de noces, comme douaire ; elles sont amies, elles vivront ensemble. Je vous dirai de plus que c'est l'esclave elle-même qui m'a donné cette idée. La réalisation dépend de vous.

Je t'expose sans ordre les raisonnemens que je fis pour exciter et mettre à profit la bienveillance du pacha. - Je ne puis presque rien, me dit-il enfin ; le pachalik d'Acre n'est plus ce qu'il était jadis ; on l'a partagé en trois gouvernemens, et je n'ai sur celui de Beyrouth qu'une autorité nominale. Supposons de plus que je parvienne à faire mettre en liberté le cheik, il acceptera ce bienfait sans reconnaissance... Vous ne connaissez pas ces gens-là ! J'avouerai que ce cheik mérite quelques égards. A l'époque des derniers troubles, sa femme a été tuée par les

Albanais. Le ressentiment l'a conduit à des imprudences et le rend dangereux encore. S'il veut promettre de rester tranquille à l'avenir, on verra.

J'appuyai de tout mon pouvoir sur cette bonne disposition, et j'obtins une lettre pour le gouverneur de Beyrouth, Essad-Pacha. Ce dernier, auprès duquel l'Arménien, mon ancien compagnon de route, m'a été, de quelque utilité, a consenti à envoyer son prisonnier au kaïmakan druse, en réduisant son affaire, compliquée précédemment de rébellion, à un simple refus d'impôts pour lequel il deviendra facile de prendre des arrangemens.

Tu vois que les pachas eux-mêmes ne peuvent pas tout dans ce pays, sans quoi l'extrême bonté de Méhmet pour moi eût aplani tous les obstacles. Peut-être aussi a-t-il voulu m'obliger plus délicatement en déguisant son intervention près des fonctionnaires inférieurs. Le fait est que je n'ai eu qu'à me présenter de sa part au kaïmakan pour en être admirablement accueilli ; le cheik avait été déjà transféré à Deir-Khamar, résidence actuelle de ce personnage, héritier pour une part de l'ancienne autorité de l'émir Béchir. Il y a, comme tu sais, aujourd'hui un kaïmakan (gouverneur) pour les

Druses et un autre pour les Maronites ; c'est un pouvoir mixte qui dépend au fond de l'autorité turque, mais dont l'institution ménage l'amour-propre national de ces peuples et leur prétention à se gouverner par eux-mêmes.

Tout le monde a décrit Deïr-Khamar et son amas de maisons à toits plats s'échelonnant sur un mont abrupt comme l'escalier d'une Babel ruinée. Beit-Eddin, l'antique résidence des émirs de la montagne, occupe un autre pic qui semble toucher celui-là, mais qu'une vallée profonde en sépare. Si de Deïr-Khamar vous regardez Beit-Eddin, vous croyez voir un château de fées ; ses arcades ogivales, ses terrasses hardies, ses colonnades, ses pavillons et ses tourelles offrent un mélange de tous les styles plus éblouissant comme masse que satisfaisant dans les détails. Ce palais est bien le symbole de la politique des émirs qui l'habitaient. Il est païen par ses colonnes et ses peintures, chrétien par ses tours et ses ogives, musulman par ses dômes et ses kiosques ; il contient le temple, l'église et la mosquée, enchevêtrés dans ses constructions. À la fois palais, donjon et sérail, il ne lui reste plus aujourd'hui qu'une portion habitée, c'est la prison.

C’est là qu’on avait provisoirement logé le cheik Eschérazy, heureux du moins de n’être plus sous la main d’une justice étrangère. Dormir sous les voûtes du vieux palais de ses princes, c’était un adoucissement sans doute ; - on lui avait permis de garder près de lui sa fille, autre faveur qu’il n’avait pu obtenir à Beyrouth. Toutefois le kaïmakan, étant responsable du prisonnier ou de la dette, le faisait garder étroitement.

J’obtins la permission de visiter le cheik, comme je l’avais fait à Beyrouth ; avant pris un logement à Deïr-Khamar, je n’avais à traverser que la vallée intermédiaire pour gagner l’immense terrasse du palais, d’où, parmi les cimes des montagnes, on voit au loin resplendir un pan bleu de la mer. Les galeries sonores, les salles désertes, naguère pleines de pages, d’esclaves et de soldats, me faisaient penser à ces châteaux de Walter Scott que la chute des Stuarts a dépouillés de leurs splendeurs royales. La majesté des scènes de la nature ne parlait pas moins hautement à mon esprit. - Je sentis qu’il fallait franchement m’expliquer avec le cheik et ne pas lui dissimuler les raisons que j’avais eues de chercher à lui être utile. Rien n’est pire que l’effusion d’une reconnaissance qui n’est pas méritée.

Aux premières ouvertures que j'en fis avec grand embarras, il se frappa le front du doigt.

- *Enté medjnoun* (es-tu fou) ? me dit-il.

- *Medjnoun* , dis-je, c'est le surnom d'un amoureux célèbre, et je suis loin de le repousser.

- Aurais-tu vu ma fille ? s'écria-t-il.

L'expression de son regard était telle dans ce moment, que je songeai involontairement à une histoire que le pacha d'Acre m'avait contée en me parlant des Druses. Le souvenir n'en était pas gracieux assurément. Un kyaya lui avait raconté ceci : « J'étais endormi, lorsqu'à minuit j'entends heurter à la porte ; je vois entrer un Druse portant un sac sur ses épaules. - Qu'apportez-vous là ? lui dis-je. - Ma soeur avait une intrigue, et je l'ai tuée. Ce sac renferme son *tanteur* (corne d'orfèvrerie que les femmes druses portent sur la tête). - Mais il y a deux tantours dans le sac ? - C'est que j'ai tué aussi la mère, qui avait connaissance du fait. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très haut. Le Druse avait apporté ces bijoux de ses victimes pour apaiser la justice turque. Le kyaya le fit arrêter et lui dit : - Va

dormir, je te parlerai demain. Le lendemain, il lui dit : - Je suppose que tu n’as pas dormi ?-Au contraire, lui dit l’autre. Depuis un an que je soupçonnais ce déshonneur, j’avais perdu le sommeil ; je l’ai retrouvé cette nuit. »

Ce souvenir me revint comme un éclair ; il n’y avait pas à balancer. Je n’avais rien à craindre pour moi sans doute ; mais ce prisonnier avait sa fille près de lui : ne pouvait-il pas la soupçonner d’autre chose encore que d’avoir été vue sans voile ? Je lui expliquai mes visites chez Mme Carlès, bien justifiées, certes, par le séjour qu’y faisait mon esclave, l’amitié que cette dernière avait pour sa fille, le hasard qui me l’avait fait rencontrer ; je glissai sur la question du voile qui pouvait s’être dérangé par hasard… Je pense, dans tous les cas, qu’il ne put douter de ma sincérité. Chez tous les peuples du monde, ajoutai-je, on demande une fille en mariage à son père, et je ne vois pas la raison de votre surprise. Vous pouvez penser, par les relations que j’ai dans ce pays, que ma position n’est pas inférieure à la vôtre. Pour ce qui est de la religion, je n’accepterais pas d’en changer pour le plus beau mariage de la terre ; mais je connais la vôtre, je sais qu’elle est très tolérante et qu’elle admet toutes les formes possibles

de cultes et toutes les révélations connues comme des manifestations diverses, mais également saintes, de la divinité. Je partage pleinement ces idées, et, sans cesser d'être chrétien, je crois pouvoir...

- Eh, malheureux ! s'écria le cheik, c'est impossible : *la plume est brisée, l'encre est sèche, le livre est fermé* !

- Que. voulez-vous dire ?

- Ce sont les paroles mêmes de notre loi. Personne ne peut plus entrer dans notre communion.

- Je pensais que l'initiation était ouverte à tous.

- Aux *djahels* (ignorans) qui sont de notre peuple, et qui s'élèvent par l'étude et par la vertu, mais non pas aux étrangers, car notre peuple, est seul élu de Dieu.

- Cependant vous ne condamnez pas les autres.

- Pas plus que l'oiseau ne condamne l'animal qui se traîne à terre. La parole vous a été prêchée et vous ne l'avez pas écoutée.

- En quel temps ?

- Du temps de *Hamza* , le prophète de notre seigneur Hakem.

- Mais avons-nous pu l'entendre ?

- Sans doute, car il a envoyé des missionnaires (*days*) dans toutes les *îles* (régions).

- Et quelle est notre faute ? nous n'étions pas nés.

- Vous existiez dans d'autres corps, mais vous aviez le même esprit. Cet esprit immortel comme le nôtre est resté fermé à la parole divine. Il a montré par là sa nature inférieure. Tout est dit pour l'éternité.

On n'étonne pas facilement un garçon qui a fait sa philosophie en Allemagne, et qui a lu - dans le texte original - la *Symbolique* de Kreutzer. Je concédai volontiers au digne akkal sa doctrine de transmigration, et je lui dis, partant de ce point :

- Lorsque les *days* ont semé la parole dans le monde, vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, ils ont fait des prosélytes, n'est-ce pas, ailleurs que dans ces montagnes ? Qui te prouve que je ne descends pas de ceux-là ? Veux-tu que je te dise où croît la plante nommée *aliledj* (plante symbolique) ?

- L'a-t-on semée dans ton pays ?

- Elle ne croît que dans le coeur des fidèles unitaires pour qui Hakem est le vrai Dieu.

- C'est bien la phrase sacramentelle ; mais tu peux avoir appris ces paroles de quelque renégat.

- Veux-tu que je te récite le catéchisme druse tout entier ?

- Les Francs nous ont volé beaucoup de nos livres, et la science acquise par les infidèles ne peut provenir que des mauvais esprits. Si tu es l'un des Druses des autres *îles* , tu dois avoir ta pierre noire (*horse*). Montre-la, nous te reconnaîtrons.

- Tu la verras plus tard, lui dis-je... mais au fond je ne savais de quoi il voulait parler. Je rompis

l'entretien pour cette fois-là, et, lui promettant de le revenir voir, je retournai à Deïr-Khamar.

Je demandai le soir même au kaïmakan, comme par une simple curiosité d'étranger, ce que c'était que le *horse* ; il ne fit pas difficulté de me dire que c'était une pierre taillée en forme d'animal que tous les Druses portent sur eux comme signe de reconnaissance, et qui, trouvée sur quelques morts, avait donné l'opinion qu'ils adoraient un veau, chose aussi absurde que de croire les chrétiens adorateurs de l'agneau ou du pigeon symbolique. Ces pierres, qu'à l'époque de la propagande primitive on distribuait à tous les fidèles, se transmettaient de père en fils.

Il me suffisait donc d'en trouver une pour convaincre l'akkal que je descendais de quelque ancien fidèle ; mais ce mensonge me répugnait. Le kaïmakan, plus éclairé par sa position et plus ouvert aux idées de l'Europe que ses compatriotes, me donna des détails qui m'éclairèrent tout à coup. Mon ami, j'ai tout compris, tout deviné en un instant ; mon rêve absurde devient ma vie, l'impossible s'est réalisé !

Cherche bien, accumule les suppositions les plus baroques, ou plutôt jette ta langue aux chiens, comme dit Mme de Sévigné. Apprends maintenant une chose dont je n'avais moi-même jusqu'ici qu'une vague idée. Les akkals druses sont les francs-maçons de l'Orient.

Il ne faut pas d'autres raisons pour expliquer l'ancienne prétention des brases de descendre de certains chevaliers des croisades. Ce que leur grand émir Fakardin déclarait à la cour des Médicis en invoquant l'appui de l'Europe contre les Turcs, ce qui se trouve si souvent rappelé dans les lettres-patentes de Henri IV et de Louis XIV en faveur des peuples du Liban, est véritable au moins en partie. Pendant les deux siècles qu'a duré l'occupation du Liban par les chevaliers du temple, ces derniers y avaient jeté les bases d'une institution profonde. Dans leur besoin de dominer des nations de races et de religions différentes, il est évident que ce sont eux qui ont établi ce système d'affiliations maçonniques, tout empreint au reste des coutumes locales. - Les idées orientales qui, par suite, pénétrèrent dans leur ordre ont été cause en partie des accusations d'hérésie qu'ils subirent en Europe. La franc-maçonnerie a, comme tu sais, hérité de la doctrine des templiers ;

voilà le rapport établi, voilà pourquoi les Druses parlent de leurs coreligionnaires d’Europe, dispersés dans divers pays, et principalement dans les montagnes d’Écosse (*djebel-el-Scouzia*). Ils entendent par là les compagnons et maîtres écossais, ainsi que les rose-croix, dont le grade correspond à celui d’ancien templier (2).

Mais tu sais que je suis moi-même l’un des *enfans de la veuve* , un *louveteau* (fils de maître), que j’ai été nourri dans l’horreur du meurtre d’Adoniram et dans l’admiration du saint Temple, dont les colonnes ont été des cèdres du mont Liban. Sérieusement, la maçonnerie est bien dégénérée parmi nous :- tu vois pourtant que cela peut servir en voyage. Bref, je ne suis plus pour les Druses un infidèle, je suis un *muta-daressin* , un étudiant. Dans la maçonnerie, cela correspondrait au grade d’apprenti ; il faut ensuite devenir compagnon (*réfik*), puis maître (*day*) ; l’akkal serait pour nous le rose-croix ou ce qu’on appelle chevalier *kaddosch* . Tout le reste a des rapports intimes avec nos loges ; je t’en abrège les détails.

Tu vois maintenant ce qui a dû arriver. J’ai produit mes titres, ayant heureusement dans mes papiers un

de ces beaux diplômes maçonniques pleins de signes cabalistiques familiers aux Orientaux. Quand le cheik m'a demandé de nouveau ma pierre noire, je lui ai dit que les templiers français, ayant été brûlés, n'avaient pu transmettre leurs pierres aux francs-maçons, qui sont devenus leurs successeurs spirituels. - Il faudrait s'assurer de ce fait, qui n'est que probable ; - cette pierre doit être le *bahomet* (petite idole), dont il est question dans le procès des templiers.

A ce point de vue, mon mariage devient de la haute politique. Il s'agit peut-être de renouer les liens qui attachaient autrefois les Druses à la France. Ces braves gens se plaignent de voir notre protection ne s'étendre que sur les catholiques, tandis qu'autrefois les rois de France les comprenaient dans leurs sympathies comme descendans des croisés et *pour ainsi dire* chrétiens (3). Les agens anglais profitent de cette situation pour faire valoir leur appui, et de là les luttes des deux peuples rivaux, druses et maronites, unis autrefois sous les mêmes princes.

Le kaïmakan a permis enfin au cheik Eschérazy de retourner dans son pays et ne lui a pas caché que

c’était à mes sollicitations près du pacha d’Acre qu’il devait ce résultat. Le cheik m’a dit : Si tu as voulu te rendre utile, tu n’as fait que le devoir de chacun ; si tu y avais un intérêt, pourquoi te remercierais-je ?

Sa doctrine m’étonne sur quelques points, cependant elle est noble et pure, quand on sait bien se l’expliquer. Les akkals ne reconnaissent ni vertus ni crimes. L’homme honnête n’a point de mérite, seulement il s’élève dans l’échelle des êtres comme le vicieux s’abaisse. La transmigration amène le châtiment ou la récompense.

On ne dit pas d’un Druse qu’il est mort, mais qu’il s’est transmigré.

Les Druses ne font pas l’aumône, parce que l’aumône, selon eux, dégrade celui qui l’accepte. Ils exercent seulement l’hospitalité, à titre d’échange dans cette vie ou dans une autre.

Ils se font une loi de la vengeance ; toute injustice doit être punie ; le pardon dégrade celui qui le subit.

On s’élève chez eux non par l’humilité, mais par la science ; il faut se rendre le plus possible semblable à Dieu.

La prière n’est pas obligatoire ; elle n’est d’aucun secours pour racheter une faute.

C’est à l’homme de réparer le mal qu’il a fait, non qu’il ait mal agi peut-être, mais parce que le mal par la force des choses retomberait un jour sur lui.

L’institution des akkals a quelque chose de celle des lettrés de la Chine. Les nobles (*schérifs*) sont obligés de subir les épreuves de l’initiation ; les paysans (*salems*) deviennent leurs égaux ou leurs supérieurs s’ils les atteignent ou les surpassent par cette voie. Le cheik Eschérazy était un de ces derniers.

Je lui ai présenté l’esclave en lui disant : - Voici la servante de ta fille. Il l’a regardée avec intérêt, l’a trouvée belle, et depuis ce temps-là les deux femmes restent ensemble.

Nous sommes partis de Beit-Eddin tous quatre sur des mulets ; nous avons traversé la plaine de Bekàa,

l'ancienne Syrie creuse, et, après avoir gagné Zaklé, nous sommes arrivés à Balbek dans l'Anti-Liban. J'ai rêvé quelques heures au milieu de ces magnifiques ruines, qu'on ne peut plus dépeindre après Volney et Lamartine. Nous avons gagné bientôt la chaîne montueuse qui avoisine le Hauran. C'est là que nous nous sommes arrêtés dans un village où se cultivent la vigne et le mûrier, à une journée de Damas. Le cheik m'a conduit à son humble maison, dont le toit plat est traversé et soutenu par un acacia (l'arbre d'Hiram). A de certaines heures, cette maison s'emplit d'enfans : c'est une école. Tel est le plus beau titre de la demeure d'un akkal.

Tu comprends que je n'ai pas à te décrire ce qui se passe entre moi et ma fiancée. En Orient, les femmes vivent ensemble et les hommes ensemble, à moins de cas particuliers. Seulement cette aimable personne m'a donné une tulipe rouge et a planté dans le jardin un petit acacia qui doit croître avec nos amours. C'est un usage du pays.

Et maintenant j'étudie pour arriver à la dignité de *réfik* (compagnon), où j'espère atteindre dans peu. Le mariage est fixé pour cette époque.

Je fais de temps en temps une excursion à Balbek. J'y ai rencontré, chez l'évêque maronite, le père Planchet, qui se trouvait en tournée. Il n'a pas trop blâmé ma résolution, mais il m'a dit que mon mariage n'en serait pas un. - Élevé dans des idées philosophiques, je me préoccupe fort peu de cette opinion d'un jésuite. Pourtant n'y aurait-il pas moyen d'amener dans le Liban la mode des *mariages mixtes* ? J'y réfléchirai.

xxxxxxxxxx (1) Voyez la livraison du 1er juin 1847. (2) Les missionnaires anglais appuient beaucoup sur cette circonstance pour établir parmi les Druses l'influence de leur pays. Ils leur font croire que le *rite écossais* est particulier à l'Angleterre. On peut s'assurer que la maçonnerie française a la première compris ces rapports, puisqu'elle fonda à l'époque de la révolution les loges des *Druses réunis* , des *Commandeurs du Liban* , etc. (3) Si frivoles que soient ces pages, elles contiennent une donnée vraie. On peut se rappeler la pétition collective que les Druses et les Maronites ont adressée récemment à la chambre des députés.

GÉRARD DE NERVAL.